This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr
1321
19.28.10

WIDENER

HN XPWM N

NOUVELLE COLLECTION

JANNET-PICARD

ŒUVRES DE Mme DE STAAL

II

Harvard College
Library

FROM THE LIBRARY OF
Grace Norton
OF CAMBRIDGE
1926

ŒUVRES

DE

MADAME DE STAAL

Tous droits réservés.

E. PICARD.

PARIS. — TYP. DE CH NOBLET, 13, RUE CUJAS.

6

MÉMOIRES

DE

MADAME DE STAAL

(MADEMOISELLE DELAUNAY)

SUR LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV
LA COUR DE SCEAUX, LA CONSPIRATION DE CELLAMARE
ET LA BASTILLE
SUIVIS DES LETTRES DE Mme DE STAAL
A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND
ET DES LETTRES DE CHAULIEU A Mlle DELAUNAY

AVEC

NOTICE HISTORIQUE, NOTES ET TABLE ANALYTIQUE

PAR

M. DE LESCURE

TOME II

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXVII

F~1321.19.28.10

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
MISS GRACE NORTON
June 15, 1923

MEMOIRES

DE

MADAME DE STAAL

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME

Madame la duchesse du Maine, qui avoit été d'abord menée dans la citadelle de Dijon, quand elle apprit qu'on la conduisoit dans le gouvernement de M. le Duc, dit, comme Io :

Aux fureurs de Junon Jupiter m'abandonne.

Elle y passa cinq mois, au milieu de toutes les incommodités qu'elle avoit ignorées jusqu'alors. Ne pouvant plus les supporter, elle engagea madame la Princesse de lui obtenir par ses sollicitations un changement de demeure. Elle se flattoit qu'en même temps on la rapprocheroit ; mais elle n'eut que le choix d'aller dans la citadelle de Châlons, un peu plus éloignée, ou de rester dans celle où elle étoit. Il y avoit matière à délibérer. Elle avoit établi en ce lieu des correspondances utiles, par des personnes qui, à leurs risques et périls, s'étoient entièrement dévouées à elle.

Une princesse ornée de grandes qualités, accablée de grands malheurs, est un objet frappant, capable de remuer les âmes les moins sensibles.

Elle pouvoit retrouver partout des gens animés du même zèle, par les mêmes motifs; mais pour se faire connoître, il leur falloit des conjonctures qui ne se rencontrent pas toujours; et, pour servir, des moyens qui ne sont pas également en toutes mains. Malgré ces considérations, le désir si naturel de changer une situation pénible, même contre une qui ne vaut pas mieux, et qui peut être pire; l'envie d'aller, quand on est retenu; l'occasion de revoir les gens qui devoient la conduire, déterminèrent madame la duchesse du Maine à accepter Châlons.

Les ordres furent donnés d'y faire un bâtiment pour la loger. La Billarderie, qui avoit commandé les troupes dont elle fut accompagnée dans son premier voyage, eut ordre de l'aller trouver avec un détachement des gardes du corps, pour la transférer dans cette nouvelle prison, où il resta quelques jours auprès d'elle. La confiance dont elle l'honora aussitôt qu'elle reconnut la bonté de son caractère, jointe à tout ce qui pouvoit l'attacher à elle, l'y dévoua entièrement. Ses sentiments, cachés sous le plus profond respect, lui étoient peut-être inconnus à lui-même: mais la retenue ne leur donnoit que plus d'activité. Elle reçut de lui tous les services qu'un honnête homme chargé de sa garde pouvoit lui rendre. Il les accompagnoit de toutes les complaisances propres à déguiser la sévérité de sa commission, dont il n'entama jamais le fond, quoiqu'il en altérât souvent la forme.

Arrivée à Châlons, elle eut le triste spectacle d'y voir édifier sa prison; ce qui lui étoit déjà arrivé dans la citadelle de Dijon, dont le logement étoit insoutenable. Celui qu'on y fit

construire sous ses yeux se trouva encore plus impraticable, non-seulement par l'humidité des plâtres neufs, mais par sa situation; et elle n'y logea point. Je crois qu'elle n'habita point non plus celui qu'elle vit bâtir à Châlons, où elle ne demeura pas long-temps. Je n'ai su ces choses qu'après son retour et le mien; mais je les place ici, pour être à peu près dans leur lieu.

Quoiqu'elle eût soutenu sa captivité avec courage, et que, pour en supporter l'ennui, elle se fût prêtée à tous les amusements que pouvoient fournir des lieux si arides de plaisirs, les incommodités et les inquiétudes, qu'elle ne put écarter, altérèrent sa santé. Elle disoit, à l'occasion de ses tristes divertissements, si différents de ceux auxquels elle étoit accoutumée : Que M. le duc d'Orléans juge de mes peines par mes plaisirs.

Quelque observée qu'elle fût, elle avoit trouvé moyen d'établir des correspondances, par lesquelles elle étoit à peu près informée de tout ce qui se passoit, et même des bruits qui couroient; et c'étoit pour l'ordinaire un nouveau tourment. Les nouvelles dont les prisonniers sont si affamés leur servent de poison. Ils en apprennent une partie, ignorent l'autre, font et défont mille systèmes sur ces connoissances imparfaites, d'où naissent autant de chimères et d'inquiétudes qui les dévorent. Leur état le plus doux, selon l'expérience que j'en ai faite, est celui où rien ne transpire jusqu'à eux.

Le bruit qui courut qu'on vouloit mettre M. de Malesieu à la conciergerie, lui faire son procès, et traiter son affaire à la rigueur, parvint à madame la duchesse du Maine, et lui causa les

plus vives alarmes. Il fut dit ensuite qu'il seroit confiné aux îles Sainte-Marguerite. On avoit pièce en main contre lui, et peu de bonne volonté pour sa personne; ce qui le mettoit plus en risque qu'aucun autre. Aussi étoit-il dans de perpétuelles inquiétudes. Elles lui suggéroient des idées souvent mal digérées. Il me fit prier de rendre témoignage que cette lettre du roi d'Espagne qu'on avoit trouvée dans ses papiers étoit une traduction de l'original espagnol. Je lui dis que je n'aurois vraisemblablement pas l'occasion d'en parler; et que si je l'avois, je ne pourrois me résoudre à dire une chose si aisée à convaincre de faux.

Madame la duchesse du Maine ayant été environ trois mois à Châlons, le duc d'Orléans, sur les représentations qu'on lui fit du mauvais état de la santé de cette princesse, ne voulant pas être accusé de la laisser périr par des traitements trop durs pour une personne comme elle, consentit qu'elle allât passer quelque temps dans une maison de campagne. On lui proposa Savigny en Bourgogne, comme un lieu agréable. Elle fit demander au président de..., à qui cette maison appartenoit, de la lui prêter. Il craignit de déplaire à M. le Duc, gouverneur de la province, et la lui refusa. On en indiqua une autre, nommé Sevigny, qui fut prêtée à madame la duchesse du Maine.

M. de La Billarderie étoit revenu avec son détachement des gardes pour la conduire, et l'y mena. Cependant le président, qui avoit d'abord refusé sa maison, ayant su que M. le Duc pensoit à cet égard tout autrement qu'il n'avoit supposé, revint en faire offre. Madame la duchesse

du Maine ne vouloit pas l'accepter; mais La Billarderie lui représenta que ce seroit prodiguer son ressentiment que d'en avoir contre un tel homme, et qu'elle seroit plus commodément à Savigny. Elle y fut, et y passa quelque temps. Enfin, par de nouvelles instances, on obtint de la rapprocher de Paris, et de lui donner pour prison Chanlay, belle et agréable maison, qui n'en est qu'à trente lieues. Elle séjourna dans diverses maisons de campagne en y allant; et s'y rendit vers le milieu de l'automne. Madame la Princesse eut la liberté de l'y aller voir, et y passa une quinzaine de jours. Tout occupée de mettre fin à la captivité de la princesse sa fille, elle la conjura de lui avouer sincèrement tout ce qui s'étoit passé dans son affaire. Madame la duchesse du Maine lui en rendit un compte exact, par lequel elle la convainquit qu'il n'y avoit rien eu, dans tout ce qu'elle avoit fait, ni contre le roi, ni contre l'état, ni rien même qui pût essentiellement préjudicier au régent.

Madame la Princesse, sur cet exposé, lui conseilla d'en faire l'aveu à ce prince avec la même vérité, comme le plus sûr et peut-être le seul moyen d'obtenir, non-seulement sa liberté, mais celle de toutes les personnes engagées dans la même affaire, qui souffroient pour elle. La nécessité de tirer de prison M. le duc du Maine, qui venoit d'y être dangereusement malade sans qu'elle l'eût su; le risque de l'y voir périr, tout innocent qu'il étoit, lui furent principalement représentés par madame la Princesse et par M. de La Billarderie.

Malgré ces puissantes considérations, elle

insistoit toujours sur les inconvénients d'une telle démarche, et protesta que son intérêt seul ne l'y résoudroit jamais ; et que, quelque pressants que fussent les autres motifs qu'on lui présentoit, elle ne pouvoit faire cette confession, qu'elle ne sût si les personnes engagées avec elle s'étoient décelées elles-mêmes : sans quoi elle risqueroit leur perte et son propre honneur.

Il fut donc décidé qu'il falloit au préalable éclaircir ce point. On savoit que M. de Pompadour et l'abbé Brigaut avoient donné d'amples déclarations. Si M. de Laval et M. de Malesieu avoient persisté à nier, il ne falloit pas songer à un aveu qui ne se pouvoit faire sans les commettre ; mais présenter une requête au parlement pour demander la liberté de madame la duchesse du Maine, conformément aux lois du royaume, qui ne permettent pas de retenir personne en prison au delà d'un terme marqué pour produire le sujet de leur détention. Madame la duchesse du Maine dressa un modèle de cette requête, qu'elle laissa entre les mains de madame la princesse.

Ces résolutions étant prises, madame la Princesse assura madame sa fille que, dès qu'elle seroit à Paris, elle sauroit positivement, et cela lui sembloit facile, ce qu'avoient fait le comte de Laval et M. de Malesieu ; et qu'elle, ou l'abbé de Maulevrier, son homme de confiance, le lui manderoit aussitôt. Pour traiter cet article sans risque, madame la duchesse du Maine donna à madame la Princesse des phrases communes, où elle attacha le sens des principaux points dont il falloit l'instruire. L'une de ces phrases vouloit

dire, Laval a avoué ; l'autre, il n'a rien dit. Il y en avoit de même pour M. de Malesieu.

Peu après le départ de madame la Princesse, madame la duchesse du Maine reçut une lettre de l'abbé de Maulevrier, qui lui marquoit, sous le chiffre dont on étoit convenu, que M. de Laval et M. de Malesieu n'avoient rien dit. Quelques jours ensuite elle en reçut une autre de cet abbé, qui, par le même chiffre, disoit tout le contraire; que Laval et Malesieu, après avoir persisté longtemps, avoient enfin tout avoué. Ces témoignages ne parurent pas assez sûrs à madame la duchesse du Maine pour déterminer le parti qu'elle prendroit. La Billarderie, qui étoit encore avec elle, désirant passionnément la liberté de cette princesse, et persuadé qu'il y pourroit travailler utilement, retourna à Paris, et eut à ce sujet plusieurs entretiens avec M. Le Blanc, qui lui fit sentir qu'elle n'y parviendroit jamais que par une déclaration sincère et complète de tout ce qui s'étoit passé dans cette affaire, tant de sa part que de celle des gens qui avoient agi d'un commun accord avec elle.

Le Régent désiroit de finir ; mais il vouloit que ce fût avec honneur, c'est-à-dire, disculpé d'avoir attaqué et traité à la rigueur des personnes si considérables, sans aucun fondement. Il avoit donc résolu de n'accorder la liberté ni aux chefs, ni à leurs adhérents, que par un aveu de leur part qui servît d'apologie à sa conduite. M. Le Blanc chargea enfin La Billarderie de porter parole à madame la duchesse du Maine, de la part de ce prince, qu'elle obtiendroit son entière liberté et celle de toutes les personnes comprises dans son affaire, si elle vouloit en donner par

écrit un détail exact et sincère, qui ne seroit vu que de lui.

La Billarderie vint lui rendre compte de sa commission, et lui apporta des lettres de madame la Princesse et de l'abbé de Maulevrier, qui marquoient positivement et sans chiffres que le comte de Laval et M. de Malesieu avoient tout déclaré, et qu'on n'ignoroit plus rien de cette affaire.

Madame la duchesse du Maine, persuadée par ces témoignages non suspects qu'elle pouvoit délivrer tous les gens de son parti sans nuire à aucun, surmonta en leur faveur la répugnance qu'elle avoit à donner la déclaration qu'on lui demandoit. Elle la fit dans un grand détail, pour donner preuve de sa sincérité. Quand cette pièce fut achevée, elle la mit entre les mains de La Billarderie, pour la porter à M. Le Blanc, après qu'il l'auroit fait voir à madame la Princesse, à qui elle écrivit en même temps une lettre, où elle lui marquoit les motifs qui l'avoient déterminée à ce que M. le duc d'Orléans avoit exigé d'elle. Elle la conjuroit de tenir la main à la prompte et fidèle exécution des engagements qu'il avoit pris en conséquence, et lui représentoit qu'il s'agissoit en cela, non-seulement de ses intérêts, mais de son honneur, qui lui étoit infiniment plus cher, et qu'elle confioit à ses soins et à sa diligence ; ne pouvant éviter le blâme de la démarche qu'elle faisoit, que par l'entière satisfaction de tous ceux qui y étoient intéressés.

Madame la Princesse lut la lettre et la déclaration avec l'abbé de Maulevrier, qui dit à La Billarderie que la grande attention qu'on y voyoit à justifier le cardinal de Polignac et M. de

Malesieu pourroit en rendre la vérité douteuse. Il n'y reprit nulle autre chose, ni madame la Princesse non plus. La Billarderie la porta à M. Le Blanc pour la remettre au régent. On expédia, pour le retour de madame la duchesse du Maine, la lettre de cachet qui lui fut envoyée. Elle y trouva, contre son attente, son séjour marqué à Sceaux. Cette première infraction aux paroles données lui en fit craindre d'autres.

Nous ne savions rien dans notre prison de tout ce que je viens de rapporter. Un bruit vague de dénoûment s'y faisoit seulement entendre. Il avoit couru tant de fois, qu'on n'y donnoit plus qu'une médiocre créance. Enfin M. Le Blanc, qui n'avoit paru depuis long-temps, vint les derniers jours de l'année à la Bastille. Il était seul, et vit d'abord la Prudent, cette correspondante du baron de Walef, qu'on avoit arrêtée depuis peu de temps. Je fus mandée ensuite pour aller lui parler. Il me dit que je leur aurois épargné bien de la peine, si, quand ils m'avoient parlé, M. d'Argenson et lui, j'avois voulu leur rendre compte de tout ce que je savois de l'affaire de madame la duchesse du Maine, dont j'étois parfaitement instruite; qu'elle s'en étoit expliquée elle-même par une déclaration fort exacte, et que je n'avois plus de raison d'en vouloir garder le secret. Je répondis qu'il ne m'avoit pas paru qu'on me crût si bien instruite. En effet, ils ne m'avoient interrogée qu'une fois, et assez légèrement. Au surplus, ajoutai-je, si madame la duchesse du Maine elle-même a parlé, que pourrois-je dire qui vous instruisît plus parfaitement? Elle sait ce qui la regarde, mieux que personne ne le peut savoir. Quand même elle m'auroit dit

tout ce que j'ignore, je ne pourrois rien ajouter aux connoissances qu'elle a données. Vous ne pouvez nier du moins, reprit-il, que vous n'ayez rendu à madame la duchesse du Maine des lettres d'Espagne. Je répondis que les lettres que j'avois pu recevoir étoient pour moi; qu'il m'en venoit de divers pays, auxquelles madame la duchesse du Maine n'avoit point de part. Celles-là, dit-il, étoient du baron de Walef, et vous ont été remises par une fille d'Opéra. Je lui dis, et cela étoit vrai, que je ne savois de quelle profession étoit la personne qui en effet m'avoit apporté quelques lettres du baron de Walef, lesquelles étoient pour moi. M. Le Blanc reprit: Mais vous savez toute l'affaire; et l'on veut que vous parliez, ou vous resterez toute votre vie à la Bastille. Eh bien! monsieur, lui dis-je, c'est un établissement pour une fille comme moi, qui n'a pas de bien. Ce n'est pas, reprit-il, une situation bien agréable. Je ne la choisirois pas non plus, lui dis-je, mais j'y resterai plutôt que d'inventer des fictions pour m'en tirer. Il faut avouer, dit-il, que madame la duchesse du Maine a eu d'étranges confidents. Pour moi, monsieur, repris-je, je vous dirai, sans vous amuser davantage, que, si je ne sais rien, je ne puis vous rien dire; et que, si l'on m'avoit confié quelque chose, je le dirois encore moins. Il ne put s'empêcher de me dire, quoique cela ne fût pas dans son rôle, que madame la duchesse du Maine auroit été heureuse de ne s'être pas confiée à d'autres qu'à moi. Il ajouta tout de suite que ses affaires étoient finies, qu'elle alloit revenir. Me voilà donc tranquille, lui dis-je. Et ce qui vous regarde? reprit-il. Cela, lui répondis-je, n'est pas assez important

pour m'en inquiéter. D'où vient cette assurance? dit-il. Est-ce qu'on vous a fait votre horoscope? L'horoscope de quelqu'un qui naît dans une aussi mauvaise fortune que la mienne se fait toute seule, lui répondis-je; on sait qu'on sera malheureux, n'importe de quelle façon. M. Le Blanc, voyant que je ne voulois que bavarder, me dit qu'il reviendroit avec M. d'Argenson, et qu'ils m'apporteroient des ordres par écrit de madame la duchesse du Maine, de dire tout ce qu'on me demanderoit. Je lui dis que je les recevrois avec beaucoup de respect, mais que je n'en dirois pas davantage. En effet, l'on se charge de tels secrets par dévouement pour ceux qui vous les confient, mais on les garde pour l'amour de soi. M. Le Blanc, peu satisfait de mes réponses, me quitta; et depuis il ne voulut plus m'interroger, quelque instance qui lui en fût faite de la part de madame la duchesse du Maine, après son retour, disant que cela étoit inutile, qu'il savoit ce que je savois dire.

Quand je fus hors de ce fâcheux entretien, Menil me vint voir. Je le lui racontai. Je pouvois sans indiscrétion lui en dire autant qu'à nos commissaires; et, véritablement, quelque confiance que j'eusse en lui, je n'avois pas cru devoir me permettre de lui rien révéler du fond de notre affaire. Dans ce transport de joie qu'il eut de mes réponses à ce dernier interrogatoire, il fut pressé d'oublier la circonspection dans laquelle il vivoit avec moi. Je lui chantai ces paroles d'un opéra qu'on jouoit alors :

Non, ne mêlons point dans un jour
Tant de foiblesse à tant de gloire.

Je me tirai aussi adroitement d'affaire avec lui qu'avec M. Le Blanc. Quelques jours après, c'étoit le 5 de janvier 1720, l'ordre arriva de faire sortir de notre château tous les domestiques de madame la duchesse du Maine, valets de chambre, valets de pied, frotteuses, à la réserve de M. de Malesieu et de moi. Le marquis de Pompadour et le chevalier de Menil eurent en même temps leur lettre de cachet pour sortir de la Bastille, et aller en exil : celui-ci, chez lui en Anjou. Il vint à la hâte me dire adieu. Je ne m'attendois point à cette brusque séparation. Je devois encore moins m'attendre à rester presque seule de ma bande en prison, lorsque toute la maison de madame la duchesse du Maine en sortoit, et qu'elle-même revenoit. Mais à peine fis-je attention à ce qui me regardoit personnellement dans cette conjoncture, tant j'étois occupée de l'éloignement de Menil. Il me parut médiocrement touché de me quitter. La joie d'abandonner notre triste demeure surmonta visiblement en lui le regret de m'y laisser. Je n'eusse pas été de même, si j'en étois sortie la première. Cette différence de nos sentiments, que j'avois quelquefois soupçonnée, mais que je n'avois pas encore si bien vue, me fut un surcroît d'affliction des plus sensibles. Je n'eus ni le loisir ni la volonté de lui en rien témoigner. Il partit; et je restai dans cette espèce d'immobilité où l'âme, trop pleine de sentiments, demeure sans action.

On m'en tira pour aller dîner au Gouvernement avec le marquis de Saint-Geniez, triste compagnon de ma mauvaise fortune. Le gouverneur étoit allé faire un tour de campagne,

ne sachant pas ce qui devoit arriver ce jour-là. Nous n'avions que le lieutenant de roi, qui, tout confus de notre aventure et de ce qu'il avoit à nous annoncer, n'osoit proférer une parole. Jamais repas ne fut plus lugubre que celui-là. Quand il fut fini, comme j'allois monter, selon notre coutume, pour prendre du café dans la chambre du gouverneur, le lieutenant m'arrêta au bas du degré, et me dit : Ne montez pas; il faut retourner chez vous et n'en plus sortir. A la bonne heure, lui dis-je. Et prenant mademoiselle Rondel par le bras, je m'en allai chez moi. Il fit le même compliment à Saint-Geniez, qui, je crois, ne le prit pas en si bonne part. Sa commission faite, il me suivit dans mon appartement. Là, il me conta que M. Le Blanc, en apportant l'ordre pour l'élargissement des autres, avoit donné celui de nous resserrer plus étroitement que jamais; qu'il lui avoit demandé de nous laisser au moins dîner ce jour-là comme à l'ordinaire, et de trouver bon qu'il ne nous signifiât ce changement qu'après notre repas. Le pauvre lieutenant étoit sensiblement affligé de cette disgrâce, que je regardois comme un soulagement; ravie, puisque je ne voyois plus ce qui m'étoit agréable, de ne rien voir, et de ne point donner ma tristesse en spectacle, de crainte qu'on n'en pénétrât la cause, et voulant encore moins qu'on l'attribuât à défaut de courage : car il est vrai qu'on a plus de dégoût pour les foiblesses dont on est exempt que pour celles où l'on se laisse aller. Maisonrouge ne démêloit pas ces divers mouvements de mon âme, et me croyoit extrêmement affligée de ce renouvellement de captivité, au moment même où elle

devoit finir. Il en cherchoit la cause, et me demanda ce que j'en pensois. C'est apparemment, lui dis-je, qu'ils m'ont choisie comme ce pauvre âne de la fable, qui n'avoit volé de foin que la largeur de sa langue, et qui fut dévoué pour les autres animaux plus coupables, mais plus forts que lui. Nous raisonnâmes long-temps sur cet événement, sans y voir plus clair.

Le gouverneur vint chez moi le soir, et me témoigna y prendre beaucoup de part. Il en étoit dans le dernier étonnement, et me dit qu'il n'avoit point vu d'exemple de ce qui venoit de m'arriver : qu'on eût renfermé un prisonnier après l'avoir laissé jouir de l'espèce de liberté que j'avois eue. Il étoit encore plus surpris de ne me voir ni consternée ni alarmée d'un malheur si constant. Ma tranquillité lui paroissoit digne d'admiration, parce qu'il n'en voyoit pas le misérable soutien. C'est ainsi que souvent on nous fait honneur de ce qui, plus approfondi, produiroit un effet contraire.

Le lieutenant de roi me voyant dépourvue de toute compagnie, et dans un état triste à tous égards, reprit son ancienne assiduité auprès de moi. Il me dit, deux jours après la sortie du chevalier de Menil, qu'il avoit reçu un billet de lui, rempli de sentiments pour moi. Il voulut me le montrer, et ne put le retrouver. Je le connoissois trop bien pour y soupçonner quelque finesse. Le lendemain j'en reçus un qui m'étoit directement adressé, dont je fus peu contente.

Je fus quelques jours sans entendre parler du chevalier de Menil. Je les employai à faire mille remarques et mille réflexions affligeantes sur sa

conduite. Je me persuadai que le grand air avoit dissipé en un moment ses sentiments que j'avois crus si solides : j'en sentis la plus amère douleur. Enfin le lieutenant me dit qu'il l'étoit venu voir, et l'avoit prié de me rendre une lettre, et de m'engager à y répondre; ce que je fis. J'en reçus encore une avant son départ, à l'insu du lieutenant, par son valet, dans laquelle il me marquoit qu'il avoit eu un long entretien avec un de ses amis, fort attaché à notre cour ; qu'il lui avoit confié ses liaisons avec moi et ses desseins, ayant cru utile de le mettre dans nos intérêts, et de le disposer à nous servir auprès de ma princesse. Je fus extrêmement contente de cette démarche, qui me rendoit témoignage de la vérité de ses intentions, et de l'empressement qu'il avoit de les exécuter. J'étois vivement affligée de n'avoir plus le moyen de recevoir de ses nouvelles, et de lui en donner des miennes. Il partoit, et nous ne pouvions rien risquer par la poste. Notre incomparable ami vint encore à notre secours. Il sentit la peine et l'inquiétude que me causeroit cette privation, et me dit : Vous ne pouvez écrire au chevalier de Menil, ni lui à vous, dans la situation où vous êtes. Tout seroit perdu, si votre écriture paroissoit à la poste. Mais je lui écrirai toutes les semaines. Vous verrez mes lettres et ses réponses, qui vous instruiront réciproquement de ce qui vous regarde l'un et l'autre. Je sentis tout le mérite de ce dernier service. L'apparence d'une liaison avec quelqu'un qui sortoit de dessous sa garde pouvoit rendre sa fidélité suspecte; mais rien n'étoit capable de l'arrêter, quand il s'agissoit de ma satisfaction.

On avoit fait partir les derniers jours de l'année les équipages de madame la duchesse du Maine, pour l'aller chercher à Chanlay. La Billarderie, qui lui portoit les ordres de la cour, les devoit joindre en chemin, et les devancer. M. de Sailly, écuyer de cette princesse, qui les conduisoit, prit la poste à moitié chemin, et fut à Joigny, petite ville à deux lieues de Chanlay, pour y attendre le passage de M. de La Billarderie, et se rendre en même temps que lui auprès de madame la duchesse du Maine. Il y demeura deux jours sans vouloir se faire connoître. Les officiers de la bouche du roi, en service auprès de la princesse, venoient tous les jours en ce lieu-là chercher leurs provisions : voyant un homme qui, par les questions qu'il leur fit, paroissoit s'intéresser à elle, ils lui en rendirent compte. Elle les chargea de savoir qui c'étoit. Il n'osa refuser de l'en instruire. Dès qu'elle le sut, elle renvoya lui dire de la venir trouver. Quoiqu'il craignît d'outre-passer les ordres qu'il avoit d'ailleurs, il lui obéit. Il fit pourtant demander à M. Desangles, lieutenant de roi de la citadelle de Châlons, qui avoit suivi madame la duchesse du Maine à Chanlay, et l'y gardoit, la permission d'y venir. Il lui manda qu'il le pouvoit; mais qu'il seroit bien aise de lui parler avant qu'il parût devant la princesse. Il s'adressa donc d'abord à Desangles, qui lui recommanda vaguement de ne rien dire que conformément à la prudence requise dans l'état des choses. Il fut ensuite chez son Altesse. Elle fut ravie de voir en lui un signal de son retour. Mais cette joie étoit troublée par le délai de celui de La Billarderie, dont elle ne pouvoit pénétrer les raisons.

On lui avoit promis qu'en arrivant à Sceaux, elle y trouveroit le duc du Maine, les princes ses fils, et la princesse sa fille. Lorsque La Billarderie étoit prêt à partir, il apprit par madame la duchesse d'Orléans, que M. le duc du Maine avoit demandé d'aller à Clagny près de Versailles, et non à Sceaux, où il avoit réglé que ses enfants n'iroient pas non plus.

La Billarderie, prévoyant que madame la duchesse du Maine seroit au désespoir de ce changement, ne voulut l'aller trouver qu'après avoir tout mis en œuvre pour amener M. le duc du Maine à ce qu'elle désiroit. Cette négociation retarda son voyage de plusieurs jours. Ne pouvant rien gagner, il partit enfin, bien résolu de lui cacher cette fâcheuse nouvelle, de peur qu'elle ne s'obstinât à rester où elle étoit, si on ne lui donnoit satisfaction sur ce point.

Son inquiétude de ne le pas voir arriver croissoit à chaque moment, depuis celui où elle avoit compté qu'il seroit à Chanlay. Elle faisoit mille questions à Sailly, pour démêler la cause de ce retardement. Il savoit la résolution qu'avoit prise M. le duc du Maine, de ne point retourner avec elle. Il se garda bien de lui en rien dire; mais son embarras, lorsqu'elle lui parla de la joie qu'elle auroit de se revoir à Sceaux avec ce prince et avec ses enfants, pensa le trahir. Elle s'en aperçut, et lui en demanda la raison. Il dissipa sa crainte par un tour assez ingénieux. Enfin La Billarderie arriva, et elle fut entièrement rassurée; car il ne lui dit rien que de conforme à ses désirs ; la résolution ayant été prise de ne l'instruire du véritable état des choses que lorsqu'elle seroit à Petit-Bourg, où étoit sa

dernière couchée. M. d'Antin, qui devoit y être, étoit chargé de cette commission. Elle partit; et La Billarderie prit toutes sortes de mesures pour empêcher qu'elle n'eût connoissance de cet incident avant le temps marqué, afin que rien ne retardât son retour, et ne troublât l'ordre de sa marche. Malgré le soin qu'on prenoit à cette intention d'empêcher que personne ne lui parlât sur sa route, une concierge à Fontainebleau la mit sur la voie, et découvrit le mystère, en lui disant que M. le duc du Maine étoit allé à Clagny. Elle fut saisie d'étonnement et de douleur à cette nouvelle, qu'elle voulut éclaircir sur-le-champ. La Billarderie fut obligé de la lui mettre au net, et s'y résolut d'autant plus volontiers, qu'elle étoit trop avancée pour reculer. Quand elle sut que cette résidence de M. le duc du Maine à Clagny étoit de son propre choix, elle fut encore plus affligée. Cette disposition de la part de ce prince sembla lui présager de nouveaux malheurs. Cependant elle continua son chemin, fut à Petit-Bourg, où madame de Chambonnas, sa dame d'honneur, la vint joindre. Elle s'y entretint avec M. d'Antin sur les choses présentes; et on lui fit espérer que, dès qu'elle seroit sur les lieux, tout s'arrangeroit à son gré.

Elle arriva à Sceaux, et n'y trouva personne. Elle apprit qu'on n'y pouvoit venir qu'avec une permission expresse de madame la Princesse, qui croyoit ne la devoir donner qu'à peu de gens. Elle sut que le duc d'Orléans avoit fait lire en plein conseil de régence l'écrit qu'il lui avoit promis de tenir secret. Quoiqu'il eût été mal lu, peu écouté, encore moins entendu, il ne laissa pas d'être jugé et condamné. Le public, qui

ne l'avoit pas vu et ne le vit point, se révolta contre, blâma madame la duchesse du Maine, sans savoir qu'elle eût été induite en erreur par les personnes dont elle devoit moins se défier, et sans examiner les motifs qui l'avoient déterminée au parti qu'elle avoit pris. On supposa qu'elle avoit livré les gens qui s'étoient dévoués à elle, quoiqu'elle n'eût porté préjudice à aucun d'eux, et qu'à dire vrai, elle se fût plutôt livrée elle-même, pour leur délivrance, à la censure du monde, aisée à prévoir dans une occasion si délicate.

L'abbé de Maulevrier, entendant la clameur publique, ne songea qu'à sauver madame la Princesse et lui du soupçon d'avoir participé à cette démarche. Dans cette vue, il cria plus haut que personne contre madame la duchesse du Maine ; et il engagea madame la Princesse à la désavouer en tout. Il l'accusa d'avoir sacrifié le cardinal de Polignac et Malesieu, dont il avoit trouvé peu auparavant qu'elle prenoit trop la défense. La Billarderie voulut l'en faire souvenir, et de tout ce qu'il lui avoit dit, et écrit à madame la duchesse du Maine, de contraire à ce qu'il disoit alors. Il le nia, soit qu'il en eût perdu le souvenir, soit qu'il préférât l'intérêt présent à la vérité qu'il croyoit destituée de preuves. Il vint voir madame la duchesse du Maine à Sceaux, et lui témoigna sans ménagement toute la désapprobation qu'il donnoit au parti qu'elle avoit pris. Elle demeura d'abord comme pétrifiée d'étonnement. Elle étoit dans son lit, et avoit sous son chevet toutes ses lettres, et celles de madame la Princesse : il étoit facile de le confondre. Elle en fut tentée, et eut le courage d'y résister, voyant,

dans la situation où elle étoit, le danger d'irriter un homme qui possédoit la confiance de madame la Princesse, seul soutien qu'elle eût encore, et qui pouvoit l'aliéner d'elle, si elle le poussoit à bout. Elle pressentit aussi que, s'il avoit connoissance qu'elle eût conservé les lettres dont il s'agit, il engageroit madame la Princesse à exiger qu'elle les lui rendît ; qu'elle ne pourroit les refuser sans se brouiller avec elle, ni les lui remettre sans se priver pour toujours des preuves justificatives de sa conduite.

Peu de jours après, madame la duchesse du Maine demanda et obtint la permission d'aller voir madame la Princesse, qui étoit incommodée, et ne pouvoit venir à Sceaux. Elle en fut bien reçue. Madame la Princesse se garda de lui faire des reproches qu'elle sentoit devoir retomber sur elle ; et madame la duchesse du Maine ne lui parla que de la nécessité de presser l'exécution des paroles du Régent pour la liberté des prisonniers, et de travailler à la réunir avec M. le duc du Maine.

Ce prince, mécontent d'avoir essuyé pendant une année entière une rude captivité pour une affaire où il n'étoit point entré, étoit dans le dessein de rester à Clagny, et de ne pas voir madame la duchesse du Maine. On lui avoit persuadé qu'en faisant éclater son ressentiment contre elle, on y verroit la preuve de sa propre innocence, qu'il avoit grand intérêt d'établir pour forcer le Régent à lui rendre l'exercice de ses charges, et le rang dont il avoit été dégradé au lit de justice qui précéda sa prison. D'ailleurs il étoit chagrin du dérangement de ses affaires, et des dépenses qui y donnoient lieu,

et pensoit à régler une somme pour l'entretien de la maison de madame la duchesse du Maine, et à prendre des arrangements pour le paiement de ses dettes, et les moyens de n'en pas contracter de nouvelles.

Ces projets de séparation affligeoient madame la duchesse du Maine, plus encore que la censure publique, et que la désertion de la plupart des gens qui, dans sa prospérité, avoient paru lui être fort attachés. Elle mit donc tout en œuvre pour ramener le duc du Maine à elle; mais cette négociation fut longue. J'en dirai la suite en son lieu. J'ai placé ici, pour ne pas déranger l'ordre des choses, ce que je n'ai su que lorsque je fus en liberté.

Pendant que ceci se passoit, occupée de mes tristes rêveries, seule dans ma chambre, dont je ne sortois plus, j'y vis entrer un porte-clefs qui n'étoit pas celui qui me servoit. Il me donna un gros paquet, me dit qu'il viendroit le reprendre, et s'en alla fort vite. Je l'ouvris avec empressement, et j'y trouvai une lettre de madame la duchesse du Maine, et sa déclaration. Elle me mandoit qu'elle m'envoyoit cette pièce, afin que j'y pusse conformer ce que j'aurois à dire, sur quoi elle me laissoit une entière liberté. Cette lettre étoit écrite de sa main. J'en brûlai la partie qui traitoit d'affaires, et je conservai les dernières lignes que voilà :

« Je vous aime et vous estime plus que ja-
« mais; et tout ce que vous avez fait ne m'a
« point surprise. Votre esprit et votre fidélité
« m'étoient connus. Vous recevrez des marques
« de mon amitié, telles que vous les méritez,

« aussitôt que j'aurai le plaisir de vous voir.
« Adieu, ma chère Launay. »

Je fus extrêmement touchée de cette lettre, et du plaisir de voir de l'écriture de ma princesse. Après l'avoir bien lue, je me mis à lire la pièce qui y étoit attachée. Tout au travers de cette lecture, arrive brusquement le lieutenant de roi. Je jetai vite dans un coffre les papiers que je tenois, et il ne s'aperçut que du chagrin qui me prit d'être interrompue. Il étoit accoutumé aux irrégularités de mon humeur, et les respectoit. Il ne fut pas longtemps avec moi, et je repris ma lecture; mais Rondel me faisant envisager le risque que je courois le jour d'être surprise, je remis à la nuit. Cet écrit étoit fort étendu; et j'en employai deux à l'achever. J'écrivis une lettre à madame la duchesse du Maine (je ne me souviens plus de ce qu'elle contenoit), et recachetai ce paquet. On m'avoit marqué de faire un signal vis-à-vis de la tour où étoit M. de Malesieu, quand j'aurois fini, pour qu'on vînt le reprendre. Cela fut exécuté. Le même écrit lui avoit été remis en premier lieu, avec ordre de m'en donner communication. Il lui étoit plus néccssaire qu'à moi d'en prendre connoissance. Je n'y étois nommée qu'en passant, sur un fait peu important où il ne s'agissoit que de la dame Dupuis dont j'ai parlé ailleurs; mais ce qui regardoit Malesieu y étoit traité à fond, pour le disculper autant qu'il étoit possible par les représentations que madame la duchesse du Maine déclaroit qu'il lui avoit faites, et l'autorité dont elle avoit usé envers lui pour en arracher une partie de l'écrit qu'on avoit trouvé. Le délai de

sa liberté désoloit cette princesse. Elle travailla si fortement auprès du Régent pour le tirer de prison, qu'enfin elle y parvint, environ trois semaines après son retour; mais elle ne put le sauver de l'exil. Il fut envoyé à Etampes, où il demeura six mois.

Elle parla aussi au Régent pour le comte de Laval et pour moi. Il lui dit que nous étions soupçonnés l'un et l'autre d'être entrés dans l'affaire de Bretagne, dont on étoit alors fort occupé; et qu'il falloit que cela fût éclairci avant qu'on pût nous lâcher. Elle lui protesta qu'à mon égard cela ne pouvoit être; que je n'avois jamais rien fait ni pu faire que par ses ordres, et qu'il étoit certain qu'elle n'avoit pris aucune part à cette affaire. Il est vrai que le baron de Walef, se trouvant désœuvré et mal à l'aise, se mit dans cette intrigue, dont il s'imagina tirer parti. Il eut des correspondances avec les Bretons révoltés, et y employa cette femme qu'il avoit mise en relation avec moi; d'où l'on jugea que je pouvois avoir connoissance des nouvelles menées où elle se prêtoit. On le crut si bien, quoique cela fût absolument faux, qu'on pensa me transférer au château de Nantes. J'en eus avis, et j'en fus d'autant plus alarmée, que quelques jours auparavant on avoit enlevé la nuit le comte de Noyon de la Bastille, pour le mener à ce château, si brusquement, qu'il n'avoit eu le loisir de rien prendre de ce qui étoit à lui. Je croyois me voir ainsi dévalisée, courant la poste sur les grands chemins, pour arriver dans une nouvelle geôle, où les geôliers pourroient être plus farouches que ceux que j'avois si bien apprivoisés. Je n'en eus que la peur : on sut, sans me mener si

loin, que je ne trempois pas dans l'affaire de Bretagne.

Le Régent alors, pour éluder ma sortie de prison, s'en tint à dire qu'il falloit que je parlasse comme les autres avoient fait; qu'il avoit imposé cette condition, dont il ne vouloit pas avoir le démenti par l'héroïsme ridicule dont je me piquois. Pour me résoudre à cette soumission, on me députa M. de Torpanne, qui m'étoit connu pour être employé dans la maison de M. le duc du Maine. On croyoit que je ne m'en défierois pas. Il eut permission d'entrer dans ma chambre, où je n'avois encore vu personne de dehors. Il me dit qu'il venoit, de la part de madame la duchesse du Maine, me délier de tous les serments que je lui avois faits de garder ses secrets; qu'elle avoit été obligée elle-même de les révéler, et qu'elle me dispensoit de toute observance à cet égard. Je lui répondis que je n'avois point fait de serments; que je ne savois ce qu'il me vouloit dire; que son Altesse sérénissime étoit la maîtresse de rendre compte de ses affaires; qu'elle le pouvoit beaucoup mieux que moi, qui n'en savois pas tant, et ne me souvenois pas assez de ce que j'aurois pu savoir, pour en rien dire. Il s'en alla sans que je lui en disse davantage.

A cette occasion, et en d'autres pareilles, mademoiselle Rondel, avec un courage au-dessus de son état, m'exhorta à ne me pas laisser séduire par les sollicitations employées pour me faire parler. La conduite que vous avez tenue jusqu'à présent, me disoit-elle, vous a fait honneur : croyez-moi, ne la démentez pas. Que vous en peut-il arriver? L'affaire est finie. Vous n'avez rien à craindre, que de rester un peu plus long-

temps. Qu'importe? n'y sommes-nous pas tout accoutumées? J'ai toujours admiré qu'un domestique, à qui il ne revient rien de l'honneur de son maître, y fût si délicat, et y sacrifiât si volontiers sa propre liberté.

Peu après cette visite de Torpanne, notre gouverneur vint me dire, de la part de M. Le Blanc, qu'il me demandoit une déclaration. Je lui dis que je ne savois ce que c'étoit qu'une déclaration; que je n'en avois vu que dans les romans; qu'apparemment ce n'étoit pas cela que M. Le Blanc me demandoit; que je lui écrirois, pour savoir plus précisément ce qu'il exigeoit de moi; que je le priois de vouloir bien se charger de ma lettre. Je la lui donnai le lendemain telle que la voilà :

« MONSIEUR,

« M. le gouverneur de la Bastille m'ordonna « hier, de votre part, d'écrire une déclaration. « Comme j'ignore sur quoi elle doit rouler, je ne « puis, quelque envie que j'aie de vous obéir, « satisfaire à ce commandement, que vous n'ayez « la bonté de m'indiquer les choses dont vous « voulez que je vous rende compte.

« Si l'ignorance où je suis des fautes que j'ai « pu commettre ne suffit pas pour me justifier, « du moins me met-elle dans une véritable im- « puissance d'en faire l'aveu. M. de Torpanne, « que j'ai vu par votre permission, m'a dit que « madame la duchesse du Maine a donné des ex- « plications très-amples des choses qui la regar- « dent. S'il y en a quelques-unes sur quoi vous « souhaitiez quelque éclaircissement de ma part,

« faites-moi la grâce de me les marquer, mon-
« sieur. J'aurai l'honneur de vous répondre avec
« toute l'exactitude qu'exige le respect dû à la
« vérité et aux personnes qui me la demandent.
« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Ce 20 avril 1720.

Ces mouvements me faisoient croire ma sortie prochaine. Comme il y avoit apparence que le Régent ne consentiroit pas que je retournasse d'abord auprès de madame la duchesse du Maine; que je savois d'ailleurs que madame la Princesse s'y opposoit, je songeai à m'assurer un gîte dont je pourrois avoir besoin d'un moment à l'autre. Le goût que j'avois pris pour la solitude dans ma retraite forcée, la vie penible que j'avois menée dans le monde, me firent envisager avec plaisir la demeure d'un couvent. C'étoit proprement ma patrie, et j'avois toujours désiré de m'y retrouver. Je souhaitai principalement d'aller à la Présentation, où madame de Grieu étoit encore, et où j'avois fait mon premier établissement en quittant la province. Je communiquai mon dessein à Maisonrouge. Il engagea la marquise du Châtelet, à qui il était fort attaché, d'écrire sur cela à madame de Richelieu, sa sœur, abbesse de la Présentation, qui lui manda :

« Quoique je ne prenne point de grandes pen-
« sionnaires, ma chère sœur, j'avois cependant
« voulu agir pour obtenir que mademoiselle De-
« launay me fût confiée. Mais on regarda cette
« démarche, dans ce temps-là, comme inutile
« pour elle et dangereuse pour moi. Jugez si je

« ne la recevrois pas en cas qu'elle sortît de la « Bastille. J'y serois portée par plus d'un motif; « et l'un des plus puissants pour moi seroit l'in- « térêt que votre obligeant major y prend. Il en « a pris des soins très zélés pour l'amour de « vous. Il a fini pour lui-même. Il est juste de la « recevoir de sa main. Je veux même qu'il m'en « tienne compte, comme je lui en ai tenu un in « fini de tout ce qu'il a fait à cet égard. Vous « avez raison, ma chère sœur, de vous louer de « son zèle et de son assiduité pour mon frère. « J'en suis aussi très touchée; témoignez-lui ma « reconnaissance, et lui faites un million de com- « pliments pour moi. »

J'eus avis, peu après cette petite négociation, que madame la duchesse du Maine insistoit fortement pour me ravoir auprès d'elle, dès que je sortirois de prison, et mes projets devinrent fort incertains; les plus intéressants dépendoient du retour et des dispositions du chevalier de Menil, Maisonrouge, fidèle à sa parole, lui écrivoit tous les huit jours, et en recevoit des lettres aussi souvent, dont il ne manquoit pas de me faire part, ainsi que des siennes. Elles étoient fort mesurées les unes et les autres, eu égard au risque qu'elles couroient d'être interceptées.

Il avoit passé trois mois et demi dans son exil, lorsqu'il nous annonça son retour. Il suivit de près cet avis. Dès qu'il fut arrivé, il vint voir notre lieutenant de roi, lui fit beaucoup de questions sur ce qui me regardoit, et le pria de me rendre une lettre dont je fus peu satisfaite. Elle rouloit principalement sur la nécessité de me tirer de prison. Son style me parut changé; je

soupçonnai ses sentiments et ses intentions du même changement. Ce que Maisonrouge me rapporta de ses discours, ce que je vis qu'il en supprimoit, l'air morne qu'il avoit en me faisant ce récit, tout concouroit à m'alarmer. Puis je me rassurois par les mêmes choses qui avoient fait naître mon inquiétude. La tristesse d'un rival pourroit-elle annoncer l'infidélité de celui qu'on lui préfère? N'en auroit-il pas plutôt une joie qu'il ne pourroit dissimuler? C'est la certitude de son malheur, et non le mien qui l'afflige. Voilà ce que je me disois pour me calmer, et mille autres répliques ramenoient l'agitation.

Il m'écrivit plusieurs lettres pendant le reste de ma captivité, qui presque toutes me maintinrent dans cet état d'incertitude et de trouble que je lui cachai autant qu'il me fut possible dans mes réponses.

Madame la duchesse du Maine, qui travailloit à ma délivrance, depuis cinq mois qu'elle étoit de retour, pria madame la princesse de Conti, sa nièce, dont elle recevoit beaucoup de marques d'amitié, d'engager M. Le Blanc à me voir une dernière fois pour terminer mon affaire. Cette princesse lui parla, et ne put obtenir de lui que la permission de m'envoyer M. Bochet, secrétaire des commandements du prince de Conti, chargé des ordres de madame la duchesse du Maine. Elle ne voulut pas les écrire de sa main. Elle en choisit une qui m'étoit connue et non suspecte, par qui elle fit écrire sur une carte que j'ai gardée : ***Madame la duchesse du Maine vous ordonne d'écrire, et je suis chargé de vous le dire de sa part.***

M. Bochet vint à la Bastille, me présenta cette

carte, me fit comprendre qu'on me sauroit mauvais gré de tous côtés d'une plus longue résistance, et qu'il falloit enfin céder à ce dernier ordre. J'écrivis donc, mais sans me piquer de sincérité; et je ne dis que les choses qu'on ne se soucioit pas de savoir, et celles qu'on n'avoit nulle envie d'entendre. Je joignis à cette pièce une lettre que j'écrivis à M. Le Blanc. Les voici l'une et l'autre :

DÉCLARATION.

« Le baron de Walef, qui venoit quelquefois « chez madame la duchesse du Maine, depuis « qu'elle demeuroit aux Tuileries, et qui de « temps en temps m'apportoit des ouvrages de « poésie de sa façon, qu'il souhaitoit que je fisse « voir à madame la duchesse du Maine, me dit « un jour qu'il méditoit un voyage en Espagne, « dans le dessein de faire revivre, s'il étoit pos- « sible, d'anciens droits sur une succession qui « lui étoit autrefois échue en ce pays-là; qu'il « iroit auparavant en Italie, où il avoit quelques « autres affaires; qu'il ne partiroit point sans « prendre congé de madame la duchesse du « Maine, et sans recevoir ses ordres. Peu de « temps après, madame la duchesse du Maine « me dit que le baron de Walef lui avoit parlé « de son voyage, et lui avoit demandé si elle « ne voudroit point le charger de quelque com- « mission; qu'elle lui avoit dit que s'il appre- « noit des nouvelles particulières dans les lieux « où il iroit, elle seroit bien aise qu'il lui en « fît part; qu'il n'auroit qu'à m'écrire, qu'elle

« verroit ce qu'il me manderoit. Il me vint voir,
« et me dit la même chose, ajoutant qu'il avoit
« dans ce pays-ci une amie, qu'il ne me nomma
« pas, qui m'apporteroit ses lettres. Ensuite il
« m'avoua qu'il étoit dans le dernier embarras;
« que l'argent sur lequel il avoit compté pour
« faire son voyage lui avoit manqué; que, s'il
« n'en trouvoit point, il perdroit des conjonc-
« tures favorables pour ses prétentions; qu'il ne
« se voyoit d'autre ressource que de se défaire
« d'un cabaret de porcelaines très rares qu'il
« avoit; qu'il me prioit de voir si madame la
« duchesse du Maine ne voudroit point l'ache-
« ter. Il me l'apporta le lendemain pour le lui
« montrer. Elle comprit bien son intention; et
« ne croyant pas pouvoir honnêtement refuser
« quelque secours à un homme de condition
« assez attaché à elle, qui lui faisoit sentir le
« besoin qu'il en avoit, elle lui fit reporter son
« cabaret, et lui donna cent louis. Il partit, et
« fut assez long-temps sans donner de ses nou-
« velles. Enfin il écrivit une lettre de Rome,
« dont la date surprit madame la duchesse du
« Maine, qui ne savoit pas qu'il y dût aller; en-
« suite quelques autres de Madrid. Elles me fu-
« rent toutes rendues par une fille ou femme
« que je ne connois point. Elle me dit être des
« amies du baron de Walef, et se nommer Pru-
« den. Je n'ai jamais parlé d'elle à madame la
« duchesse du Maine, l'occasion ne s'en étant
« pas présentée; et je n'ai eu aucune conversa-
« tion particulière avec ladite personne; je me
« suis simplement contentée de la remercier de
« la peine qu'elle prenoit de m'apporter les let-
« tres dont il s'agit. Je ne me souviens point

« de ce qu'elles contenoient. J'ai seulement « quelque idée d'un mémoire que le baron de « Walef avoit fabriqué pour le cardinal Albe- « roni, suivant l'extrait qui en étoit dans une de « ses lettres ; c'étoit un tissu de choses bizarres, si « confusément arrangées, qu'on n'y pouvoit rien « comprendre : encore moins pourroit-on en « rendre aucun compte. Madame la duchesse du « Maine en entra dans une véritable colère, et « me dit que si cet homme-là s'alloit aviser de la « mêler dans ses extravagances, il lui feroit de « belles affaires ; qu'il falloit lui mander inces- « samment de se tenir en repos, et de ne songer « en aucune manière à des choses dont il n'étoit « point chargé. La lettre fut écrite en termes « assez vifs pour lui faire sentir combien l'on « désapprouvoit ses fausses démarches. Cepen- « dant il produisit encore de nouvelles visions ; « sur quoi je me souviens que madame la du- « chesse du Maine me dit : Il est tombé abso- « lument en démence ; c'est, ajouta-t-elle, un « accident si ordinaire aux gens qui comme lui « se mêlent de faire des vers, que j'aurois dû le « prévoir, et ne pas souffrir qu'un pareil homme « pût se vanter d'être connu de moi. Craignant « donc les effets de sa verve insensée, elle jugea « qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de « lui insinuer de revenir, en lui promettant, « comme elle savoit qu'il cherchoit fortune, de « lui ménager en ce pays-ci quelque emploi qui « lui convînt. Il manda qu'il reviendroit volon- « tiers, ne voyant nulle apparence de terminer « les affaires qui l'avoient appelé en Espagne ; « mais qu'il étoit sans un sou pour faire son « voyage, et qu'il ne savoit plus même comment

« subsister; qu'il auroit souhaité, ne pouvant « revenir faute de moyens, de trouver de l'em- « ploi sur les lieux.

« Ma mauvaise santé alors m'ayant empêchée « de suivre madame la duchesse du Maine dans « un voyage qu'elle fit à Sceaux, je fus assez « long-temps éloignée d'elle. A son retour, elle « me dit qu'elle avoit pris des mesures, comme « elle s'y étoit crue obligée, pour empêcher « qu'on ne fît attention à ce qui pourroit venir « de la part du baron de Walef; qu'elle avoit de « plus trouvé moyen de faire solliciter quelque « emploi pour lui en Espagne, en cas qu'il ne « voulût pas revenir; qu'elle comptoit que cela « lui calmeroit l'esprit, et qu'il ne songeroit plus « à se faire de fête sans qu'on l'en priât; qu'il « falloit lui en donner avis, et lui mander de ne « plus écrire, ce commerce-là ne faisant que « déplaire. Et il n'en fut plus question.

« J'ai eu connoissance encore d'une autre chose, « qui peut-être ne mérite pas d'être rapportée; « quoi qu'il en soit, la voici :

« L'abbé Lecamus ayant dit à madame la du- « chesse du Maine qu'un abbé de Verac étoit au- « teur d'un certain libelle qui avoit couru sur le « différend des princes, elle souhaita d'en avoir « des preuves, pour détruire l'opinion qu'on avoit « eue que cet écrit sortoit de sa maison. Je fus « chargée à cette occasion de voir une femme « nommée Dupuis, amie de ces deux abbés, de « laquelle on prétendoit que je tirerois les éclair- « cissements et les preuves du fait dont il s'agit. « Je réussis mal dans ma commission. La dame « Dupuis ne me dit rien. Il fallut la revoir: je « n'en sus pas davantage. Cependant elle prit de

« là occasion de venir souvent chez madame la « duchesse du Maine, sous prétexte d'avoir à me « parler; et tous ses discours se réduisoient à des « offres de service de l'abbé de Verac pour ma- « dame la duchesse du Maine, en cas qu'elle vou- « lût faire faire quelque ouvrage. Je lui répétai « plusieurs fois que, toutes ses affaires étant « terminées, il n'étoit plus question d'écrire. Elle « revint à la charge, et me dit que si madame la « duchesse du Maine vouloit voir l'abbé de Verac, « elle en demeureroit fort satisfaite, et qu'il pour- « roit lui dire des choses qu'elle seroit bien aise « de savoir. Je rendis compte à madame la du- « chesse du Maine de cette proposition qui me « fut réitérée. Elle refusa de voir l'abbé de Verac; « et tenant pour suspect cet empressement hors « de propos, elle m'ordonna de dire à la dame « Dupuis de ne plus revenir. Elle ne fut pas fa- « cile à rebuter; elle revint malgré cela sous di- « vers prétextes, disant qu'elle avoit des avis « importants à donner, dont elle ne vouloit pas « s'expliquer avec moi. Je lui ménageai enfin « l'occasion de voir un moment madame la du- « chesse du Maine, à qui elle dit quelques mots « qui ne changèrent rien aux soupçons qu'elle « avoit contre cette femme.

« Voilà les seules choses où j'aie eu quelque « part et dont j'aie été informée. Au surplus, j'ai « entrevu que madame la duchesse du Maine se « donnoit des mouvements, et qu'elle étoit em- « barrassée dans quelque affaire dont je n'ai point « su le détail. J'ai seulement remarqué l'extrême « frayeur qu'elle avoit que M. le duc du Maine « n'en eût la moindre connoissance. »

Ce 1er février 1720.

LETTRE.

« MONSEIGNEUR,

« Vos ordres réitérés me paraissent trop indis-
« pensables, pour différer davantage de les exé-
« cuter. Voilà donc un récit exact de ce que je
« sais, tant sur les choses dont vous avez pris la
« peine de me parler, que sur celles qui se sont
« présentées d'elles-mêmes à mon souvenir. Cela
« n'a peut-être ni la forme ni le style d'une dé-
« claration, à quoi vraisemblablement je n'en-
« tends rien. Mais du moins, monseigneur, vous
« y reconnoîtrez ma sincérité et ma soumission
« à vos ordres. Si j'ai manqué d'y satisfaire dès
« la première fois qu'ils m'ont été signifiés, j'en
« ai été suffisamment punie par la crainte de
« m'être attiré votre indignation, plus fâcheuse,
« à mon gré, que tous mes autres malheurs.
« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Je crois que le Régent ne fut pas fort satisfait de cette pièce; mais comme il ne vouloit que l'exécution apparente de la condition imposée pour obtenir notre liberté, il s'en contenta, et il n'en fut fait aucune mention; de sorte qu'on ignora dans le public que j'eusse donné aucun écrit.

Quelques jours après, je vis, étant à ma fenêtre, le lieutenant de roi traverser précipitamment la cour, tenant un papier qu'il me montroit. Il entra chez moi avec un saisissement qui m'étonna. Il n'y a que les peintres qui ont su unir l'expression de la joie à celle d'une vive douleur, qui

puissent bien rendre ce que je remarquai en lui lorsqu'il me présenta le papier qu'il tenoit; c'étoit la lettre de cachet pour me faire sortir de la Bastille. Vous voilà libre, me dit-il, et je vous perds. J'ai souhaité ardemment ce moment-ci; j'aurois donné ma vie pour l'avancer. Mais je vais cesser de vous voir; que deviendrai-je?

Je ne sentis que des mouvements confus; la joie, s'il y en avoit, ne se distinguoit pas. Je regrettois un ami capable d'un attachement que je ne voyois que trop être unique. Je souhaitois de revoir le chevalier de Menil et d'éclaircir mes soupçons, et peut-être ne le craignois-je pas moins. Enfin je désirois de me retrouver auprès de madame la duchesse du Maine, et j'étois effrayée des peines et des fatigues où j'allois retomber. Tous mes sentiments étoient suspendus, par la force presque égale d'un sentiment contraire.

Je reçus avec ma liberté l'ordre de me rendre sur-le-champ à Sceaux, où étoit madame la duchesse du Maine. J'envoyai au Temple, prier l'abbé de Chaulieu de m'envoyer son carrosse pour me mener chez lui et ensuite à Sceaux; il étoit déjà fort mal de la maladie dont il mourut trois semaines après. Je le vis; et je remarquai combien, dans cet état, ce qui nous est inutile nous devient indifférent. Il avoit pris grande part à ma captivité, et ne me parut point touché de m'en voir délivrée. Je sentis vivement la perte que j'allois faire d'un ami qui sembloit s'être chargé du soin de répandre de l'agrément dans ma vie, tout autant qu'elle en pouvoit comporter: en effet j'en eus encore d'occupés de ce qui m'étoit utile, mais personne ne reprit cette aimable fonction auprès de moi. Je ne pus rester avec l'abbé

aussi long-temps que je l'aurois souhaité. Il fallut partir sans m'arrêter nulle part.

J'arrivai à Sceaux sur le soir. Madame la duchesse du Maine étoit à la promenade. J'allai à sa rencontre dans le jardin : elle me vit, fit arrêter sa calèche, et dit : Ah! voilà mademoiselle Delaunay. Je suis bien aise de vous revoir. Je m'approchai ; elle m'embrassa, et poursuivit son chemin. Je rentrai dans la maison. On me mena dans la chambre qu'elle m'avoit destinée. Je fus ravie d'y trouver une fenêtre et une cheminée, et d'apprendre qu'il y avoit deux femmes de chambre nouvelles; une pour remplacer la première qui étoit morte, et l'autre pour occuper ma place dont j'étois destituée. Madame la duchesse du Maine m'avoit fait dire qu'elle vouloit mademoiselle Rondel, dont on lui avoit rapporté beaucoup de bien, pour femme de garderobe. La sienne étoit morte en prison. J'en fis le sacrifice volontiers, dans l'espérance que cela la meneroit à quelque chose de mieux, et je pris une jeune sœur qu'elle avoit. Elles ont été l'une et l'autre femmes de chambre de son Altesse vingt ans après.

Il n'y avoit presque personne à Sceaux quand j'y retournai. La duchesse d'Estrées s'y étoit rendue aussitôt qu'elle en avoit pu obtenir la permission. Madame la duchesse du Maine n'avoit encore la liberté de voir que fort peu de monde. Elle jouoit au biribi avec les gens de sa maison presque toute la nuit, et dormoit la plus grande partie du jour. On me fit veiller et lire comme auparavant. J'en étois fort désaccoutumée; et ces exercices pénibles me firent bientôt regretter le repos de ma prison. Madame la duchesse du

Maine m'entretint de la sienne, m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, que je ne savois point; me parla beaucoup, et me questionna peu. Elle me montra les lettres de madame la Princesse, et celles de l'abbé de Maulevrier, dont j'ai parlé ci-dessus. Je reçus celle-ci du pauvre Maison-rouge, le lendemain que je l'eus quitté :

Le 7 juin.

« Jugez, ma très chère pupille (c'est une qua-
« lité que je désire que vous vouliez conserver),
« jugez, dis-je, quelle est ma situation. Je flotte
« entre la joie et la tristesse. Vous savez avec
« quelle passion j'ai souhaité votre liberté. Elle
« vous est enfin rendue. A la bonne heure : je
« l'aurois achetée de la mienne propre. Mais en-
« fin, qu'il m'en a déjà coûté ! et que je prévois
« qu'il m'en coûtera ! C'est sans art, sans artifice,
« que je me découvre à vous tel que je suis. Ma
« sincérité et la droiture de mon cœur vous sont
« connues. Je ne prends nulle précaution pour
« justifier mes différents caprices. J'ai désiré ar-
« demment de vous perdre. Je vous ai perdue.
« J'en suis au désespoir. Quelques réflexions que
« je fasse sur ma bizarrerie, je ne puis absolument
« la condamner; excusez-la, ma chère et digne
« amie. Je vous aimerai toujours avec toute la
« tendresse de mon cœur. Je prendrai toute ma
« vie infiniment de part à ce qui vous arrivera
« d'heureux. Votre vertu, votre courage m'ont
« acquis tout entier. Tant d'autres belles qualités,
« que j'ai vues de près, me font regretter sans
« cesse ma triste fortune, mais me feront toujours
« ressouvenir que qui vous a aimée ne doit jamais

« cesser de vous aimer. Surtout ayez grand soin « de votre santé. La journée d'hier n'a pas trop « bien influé sur la mienne. Les différents mou- « vements dont j'ai été agité ont produit un con- « traste qui ne m'a pas fait passer une trop bonne « nuit. On a bien soin de votre chatte. »

Deux jours après, je demandai permission de faire un tour à Paris, pour retirer beaucoup de choses que j'avois laissées à la Bastille, n'ayant pris avec moi que ce qui m'étoit le plus néces- saire. J'avois une extrême impatience de revoir mes vrais amis, et principalement d'entretenir le chevalier de Menil, à qui je donnai avis de cette course par ce billet :

« Enfin je pourrai vous parler, s'il n'arrive en- « core quelque contre-temps. J'espère être lundi « dans la matinée à la Présentation, et là nous « nous expliquerons sur bien des choses dont j'ai « l'esprit et le cœur pleins. En attendant, comme « rien n'est sûr, je vous dirai toujours ce qui peut « se dire, non pas ce que je pense de ma situa- « tion présente; car vous me croiriez l'esprit « dérangé. En tout cas, c'est l'effet des veilles « sans interruption que j'ai faites depuis que je « suis ici. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas encore été « dans une disposition plus triste; et si je ne « reçois d'ailleurs la satisfaction qui me manque, « j'ai peur enfin de me manquer à moi-même. »

Je fus le surlendemain chez madame de Grieu à la Présentation : elle pensa mourir de joie de me revoir. Je trouvai à son parloir le chevalier de Menil qui, loin d'un pareil transport, ne me

montra qu'un air embarrassé. Je fus moi-même atterrée par sa contenance, dont j'augurai son entier changement.

Il me parla du mauvais état de ses affaires, causé par le dérangement général où il s'étoit compromis en vendant une maison qu'il avoit, et dont je vis qu'il s'étoit défait sans nécessité pour un fonds perdu. Son goût pour cette nature de bien marquoit clairement qu'il n'avoit jamais eu dessein de vivre que pour lui. Le voile, tantôt plus ou moins épais, qui m'avoit couvert les yeux jusqu'alors, tomba; et je vis l'abîme où je m'étois précipitée en m'engageant si légèrement sur de vaines illusions. Pour ne leur plus laisser aucune prise, je lui demandai qu'étoient donc devenus ses anciens projets? Il me dit qu'il en désiroit l'exécution autant qu'il eût jamais fait; qu'il étoit bien éloigné d'y renoncer; mais qu'il les falloit suspendre, pour voir le tour que prendroient ses affaires: qu'en attendant, il feroit ce voyage dont il m'avoit déjà parlé dans ses lettres (il s'agissoit d'aller voir la marquise d'Avarey, ambassadrice en Suisse, son ancienne et intime amie). Rien ne lui paraissoit plus indispensable. Quelque envie qu'il eût de la voir, il en avoit encore plus de s'éloigner de moi. Mais, toute rebutée que j'étois de lui, je souhaitai de ne m'en pas retourner sans lui parler encore. Je lui dis que je serois deux jours à Paris, chez madame de Réal, ma plus intime amie, nièce de madame de Grieu; qu'il m'y trouveroit le lendemain l'après-dînée, s'il vouloit y venir.

Je fus ensuite voir mes amis, dont vraisemblablement je reçus un meilleur accueil. Il n'en reste pourtant aucun souvenir, tant la douleur

qui avoit pénétré mon âme la rendit incapable de toute autre impression. Je fus à la Bastille : c'étoit l'objet de mon voyage. J'y vis le lieutenant de roi ; je le trouvai abattu et malade. J'ai perdu toute idée de ce que nous nous dîmes. Je ne sais même si nous eûmes aucune conversation particulière. Je sais seulement que je lui donnai le petit écrit que j'avois ébauché dans ma prison, qu'il m'avoit demandé avec instance. J'y avois joint cette espèce d'épître dédicatoire :

« Puisque c'est à vous, monsieur, que je dois « la liberté d'esprit dont j'ai joui dans ma capti- « vité, il est juste que les fruits qu'elle a produits « vous soient consacrés. Ils sont de si médiocre « valeur, et en si petite quantité, que j'ose à peine « vous présenter mon offrande, qui consiste en « quelques réflexions, dont aucune n'a sa juste « étendue, et qui, toutes ensemble, ne parvien- « nent point au but que je m'étois proposé dans « l'ouvrage, dont ceci n'est qu'un mince frag- « ment. Je ne puis m'excuser ni sur la précipi- « tation, ni sur le manque de loisir. La paresse « et l'indolence, qui naissent et se fortifient « dans la solitude, sont les seules causes de la « brièveté et de l'imperfection de cet écrit. Si « vous daignez le recevoir comme un témoi- « gnage de ma confiance et de la reconnaissance « que je dois à toutes les grâces que vous m'avez « faites, c'en sera une nouvelle, dont je conser- « verai, aussi bien que des autres, un éternel « souvenir. »

Je ne sais ce que je fis le reste du jour. Le lendemain je reçus une visite de M. de Silly, chez

madame de Réal. Il me témoigna beaucoup de joie de me revoir, et grande satisfaction de ma conduite. Je courus encore par le monde, et rentrai de bonne heure. Madame de Réal étoit allée à l'Opéra. Je n'avois pas voulu l'y accompagner, ni qu'elle restât pour me tenir compagnie. Je me promettois une occupation plus intéressante. J'attendis donc, et j'attendis sans fin le chevalier de Menil, qui ne vint point. C'est principalement l'impression de cette cruelle soirée qui effaça de ma mémoire ce qui l'avoit précédée et ce qui la suivit. Je n'ai passé aucun temps dans ma vie que je puisse comparer à celui-là. Je vis l'infidélité de Menil avérée ; je vis qu'il se dispensoit même de toute mesure d'honnêteté et de bienséance avec moi ; et ce qui mit le comble à mon désespoir, c'est que je vis en même temps que, tout perfide qu'il étoit, je ne pouvois me détacher de lui.

Madame de Réal revint, et me trouva dans un état où elle ne m'avoit jamais vue, quoique nous eussions passé notre vie ensemble dans la plus intime confiance. Elle voulut savoir ce qui me causoit une douleur si violente. Je le lui avouai, et lui contai toute mon aventure. Je trouvai quelque consolation à épancher mon cœur avec une âme si tendre et si sûre. Je l'avois presque élevée, et je la regardois comme ma fille. C'étoit une femme extrêmement aimable, exempte de toute prétention, douce, sensée, ayant beaucoup d'esprit sans le savoir, et d'agrément sans songer à plaire.

Quoique l'entretien que j'eus avec elle m'eût un peu soulagée, je passai la nuit dans une agitation qu'aucun instant de sommeil ne calma.

Dès que la pointe du jour parut, j'écrivis au chevalier de Menil.

Il vint chez madame de Réal avant mon départ. Il n'avoit manqué la veille que par une méprise. On lui dit à la porte que j'étois sortie. Enfin, il n'eut pas ce tort-là; mais il lui en restoit tant d'autres, que je n'en fus guère plus contente, comme je le lui témoignai par mes lettres, lorsque je fus retournée à Sceaux.

J'en reçus en même temps une de madame de Vauvray, qui me marquoit que le peu de loisir que j'avois eu de me faire habiller et de m'instruire des modes autorisoit le soin qu'elle prenoit de m'en envoyer un échantillon. La lettre étoit accompagnée d'une cassette contenant l'habillement d'une femme, depuis la tête jusqu'aux pieds, et tout ce qui peut entrer dans notre parure; le tout du meilleur goût du monde. Je fus touchée d'une attention si galante dans une conjoncture qui la rendoit convenable. Tout ce que j'avois porté en prison s'y étoit usé par laps de temps; et j'en étois sortie ce qui s'appelle déguenillée. Je fus donc revêtue par les soins d'une amie, dont je n'ai pu reconnoître la générosité que par le souvenir que j'en conserve.

Je me vis assez fêtée après ma sortie de prison. La médiocre part que j'avois eue dans une affaire d'un si grand éclat me donna une sorte de lustre. La conduite convenable que j'avois tenue m'attira plus d'approbation qu'au fond je n'en méritois par le peu qu'il m'en avoit coûté. Mais nos actions ne peuvent être appréciées par leur valeur intrinsèque non connue : la position qui les met au jour en décide le prix. Mes anciens amis, flattés de cette espèce de succès, se

réchauffèrent pour moi. Bien des gens qui ne me connoissoient pas voulurent me connoître ; et j'aurois joui de beaucoup d'agréments, si le malheureux poison dont mon âme étoit imbibée ne l'avoit rendue impénétrable à toute satisfaction.

Cependant madame la duchesse du Maine étoit encore dans de très grandes peines : il n'étoit plus facile d'y prendre part que je n'aurois pu faire à ses plaisirs. Beaucoup de gens s'étoient éloignés d'elle, crainte de déplaire au Régent, avec qui, malgré l'apparente réconciliation, on ne la croyoit pas bien. Elle voyoit peu de monde. Le cardinal de Polignac et Malesieu étoient encore dans leur exil. Mais ce qui l'affligeoit par-dessus tout, M. le duc du Maine s'obstinoit à rester à Clagny, et ne vouloit point la voir. Il lui fit faire la proposition de régler une somme pour la dépense de sa maison, et d'en prendre l'administration elle-même. Ces vues de séparation lui furent odieuses, et elle ne voulut rien écouter qui tendît à cette fin. Elle mit au contraire tout en œuvre pour le rapprocher d'elle; lui fit parler par madame la Princesse, par tous les gens qui pouvoient avoir accès auprès de lui, même par madame de Chambonnas, à qui elle fit si parfaitement sa leçon, qu'elle parla merveilleusement bien. Enfin, pour l'attaquer par la conscience, elle employa le cardinal de Noailles. M. le duc du Maine, pressé de tous côtés, ne put refuser du moins une entrevue qui se fit dans une maison de Landais, secrétaire général de l'artillerie, à Vaugirard. Ce prince s'y rendit ; et madame la Princesse y mena la duchesse du Maine. Elle employa beaucoup

de prévenances de sa part, qui ne firent pas sur l'esprit de M. le duc du Maine tout l'effet qu'elle en attendoit. S'il n'avoit eu qu'un mécontentement véritable, sa résistance n'eût pas été si longue; mais un ressentiment concerté ne se peut vaincre que par des raisons qui en persuadent l'inutilité. C'est ce qu'à la fin on lui fit voir, et il se rendit.

Il revint donc à Sceaux, et y vécut à peu près comme à son ordinaire, toujours préoccupé cependant des ménagements qu'il falloit observer. C'est dans cet esprit qu'il ne voulut pas que Malesieu, revenu d'exil, reparût auprès de lui. Il resta avec sa famille à Châtenay, terre démembrée de la baronnie de Sceaux, donnée en toute propriété à lui et sa postérité par M. le duc du Maine. Madame la duchesse du Maine souffroit impatiemment cette absence, dont elle ne se dédommageoit que par un perpétuel commerce d'écriture.

Madame de Malesieu, sa femme, l'avoit suivi dans son exil, et étoit restée auprès de lui depuis son retour. Elle étoit gouvernante de mademoiselle du Maine, qu'on laissa au couvent de Chaillot jusqu'à ce que tout fût rentré dans l'ordre accoutumé.

Le cardinal de Polignac, dans son abbaye d'Anchin, pas moins intimidé que le duc du Maine, n'osoit avoir la moindre relation avec madame la duchesse du Maine. Elle étoit cependant fort empressée de lui justifier sa conduite. Elle profita de l'occasion d'un voyage que le fils de madame de Chambonnas faisoit en Flandre, pour lui écrire et lui envoyer la copie de sa déclaration. Il craignit de jeter les

yeux sur ces papiers, et les remit à un homme de confiance, qui l'assura qu'il les pouvoit lire sans danger. Quoiqu'il dût voir, par l'examen de cette pièce, le soin que madame la duchesse du Maine avoit pris de pallier ce qui le regardoit, et lui en savoir gré, il s'obstina, par une vaine frayeur, à n'avoir aucun commerce avec elle, et ne lui rendit qu'une simple visite de cérémonie, quand il fut de retour. Il ne voulut pas même, tant la punition l'avoit rendu circonspect, se trouver à la noce du marquis de Chambonnas avec mademoiselle de Ligne, où il fut invité comme parent, parce qu'elle se faisoit à l'Arsenal, chez madame la duchesse du Maine, et qu'elle y devoit être.

Quelque temps après, la mort du pape l'ayant appelé à Rome, il vint prendre congé d'elle, et parut s'en rapprocher. Il l'assura, en la quittant, qu'elle auroit souvent de ses nouvelles, et qu'il reprendroit avec elle, lorsqu'il seroit revenu, la conduite d'un véritable ami, dont il avoit suspendu les devoirs pour ôter tout ombrage au Régent. Malgré ces bons propos, la crainte demeura la plus forte, et l'on n'entendit pas parler de lui.

Cependant madame la duchesse du Maine regagna peu à peu sa pleine liberté. Les personnes éloignées d'elle, de gré ou de force, s'en rapprochèrent. Malesieu revint à Sceaux. Elle vit du monde, sans restriction; alla à Paris quand il lui plut, y demeura tant qu'elle voulut. M. le duc du Maine étoit rentré dans l'exercice de ses charges, et il ne restoit plus de traces de leurs malheurs que la dégradation du rang de ce prince, et des princes ses enfants. Il n'y fut réintégré que sous

le ministère du cardinal de Fleury. En attendant que j'en sois là, si tant est que j'y vienne, je reprends la suite de ce qui me regarde.

Je perdis ma mère peu après ma sortie de prison. Elle étoit depuis long-temps dans un couvent, accablée de souffrances, et mal à l'aise. Quoique je la connusse à peine, je la regrettai beaucoup; et d'autant plus, que je commençois à me voir en état de la mieux secourir.

Avant que je fusse à la Bastille, M. de Valincour m'avoit fait faire connoissance avec M. et madame Dacier. Il m'avoit même admis à un repas qu'il donna pour réunir les *Anciens* avec les *Modernes*. Lamotte, à la tête de ceux-ci, vivement attaqué par madame Dacier, avoit répondu poliment, mais avec force. Leur combat, qui faisoit depuis long-temps l'amusement du public, cessa par l'entremise de M. de Valincour, leur ami commun. Après avoir négocié la paix entre eux, il en rendit l'acte solennel dans cette assemblée, où les chefs des deux partis furent convoqués. J'y représentois la neutralité. On but à la santé d'Homère, et tout se passa bien.

M. et madame Dacier prirent beaucoup de part à ma captivité, et m'en donnèrent des témoignages autant qu'il leur fut possible. Ils n'en prirent pas moins à ma délivrance; et M. Dacier, tout affligé qu'il étoit de la maladie dangereuse de sa femme, m'écrivit une lettre pour elle et pour lui, remplie de la plus grande estime et du plus tendre intérêt à ce qui me regardoit. Il perdit cette femme célèbre, si précisément faite pour lui. Sa douleur fut de celles où l'on sent l'impossibilité de réparer sa perte. J'en compris l'étendue, et lui témoignai par une lettre combien j'en étois

touchée. La réponse qu'il me fit marquoit l'excès de son affliction, et le gré qu'il me savoit de la part que j'y prenois. Je lui écrivis six semaines après, de la part de madame la duchesse. Je vis dans sa réponse le même degré de sensibilité que dans les premiers moments de son malheur. J'y compatis véritablement, et puis je n'y pensai plus.

Environ un an après, la duchesse de La Ferté, que ma captivité avoit ranimée pour moi, me dit, revenant de Versailles : J'ai trouvé, chez le maréchal de Villeroi, ce pauvre Dacier; il fait peine à voir. Il nous a dit qu'il étoit aussi affligé que le premier jour, et prêt à mourir de désespoir. Eh bien ! lui ai-je dit, il n'y a qu'un moyen de vous consoler : il faut vous remarier. Bon Dieu! s'est-il écrié, quelle femme pourroit remplacer celle que j'ai perdue? Mademoiselle Delaunay, ai-je répondu. Il est demeuré tout étonné; et, après quelques moments de réflexion, il a repris : C'est la seule dans le monde avec qui je puisse vivre, et qui n'offensât pas la mémoire de madame Dacier. Le maréchal et moi, le voyant ébranlé, avons appuyé la proposition, et nous l'avons tout-à-fait disposé à l'entendre. Je veux qu'il vous épouse : c'est un homme célèbre, qui a du bien : vous remplacerez une femme illustre; ce mariage sera aussi honorable qu'utile. Je sentis ce qu'elle me disoit, et lui témoignai beaucoup de reconnoissance du soin qu'elle vouloit bien prendre encore de mon établissement. Elle m'assura qu'elle suivroit cette affaire et la meneroit à bien. Cependant des distractions survinrent; la duchesse fit un voyage de campagne, et cette idée s'éloigna. J'en parlai à M. de Valincour,

qui la trouva avantageuse, et prit des mesures plus suivies pour la rendre effective. Il étoit ami de M. Dacier; il l'amena sans peine à lui confier ce que lui avoit dit la duchesse de La Ferté. Il lui avoua que ce propos, quoique jeté légèrement, lui avoit fait une forte impression; et que, depuis ce moment-là, il n'avoit songé qu'aux moyens de me faire agréer ses vues. M. de Valincour se chargea de m'en parler, et de lui faire savoir mes dispositions.

L'amour insurmontable de la liberté et du repos me faisoit désirer depuis long-temps tout ce qui me pouvoit procurer l'une et l'autre. M. de Valincour fut chargé d'une réponse favorable, néanmoins dépendante du consentement de M. le duc et de madame la duchesse du Maine.

M. Dacier, charmé de cet heureux commencement, accepta avec une extrême joie la proposition que lui fit M. de Valincour de lui donner à dîner avec moi, la première fois que je pourrois aller à Paris. Cela s'exécuta peu après. Nous eûmes un long entretien, où il me témoigna la volonté de faire pour moi tout ce qui pourroit dépendre de lui, et ne me laissa que le soin d'obtenir le consentement de mes maîtres.

Quoique je n'eusse rien du mérite de madame Dacier, l'espérance de revivre avec quelqu'un qu'il pût estimer enflamma M. Dacier d'une espèce de passion pour moi, plus vive que son âge et l'état dans lequel il étoit ne sembloient le comporter. Plus sa douleur et la tristesse qui en résultoit étoient insoutenables, plus le soulagement qui s'y offroit lui parut nécessaire. Il souhaita donc ardemment de conclure l'engagement qu'il avoit projeté, et n'épargna rien pour

y réussir. Il porta chez M. de Valincour le mémoire de son bien, qu'il me donnoit en entier; et fit voir que les avantages qu'il me faisoit iroient à vingt-cinq mille écus, sans compter son logement au Louvre, et une partie de ses pensions, qu'on crut facile de me faire assurer. La duchesse de La Ferté, qui à son retour avoit repris l'affaire à cœur, avoit parlé de cet article à madame de Ventadour, à l'évêque de Fréjus, alors précepteur du roi, et au maréchal de Villeroi, qui lui avoit promis d'obtenir cette grâce, pour faciliter une affaire qu'ils approuvoient.

Il n'étoit plus question que de l'agrément de madame la duchesse du Maine, et c'étoit le plus difficile. A la première proposition qui lui en fut faite, elle se révolta, dit que je lui étois nécessaire, et qu'elle ne pouvoit consentir à un établissement qui m'éloignoit d'elle. Quelque avantageux qu'il me fût, je ne voulois pas l'accepter contre son gré, et ne le pouvois guère avec bienséance, ni sans me voir frustrée de toute récompense d'un long service. Je demandai du temps pour gagner peu à peu son esprit, et pour la résoudre à cette séparation, que j'envisageois moi-même avec répugnance. J'en avois d'ailleurs à ce nouvel engagement; et je me plaisois à éluder une affaire trop bonne pour vouloir la manquer, et point assez séduisante pour en presser la conclusion.

Tout indignée que j'étois contre le chevalier de Menil, les sentiments que j'avois eus pour lui, cachés au fond de mon cœur, y agissoient encore sourdement, et contre-balançoient mes plus grands intérêts. La nouvelle passion qu'il avoit prise pendant son exil en Anjou pour une

de ses parentes, dont j'ai parlé avec le peu d'estime qu'elle méritoit, ne fit que m'apprendre sa légèreté sans exciter ma jalousie. Ce voyage, et le séjour de sept à huit mois qu'il fit en Suisse peu après ma sortie de prison, malgré la douleur que j'en ressentois, dont toute ma dissimulation à cet égard ne put lui dérober la connoissance, me convainquirent de son insensibilité pour moi. Son retour suivi d'un second voyage en Anjou, autant fait pour m'éviter que pour retrouver mon indigne rivale; sa froideur et son embarras lorsque je le revis dans l'intervalle de ses voyages; l'aveu de son changement que je lui demandai, et qu'il m'accorda; cet entier abandon de sa part de toute prétention sur moi, me rendoient bien le droit d'en disposer sans son aveu, mais ne m'en avoient pas encore acquis la possibilité. Je ne pus donc m'empêcher de sonder ses sentiments sur les premières propositions qui me furent faites d'un nouvel engagement. Je lui écrivis en Anjou, où il étoit alors.

Sa réponse fut semblable à ces oracles mystérieux, dont les divers sens ne manquent pas de se prêter à ce que l'on désire. J'y vis du regret de me perdre, quelque espérance éloignée de renouer les anciens projets; le tout recouvert d'une généreuse préférence de mes intérêts à toute autre chose; enfin plus de sentiment qu'on ne m'en avoit montré depuis long-temps. Et peut-être y avoit-il du vrai : il n'est rien de si indifférent qu'on ne tâche de ressaisir au moment qu'il nous échappe.

Madame la duchesse du Maine avoit su, au retour de sa prison et avant que je fusse sortie de la mienne, ma liaison avec le chevalier de

Menil et ses prétendus desseins. Elle m'en parla, quand je fus revenue, assez négligemment. Le peu de disposition que je lui vis à les favoriser me piqua. Elle m'interdit de le voir chez elle, sous prétexte de sa proscription, et parut ne se prêter à rien de ce que je pouvois désirer à cet égard. Il me fut aisé de connoître qu'elle ne vouloit que me retenir auprès d'elle. Mais lorsqu'elle entendit parler des propositions de M. Dacier, elle parut vouloir favoriser mes anciens projets. Elle me dit qu'elle en avoit désiré le succès; que des conjonctures ne lui avoient pas permis d'y travailler; qu'elle n'étoit plus obligée à tant de circonspection; que si je préférois ces premières vues à celles qui se présentoient alors, elle ne manqueroit ni de volonté ni de moyens pour les suivre; qu'elle s'y employeroit d'autant plus, que cet établissement m'éloigneroit moins d'elle, et lui sembloit d'ailleurs infiniment plus agréable pour moi que celui dont il étoit question. Elle ne se contenta pas de ces propos généraux; elle entra en détail, me dit qu'il pouvoit vaquer des places considérables dans la maison de M. le duc du Maine, qui seroient parfaitement bien remplies par le chevalier de Menil, suppléeroient à ce qui pouvoit manquer à sa fortune, et lui ôteroient les prétextes qu'il avoit pris d'éluder ses engagements avec moi.

Si je n'eusse été conduite que par mes lumières, quelque médiocres qu'elles pussent être, j'aurois aisément découvert le piége; mais le sentiment, toujours aveugle, m'y fit donner. Je ne me rendis pourtant pas d'abord, tout ébranlée que j'étois. Ma déférence aux conseils de mes amis me soutenoit encore. M. de Valincour et madame

de Réal me représentoient sans cesse les avantages réels de mon établissement avec M. Dacier, le bien et l'indépendance que j'acquerrois, du moins par la suite, et me pressoient de le conclure. Il est vrai que madame de Lambert, toute *moderne*, peut-être par dégoût d'un chef du parti opposé, me peignit comme fort triste la vie que je menerois avec M. Dacier. Que ferez-vous, me dit-elle, d'un homme tout hérissé de grec? et quel cas fera-t-il de vous, qui n'en savez pas un mot?

Cependant il employoit diverses personnes pour solliciter, auprès de M. le duc et de madame la duchesse du Maine, leur consentement. Madame de Chiverny, de ses amies, pria madame la duchesse d'Orléans d'en parler à madame la duchesse du Maine. Le prince de Conti, auprès de qui il avoit accès, parla aussi en sa faveur. Tant de moyens inutilement employés divulguèrent l'affaire et la rendirent publique. Elle fut généralement approuvée; chacun m'en faisoit compliment, et même à madame la duchesse du Maine, qui ne le recevoit rien moins qu'agréablement.

Je voyois cependant M. Dacier de temps en temps, ou chez M. de Valincour, ou chez madame de Réal; il m'écrivoit souvent, et s'attachoit de plus en plus à moi. J'eus entre autres une conversation avec lui, dans laquelle il me marqua un empressement qui me fit reculer. Je sentis l'inconvénient de trouver, dans un mari, un degré d'affection auquel on ne peut répondre. J'étois allée à Paris; je revins à Sceaux, l'esprit tout rempli de cette idée. Madame la duchesse du Maine en profita sans le savoir; elle

eut une conversation avec moi sur ce sujet, dans laquelle je lâchai pied. Elle la commença par des discours remplis d'amitié, exagéra la nécessité dont je lui étois, le chagrin qu'elle auroit de mon éloignement, et enfin me dit : Vous n'avez pas sans doute une inclination invincible pour M. Dacier; il ne s'agit que de fortune. A quoi peuvent monter les avantages qu'il vous fait? Je les lui détaillai. C'est peu de chose, me dit-elle. Je puis faire et ferai beaucoup plus pour vous si vous me faites ce sacrifice. Voyez ce que vous voudrez. Madame, lui dis-je, je me suis donnée à vous, et je ne m'y vendrai pas. Votre Altesse peut disposer de moi, comme il lui plaira. Ne songez plus à cette affaire, reprit-elle; et moi, je songerai à vous donner toutes sortes d'agréments. En effet, elle multiplia ceux qu'elle me donnoit déjà, me mit de ses promenades, me fit entrer dans ses parties de plaisirs, et me traita à peu de choses près comme les dames de sa maison.

M. de Valincour fut très fâché que je me fusse désistée si légèrement, et sans m'être assurée de rien. Je crus qu'on n'en sentiroit que mieux ce que j'avois fait. Je n'aurois pourtant pas dû ignorer que la distraction des plaisirs, ou l'attention à de plus grands objets, empêchent les princes de se souvenir de ces sortes de choses.

Cet ami zélé tâcha de me persuader que ce que j'avois dit à madame la duchesse du Maine n'étoit qu'un compliment, et voulut encore suivre cette affaire. Mais M. Dacier, déjà attaqué d'un mal considérable dès le temps qu'elle fut entamée, se trouva hors d'état de répondre à ses vues, et demanda à son tour un délai. Je fus le

voir chez lui. Il quitta l'Académie, où il étoit dans ce moment, pour me venir trouver. Il monta vite, et ne pouvoit presque plus parler. Le mal qu'il avoit dans la gorge le suffoquoit. Il me témoigna cependant encore un grand désir et beaucoup d'espérance de vivre avec moi. Quoiqu'il me parût dans un état bien dangereux, je fus infiniment surprise d'apprendre sa mort deux jours après cette visite.

Madame la duchesse du Maine, un peu déconcertée par cette nouvelle, me marqua le regret qu'elle avoit de m'avoir empêchée de profiter du bien qu'il vouloit me faire. L'estime et l'amitié qu'il m'avoit témoignée me le firent encore plus regretter que la foible espérance qui me restoit de renouer avec lui. J'eus tout le loisir de sentir l'irréparable faute que j'avois faite, de manquer une si belle occasion de me procurer le repos et la liberté.

Le chevalier de Menil, revenu de son second voyage, étoit plus éloigné de moi que jamais. Le peu de devoirs qu'il me rendoit lui étoient si à charge, que je le priai de s'en dispenser. Il fit peu de résistance, et nous ne nous vîmes que quand le hasard nous faisoit rencontrer; quelquefois chez madame de Menon sa parente et son amie, avec qui j'avois fait connaissance, et pour qui j'avois pris beaucoup d'estime et d'amitié.

Cette autre parente d'Anjou, si différente de celle-ci, vint à Paris. Il la logea chez lui, et se passionna pour elle à un excès qui fut connu de tout le monde. Il voulut que je la visse : peut-être crut-il que c'étoit sa justification; car je ne pense pas qu'il voulût s'honorer du sacrifice qu'il

lui avoit fait de moi. Quoi qu'il en soit, il l'engagea à me faire des prévenances auxquelles je crus devoir répondre, pour n'en pas user avec elle autrement qu'avec une autre. Peut-être aussi ne fus-je pas fâchée de considérer l'écueil où j'avois échoué. Elle m'écrivit, me pria à dîner chez M. de Menil avec M. de Fontenelle et d'autres gens de mes amis, lorsque je pourrois aller à Paris. J'y fus, je la vis; je la trouvai, comme elle étoit, grande et bien faite, point belle, encore moins jolie, l'esprit et les manières de province; les autres la virent de même. Ce fut ma plus solide consolation de connoître à quoi tenoit l'attachement dont j'avois fait tant de cas; et je ne songeai plus qu'à en effacer le triste souvenir. Parmi les distractions qui s'offrirent à moi, celle qui tint plus de place dans mon esprit vint du côté de M. de Silly. J'ai dit qu'il s'empressa de me voir quand je sortis de la Bastille. L'espèce de lustre que j'y avois acquis ne lui fut pas indifférent. Il me chercha quand je vins à Paris, et fut plus en relation avec moi qu'il n'y avoit encore été. Il étoit alors extrêmement occupé d'une grande passion qu'il avoit prise pour une personne plus distinguée par son rang que par sa beauté. Séduit principalement par l'opinion de son mérite, il s'étoit persuadé qu'elle auroit été incapable de foiblesse pour tout autre que pour lui. Cette victoire remportée sur la vertu, qu'il n'avoit guère trouvée en son chemin, donna à ses sentiments plus d'ardeur que n'auroient fait d'autres charmes auxquels il étoit plus accoutumé. Il embellissoit chaque jour cet ouvrage de son imagination des traits qui pouvoient mieux l'orner. Mais plus les illusions sont

flatteuses, plus leur destruction est piquante. Il s'aperçut ou crut s'apercevoir que cette femme, dont il se croyoit l'unique objet, jetoit ses regards sur d'autres. Ne pouvant supporter le chagrin qu'il en conçut, il me le confia, et toute son aventure : cette confidence me déplut. J'y vis pourtant avec plaisir l'ignorance où il étoit de l'intérêt que j'aurois pu y prendre. Il me demanda conseil. Je lui dis que j'écouterois volontiers le récit de ses peines et de ses sujets d'inquiétude, parce que je m'intéressois à lui; que ma façon de penser ne me permettoit rien de plus pour son service; que d'ailleurs, peu propre à tous égards à ce dont il s'agissoit, j'étois surprise qu'il eût voulu m'y faire entrer. Il me conjura, par toute l'amitié que je lui avois toujours témoignée, de vouloir du moins l'entendre. J'y consentis, et ce n'étoit pas peu faire; car il avoit tant de choses à dire qui portoient toutes sur rien, et quand il les avoit dites il les répétoit tant de fois, que j'admirois ma patience à l'écouter. Il ne se contentoit pas de parler, il m'écrivoit des volumes. Je ne pouvois douter qu'il n'eût une passion violente. Cependant il prit la résolution de la sacrifier à sa vanité, qu'il croyoit outragée. Il me fit part de ce dessein. Je lui dis d'y bien penser; et lorsque je l'y vis assez affermi, je devins plus complaisante à lui dire mon avis, trouvant que les ruptures pouvoient être de ma compétence. Il voulut entamer celle-ci par une lettre dont il me pria avec instance de lui donner le modèle, parce que le trouble de son esprit le mettoit hors d'état d'écrire rien de suivi. La tranquillité du mien n'étoit pas un moindre obstacle pour trouver ce qu'il falloit

dire. Cependant l'envie de lui plaire, et peut-être (quoique sans prétention) le désir de le détacher de quelqu'un que j'aimois mieux qu'il n'aimât pas, me fit faire une lettre dont il fut content. Il la copia, et l'envoya à la dame, qui en fut outrée, et demanda avec les dernières instances de le voir. Il ne le vouloit pas. Nouvel embarras pour tourner son refus, et nouvelle prière qu'il me fit de lui fournir cette pièce. Celle-ci en attira une autre. J'étois embarquée, il fallut aller jusqu'au bout. Une femme de grande considération dans le monde étoit dans la confidence de cette affaire, et s'y étoit prêtée, à ce qu'elle prétendoit, pour sauver la réputation de son amie, et la garantir de sa propre imprudence.

M. de Silly, fort lié avec elle, avoit pris le temps de son absence pour rompre avec sa protégée. Celle-ci écrivit son désastre à leur amie commune, qui adressa une lettre fulminante à l'amant déserteur. Il me l'envoya, et voulut encore que j'y répondisse. Tout cela se passoit pendant que j'étois à Sceaux, où je recevois tous les jours des courriers de sa part, avec des missives sans fin. Rien ne m'a si bien fait connoître l'invincible pouvoir qu'une première inclination avoit laissé prendre sur moi, que la complaisance avec laquelle je suivis le cours de cette affaire.

La dame confidente revint de la campagne. J'étois fort de ses amies. Elle savoit mes liaisons avec M. de Silly, et me fit des plaintes de lui, m'assurant qu'il n'avoit fait que jouer la personne à qui elle s'intéressoit. Je lui dis que je croyois savoir bien le contraire. Ah! dit-elle, si vous aviez vu les lettres qu'il lui a écrites, vous

seriez convaincue qu'il n'a jamais eu le moindre sentiment pour elle. Effectivement, elles ne partoient pas d'un cœur fort touché; mais aussi ce n'étoit pas lui qui les avoit faites.

Cependant la maîtresse abandonnée ne pouvant obtenir l'entretien qu'elle lui demandoit, et ayant su que nous avions fait partie d'aller dîner chez son amie et la nôtre dans une maison de campagne qu'elle avoit près de Paris, elle s'y trouva. Je fus extrêmement surprise de cette rencontre; et plus encore de ce que, sans prétexte ni mesure, elle emmena M. de Silly dans le jardin quand on fut hors de table, et l'y retint si long-temps, qu'enfin l'heure où je devois me rendre à Sceaux approchant, et lui s'étant chargé de m'y remener, je fus obligée de l'en faire avertir. Il n'arrivoit pourtant point. J'en marquois mon embarras à la maîtresse de la maison. Elle en ressentoit plus que moi de me voir témoin d'une scène si ridicule, qui se passoit chez elle, et dont elle n'ignoroit pas le jugement que je portenois. Comme elle vit que les messages étoient inutiles, elle fut elle-même avec moi dans le jardin les chercher pour rompre l'entretien. Nous le trouvâmes encore fort animé, quand nous les joignîmes; ce n'étoit pas par l'amour, mais par des passions plus violentes. La femme étoit à moitié échevelée, et ne ressembloit pas mal à une furie. Son amant gardoit un sang-froid plein de ressentiment.

Il me remena, et m'apprit qu'il n'avoit été convaincu de rien de ce qu'elle lui avoit dit pour sa défense; qu'elle avoit refusé de se soumettre à ce qu'il exigeoit d'elle pour le garantir de nouveaux soupçons; et qu'il étoit plus affermi que

jamais dans ses premières résolutions. En effet, il résista à toutes les attaques, et ne renoua point avec elle ; mais il en demeura si occupé, qu'il ne cessoit de m'écrire : toutes ses démarches, et d'y joindre de longs commentaires. Il y en eut quelques-unes qui l'offensèrent ; et, dans son dépit, il fit, quoiqu'il n'en eût jamais fait, des vers fort piquants contre elle, qu'il m'envoya en me marquant le dessein où il étoit de les répandre. Je m'y opposai si fortement, qu'il céda à mes raisons. Il continua long-temps de m'entretenir et de m'écrire sur ce sujet. Les peintures naïves qu'il me faisoit des divers mouvements de son âme, m'intéressoient. Je l'écoutai, et lui répondis, tant qu'il eut à parler.

Il garda les lettres que je lui avois écrites sur cette affaire, et presque toutes celles qu'il avoit eues de moi depuis ma prison. Il avoit pris ses mesures pour me les faire rendre avec beaucoup d'autres papiers, si je lui survivois. Ils m'ont été fidèlement remis après le tragique événement de sa mort.

Le reste de ma vie, quoique long, ne contient presque plus rien dont le récit m'intéresse. Je n'avois plus de relation avec le chevalier de Ménil. Quelques idées que j'avois eues de récompenser le fidèle attachement du pauvre Maisonrouge, et d'unir mon sort au sien, furent déconcertées par sa mort. Une maladie de langueur qui lui prit peu après notre séparation, l'obligea, l'année suivante, d'aller prendre l'air et les eaux de son pays, où il mourut. Je le regrettai infiniment plus que je n'avois su le priser.

Je me vis dénuée de tout objet. Le défaut de sentiment me fit tomber dans une espèce

d'anéantissement pire que l'entière cessation de la vie. Je la pris en dégoût, et le monde en horreur. Je ne désirois plus que de m'en séquestrer. M. de Valincour, toujours de mes amis, mais que sa grande dévotion tenoit presque dans une continuelle retraite, approuva non-seulement le dessein de la mienne, dont je lui fis confidence, mais travailla à m'en procurer les moyens. Il sollicita, dans cette vue, une petite pension pour moi, qu'il obtint. Mais comme la négociation en fut longue, les obstacles qui survinrent suspendirent mon projet. Madame la duchesse du Maine tomba dangereusement malade, et fut longtemps à se rétablir. Elle me témoigna tant de confiance et d'amitié dans cette occasion, où je fis de mon côté tout ce qui se pouvoit faire, que je ne sus plus comment lui annoncer mon dessein. Je pensai que le temps pourroit amener quelque conjoncture plus convenable. Je continuois de rouler cette idée dans mon esprit, lorsque le chevalier de G....., qui s'étoit donné pour attaché à moi avant mon séjour à la Bastille, et à qui je confiai, quand j'en sortis, que j'avois pris des engagements plus sérieux, m'entretint de l'idée qu'il avoit qu'un homme attaché dans notre maison par plusieurs liens, avant que j'y fusse, étoit alors touché pour moi de sentiments plus forts que l'estime ordinaire. Il me dit qu'il l'avoit entendu parler en des termes qui ne lui permettoient pas d'en douter.

Quoique nous vécussions en même lieu, nous n'avions nul commerce ensemble. Son humeur fière le rendoit peu sociable; je n'étois point prévenante, et nous ne nous parlions presque jamais. J'en faisois cas pourtant. On sentoit en

lui une exacte et délicate probité. Son courage à risquer de déplaire en disant vrai; son exemption de flatterie, vertus aussi rares dans les petites cours que dans les grandes; tout cela joint à des sentiments nobles, à une réputation avantageuse dans son métier d'homme de guerre, lui avoit acquis mon estime. Quoique je regardasse comme une vision ce qu'on m'avoit dit de sa prévention pour moi, j'en eus plus d'attention pour lui. Curiosité de m'en éclaircir; ennui de mon oisiveté; penchant à se reprendre à quelque chose, quand on ne tient plus à rien : le tout, si bien caché dans les secrets replis de mon âme, que je ne m'en doutai pas, me porta à lui faire quelques prévenances, à profiter des occasions de l'entretenir, que bientôt il fit naître, en cherchant les lieux où il pouvoit me rencontrer. C'étoit l'été; nous étions à Sceaux, et j'allois tous les soirs me promener seule dans un parterre, sous les fenêtres du château. Il s'accoutuma à m'y venir joindre si régulièrement, qu'il ne se passoit pas de jour que nous ne nous entretinssions assez long-temps. La première fois qu'il y manqua, je sentis un trouble que je ne connoissois plus. Je commençai à craindre les horreurs d'une nouvelle passion. Disposée naturellement, et accoutumée par un long usage à m'attacher, je n'avois plus la force de me passer de cette espèce de soutien; mais alors je savois qu'un tel appui, chancelant lui-même, tombe sur celui qui s'y repose, et ne manque guère de l'écraser. La contrariété qui se trouvoit entre mes connoissances fondées sur l'expérience, et le penchant qui m'entraînoit, me mirent dans un état violent. Je résolus d'étouffer dans sa

naissance ce sentiment qui m'effrayoit ; je lui trouvai plus de force que je ne lui en croyois ; il en prit même de nouvelles des efforts que je fis pour le combattre. En voulant éviter l'objet qui me devenoit redoutable, j'affermis son idée dans mon esprit, de telle sorte, qu'elle devint comme un point fixe que je ne puis comparer qu'à ce qu'on éprouve dans le transport au cerveau, d'une idée qui nous persécute sans relâche. J'en fis dès lors la comparaison, et j'en tirai de fâcheux pronostics.

Le soin de fuir me fit plus rechercher ; ce que je dis pour rompre tout commerce donna des indices de mes sentiments. Le cœur ne manque guère de trahir la raison, quelque leçon qu'il en ait reçue. Cette découverte donna plus d'activité aux empressements qu'on avoit pour moi ; la vanité s'y mêla, et prit toutes les apparences du sentiment. Je m'y mépris, comme il arrive ordinairement ; mes liens en devinrent plus forts, j'en connus mieux la nécessité de les rompre. Le caractère et la situation de la personne dont il s'agissoit, ne me laissoient rien entrevoir qui pût autoriser cette nouvelle passion. Elle me tyrannisa sans me soumettre, m'aigrit contre moi-même, et ne me fit éprouver que des amertumes.

Madame de Réal me vint voir à Sceaux, au fort de mon désespoir. Quelque confiance que j'eusse en elle, je voulois lui cacher une foiblesse que le nombre de mes années, et les tristes expériences que j'avois faites, rendoient impardonnable. Elle s'aperçut de mon trouble, me pressa de lui en apprendre la cause : je ne lui répondis que par mes larmes, elles la mirent sur la voie.

Je vois, me dit-elle, que, lassée de votre indifférence, vous avez pris quelque goût que vous désapprouvez; et pour qui? Elle me nomma un jeune prince fort aimable. Hélas! non, lui dis-je; mes inclinations sont bizarres; je suis accoutumée d'aimer des gens qui ne me plaisent pas. En effet, l'homme à qui je m'étois attachée n'étoit point propre à plaire. Il avoit pourtant fait des conquêtes brillantes; mais la vanité qu'il en avoit tirée, jointe à celle qui lui étoit naturelle, assortie à une humeur sèche et inégale, rendoient à peine ses vertus supportables. J'achevai ma confidence à madame de Réal, et je lui dis que, quand je devrois périr, j'arracherois de mon cœur des sentiments qui ne pouvoient me conduire à rien de convenable, et ne feroient que la honte et le malheur de ma vie.

Ma résolution étoit ferme; mais l'exécution en étoit difficile dans un lieu où je me voyois assiégée par celui que je voulois fuir, et qui, connoissant ma foiblesse, étoit si à portée d'en triompher. Je pensai donc qu'il falloit abandonner ce terrain dangereux, et faire une véritable retraite. Mais comment, et sous quel prétexte l'annoncer à ma princesse? Comment soutenir sa colère et ses reproches, n'ayant point de raisons apparentes à lui alléguer? Pour échapper à tant d'embarras, il me vint dans l'esprit de me jeter aux Carmélites, sans laisser rien pressentir de mon dessein. Je pensai que, renfermée là, j'y soutiendrois les attaques sous de sûrs remparts qu'on ne pourroit forcer.

La comtesse de Brassac, attachée à notre maison, avec qui j'étois en liaison, y avoit un appartement où elle passoit une partie de sa vie.

Je l'y allai voir à son parloir; je la priai de me faire connoître quelques religieuses de ses amies, dont elle me parloit souvent comme de filles de beaucoup d'esprit. J'en entretins trois ou quatre, qui me parurent d'excellente compagnie. Je regardai leur société comme une ressource pour supporter l'austérité de leur vie, et je m'affermis dans ma résolution. J'en fis part à madame de Brassac; sa grande dévotion la lui fit approuver, quoiqu'elle prévît le mauvais gré que lui en sauroit madame la duchesse du Maine. Peu de jours après, je me mis dans un carrosse de notre maison, qui l'alloit chercher pour y venir passer la soirée. Je fus comme pour la recevoir à la porte du couvent; et lorsque je la vis ouverte, j'entrai, et lui dis que j'y voulois demeurer, et que je la priois de dire à madame la duchesse du Maine qu'ayant pris cette résolution, je n'avois pas eu le courage de la lui déclarer, ni de soutenir les efforts qu'elle auroit pu faire pour la combattre.

La prieure et quelques religieuses, qui avoient accompagné madame de Brassac jusqu'à la porte, étoient là. Ma démarche les surprit aussi-bien qu'elle, qui ne s'attendoit pas que je voulusse sitôt exécuter ce dessein. Après être revenues du premier étonnement, elles me demandèrent si j'en avois assez délibéré. Je leur dis que je le croyois, et qu'il me sembloit que le trop d'examen dans ces sortes de choses en affoiblissoit la résolution; que je les priois de me recevoir dans ce moment-ci; que je ne pouvois répondre de me trouver disposée de même dans un autre. Cette réponse les fit douter que ma vocation fût certaine. La prieure, fille sage et éclairée, me dit qu'il lui paroissoit plus à propos que j'y

pensasse encore; que, si j'étois véritablement appelée à cet état, les réflexions ne serviroient qu'à m'y porter; que, si elles m'en détournoient, il valoit mieux que je les fisse plus tôt que trop tard. J'insistai avec force, mais la prieure tint ferme; les autres religieuses et madame de Brassac l'approuvèrent, et toutes convinrent qu'il falloit différer. Je m'en retournai donc avec madame de Brassac, qui ne savoit si elle avoit bien ou mal fait. Je demeurai persuadée qu'en différant c'étoit tout rompre. Je me sentois trop foible pour attendre toujours de moi un pareil effort.

Je crus pourtant que ce parti, quoique manqué, intimideroit celui qui me l'avoit fait prendre. Je lui appris le risque que j'avois couru, pour l'engager à ne m'y plus exposer : il en fut frappé, et se tint plus loin de moi. J'en souffrois davantage, et ne me détachois pas de lui : il le voyoit, et se rapprochoit. Je formois de nouveaux desseins pour m'en séparer tout-à-fait.

Nous avions à Sceaux, dans ce temps-là, madame du Deffand. Elle me prévint avec des grâces auxquelles on ne résiste pas. Personne n'a plus d'esprit, et ne l'a si naturel. Le feu pétillant qui l'anime pénètre au fond de chaque objet, le fait sortir de lui-même, et donne du relief aux simples linéaments. Elle possède au suprême degré le talent de peindre les caractères; et ses portraits, plus vivants que les originaux, les font mieux connoître que le plus intime commerce avec eux.

Elle me donna une idée toute nouvelle de ce genre d'écrire, en me montrant plusieurs portraits qu'elle avoit faits. Le mien s'y trouva;

mais un peu de prévention et trop de politesse l'avoient, contre son ordinaire, écartée du vrai. J'entrepris de le faire moi-même, pour lui prouver sa méprise, et je le lui donnai tel qu'on le voit là.

PORTRAIT DE L'AUTEUR

FAIT PAR ELLE-MÊME

« LAUNAY est de moyenne taille, maigre, sèche « et désagréable. Son caractère et son esprit sont « comme sa figure; il n'y a rien de travers, mais « aucun agrément. Sa mauvaise fortune a beau- « coup contribué à la faire valoir. La prévention « où l'on est que les gens dépourvus de nais- « sance et de bien ont manqué d'éducation, fait « qu'on leur sait gré du peu qu'ils valent : elle « en a pourtant eu une excellente, et c'est d'où « elle a tiré tout ce qu'elle peut avoir de bon, « comme les principes de vertu, les sentiments « nobles, et les règles de conduite, que l'habi- « tude à les suivre lui ont rendus naturels. Sa « folie a toujours été de vouloir être raisonna- « ble; et comme les femmes qui se sentent ser- « rées dans leur corps, s'imaginent être de belle « taille, sa raison l'ayant incommodée, elle a « cru en avoir beaucoup. Cependant elle n'a ja- « mais pu surmonter la vivacité de son humeur, « ni l'assujettir du moins à quelque apparence « d'égalité; ce qui souvent l'a rendue désagréable « à ses maîtres, à charge dans la société, et tout- « à-fait insupportable aux gens qui ont dépendu « d'elle. Heureusement la fortune ne l'a pas mise

« en état d'en envelopper plusieurs dans cette « disgrâce. Avec tous ces défauts, elle n'a pas « laissé d'acquérir une espèce de réputation, « qu'elle doit uniquement à deux occasions for- « tuites, dont l'une a fait connoître ce qu'elle « pouvoit avoir d'esprit, et l'autre a fait remar- « quer en elle de la discrétion et quelque fer- « meté. Ces événements ayant été fort connus, « l'ont fait connoître elle-même, malgré l'obscu- « rité où sa condition l'avoit placée, et lui ont « attiré une sorte de considération au-dessus de « son état. Elle a tâché de n'en être pas plus « vaine ; mais la satisfaction qu'elle a de se croire « exempte de vanité en est une.

« Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, « plutôt pour fortifier sa raison que pour orner « son esprit, dont elle fait peu de cas. Aucune « opinion ne se présente à elle avec assez de « clarté pour qu'elle s'y affectionne, et ne soit « aussi prête à la rejeter qu'à la recevoir ; ce qui fait « qu'elle ne dispute guère, si ce n'est par humeur. « Elle a beaucoup lu, et ne sait pourtant que ce qu'il « faut pour entendre ce qu'on dit sur quelque « matière que ce soit, et ne rien dire de mal à « propos. Elle a recherché avec soin la connais- « sance de ses devoirs, et les a respectés aux dé- « pens de ses goûts. Elle s'est autorisée du peu « de complaisance qu'elle a pour elle-même, à « n'en avoir pour personne ; en quoi elle suit son « naturel inflexible, que sa situation a plié sans « lui faire perdre son ressort.

« L'amour de la liberté est sa passion domi- « nante ; passion très malheureuse en elle qui a « passé la plus grande partie de sa vie dans la « servitude : aussi son état lui a-t-il toujours été

« insupportable, malgré les agréments inespérés « qu'elle a pu y trouver.

« Elle a toujours été fort sensible à l'amitié ; « cependant plus touchée du mérite et de la vertu « de ses amis que de leurs sentiments pour elle : « indulgente quand ils ne font que lui manquer, « pourvu qu'ils ne se manquent pas à eux-« mêmes. »

Je passai plusieurs années dans les pénibles alternatives que j'ai marquées, sans être un moment d'accord avec moi-même. Je perdis pendant ce temps-là les personnes qui m'étoient les plus chères ; le marquis de Silly, par une mort affreuse dont je ne veux pas renouveler le souvenir. Un an après, madame de Réal, qui faisoit toute ma consolation, mourut. Madame de Grieu sa tante, qui nous avoit élevées l'une et l'autre avec tant de tendresse, la suivit de près. Je perdis aussi M. de Valincour, le seul véritable ami qui me restât. Je me trouvai isolée de tous côtés. Ces liens qui m'attachoient encore au monde étant rompus, j'en pris un dégoût qui, joint à d'autres que je reçus de ma princesse, me porta plus fortement que jamais à l'entière retraite ; non plus aux Carmélites, dont la vie trop austère me parut, à l'examen, disproportionnée à mes forces, et peut-être à mon zèle. Je pensai à retourner à Saint-Louis, à Rouen. L'affection que l'on conserve pour les lieux où l'on a passé sa jeunesse, me donna une grande préférence pour celui-là. J'en parlai à madame de Bussy, femme d'un excellent esprit, avec qui je m'étois intimement liée depuis que j'avois perdu madame de Réal : elle avoit mon entière confiance, et voyois que je

ne pouvois par aucun autre moyen rompre les liens qui faisoient le malheur de ma vie. Elle approuva que je fisse l'essai du parti que je voulois prendre.

Je témoignai à madame la duchesse du Maine le désir que j'avois de revoir un lieu où j'avois passé la plus grande partie de ma vie, et lui demandai avec de grandes instances de m'y laisser faire un voyage et quelque séjour. Elle se révolta contre cette proposition. Cependant, à force de persévérance, j'obtins mon congé, mais ce ne fut qu'en promettant avec serment de revenir. Elle soupçonna que ce voyage pouvoit couvrir un dessein de retraite, et voulut me faire expliquer sur ce point. Je lui avouai que j'avois du goût pour la solitude, et que j'avois toujours désiré de finir ma vie où je l'avois commencée. Elle exigea de ma part de nouveaux serments de renoncer à ce projet. Je ne voulus promettre que le retour du voyage que j'allois faire.

Je partis avec la joie qu'on a d'avoir surmonté, quoique dans une petite chose, de très grandes difficultés. Celles que j'avois trouvées du côté de ma princesse n'étoient pas les seules. L'homme dont je voulois m'éloigner avoit tout mis en œuvre, hors ce qu'il y falloit mettre, pour me retenir. J'avois fait parler à l'abbesse, que je ne connoissois pas, par une religieuse de mes amies, à qui j'avois écrit plusieurs lettres sur mes vues présentes, et sur celles que je pourrois avoir à l'avenir. Je fus reçue dans le couvent avec des transports de joie, dont il n'y a que des religieuses qui soient capables. Celles-ci avoient gardé un souvenir de moi bien plus vif que celui que j'avois conservé d'elles. Leur excessif empressement

me fut à charge. L'abbesse me prit en gré, voulut que je fusse sans cesse avec elle. J'allois là pour être à moi; je m'y trouvai plus livrée aux autres qu'au milieu du monde. Les mêmes passions, les mêmes mouvements qui agitent les grandes cours, se retrouvant dans ces petits états monarchiques, on y voit jouer avec moins d'adresse les mêmes ressorts, et pour des objets dont la petitesse ajoute le dégoût à l'importunité des tracas. Je ne trouvai rien moins que cette demeure solitaire et tranquille où tendoient mes désirs. Je pensai qu'un lieu où je ne serois ni comme ni fêtée seroit plus conforme à mes vues, et j'abandonnai le dessein de me fixer en celui-là. J'y fus environ six semaines, et je revins à Sceaux acquitter ma parole. Je n'y fus pas trop bien reçue. Cet essai de liberté que j'avois fait avoit déplu.

Madame la duchesse du Maine, craignant que je ne voulusse enfin rompre les liens qui m'attachoient à elle, songea à les redoubler. Elle combattit d'abord mes idées de retraite, voulut en pénétrer toutes les raisons, me donna lieu d'alléguer les embarras et les dégoûts où m'exposoit sans cesse la situation équivoque où j'étois auprès d'elle. Les distinctions qu'elle m'avoit accordées, depuis que j'avois quitté le titre et les fonctions de femme de chambre, n'avoient pas des limites précises. Je ne savois presque jamais si j'étois dedans ou dehors. Pour peu que je les passasse, ou sans m'en apercevoir, ou par ordre de sa part, les mines et les murmures de ces dames, attentives à la distance qui devoit être entre elles et moi, m'y faisoient désagréablement rentrer. Je lui présentai ces inconvénients comme une

excuse du parti que je songeois à prendre : quoique ce n'en fussent pas les véritables motifs, ils étoient plus propres à la frapper qu'aucun autre. Elle me dit qu'il y avoit moyen d'y remédier, en me faisant épouser un homme de condition qui me mettroit de niveau à toutes les dames de sa cour ; que les charges que possédoit M. le duc du Maine le mettoient à portée de faire la fortune de beaucoup de gens ; qu'on trouveroit sans peine quelque officier sous les ordres de ce prince, qui, pour son avancement, entendroit à ce mariage ; qu'elle alloit chercher quelqu'un propre à remplir ses vues, à cet égard, et qui d'ailleurs me conviendroit. Je crus que la découverte n'en seroit pas facile ; que j'aurois le temps et les moyens d'éluder, si le parti ne m'étoit pas assez avantageux ; qu'en cas qu'il le fût, cela vaudroit mieux que mon état présent ; que la nécessité de partager mes devoirs me procureroit une sorte de liberté, et que je trouverois dans cet engagement, par ma façon de penser, des barrières aussi fortes contre mes propres foiblesses que les murs d'un couvent. Loin donc de m'opposer à la bonne volonté de madame la duchesse du Maine, je lui témoignai de la reconnaissance du soin qu'elle vouloit prendre de mon établissement.

Il s'en étoit présenté quelques-uns, depuis que j'avois manqué M. Dacier ; mais les inconvéniens que j'y avois remarqués m'avoient empêchée de les accepter. Un homme entre autres qui m'avoit long-temps vue du vivant de sa femme, avec qui j'étois en étroite liaison, m'offrit peu après sa mort, par pure estime, de partager sa fortune avec moi. Elle avoit été grande du côté

du bien ; mais ses affaires étoient alors si délabrées, que je ne pus me résoudre d'entrer dans cette espèce de labyrinthe où l'on ne voyoit point d'issue.

Je fis encore naître une passion, long-temps après y avoir renoncé, et dans un âge où l'on n'en inspire plus. Un homme de province, que je vis par hasard, s'imagina, suivant le peu de connoissance qu'il avoit du monde, qu'une personne établie dans une cour, favorisée d'une princesse, n'avoit qu'à vouloir pour faire la fortune de quelqu'un. Il étoit employé depuis long-temps dans des affaires de finance, et aspiroit à une place considérable dans ce genre. Cet homme m'envisagea sous l'aspect d'une puissante protection, et comme une personne qu'il pourroit engager à le servir, par les offres considérables qu'il lui feroit. Il ne m'en dit rien d'abord : mais peu après il m'adressa une longue lettre fort bien écrite, dans laquelle il m'exposoit ses vues, la place qu'il souhaitoit, ses raisons d'y prétendre, ses moyens d'y parvenir, et ses intentions de reconnoître mes services par une somme ou pension considérable, dont je pourrois gratifier qui je voudrois. Je lui marquai dans ma réponse, que je n'avois nul crédit, et encore moins de volonté de le vendre, si j'en avois, pour quelque prix que ce pût être. En effet, dans des cas où j'étois plus à portée de réussir, j'ai toujours regardé ces sortes de propositions avec le mépris qui leur convient.

La franchise et les sentiments honnêtes dont ma lettre étoit remplie, touchèrent sensiblement celui à qui elle s'adressoit. Il y répliqua, et changea l'offre qu'il m'avoit faite en celle de sa

personne, si sa fortune pouvoit devenir assez bonne pour me la faire agréer, ou même telle qu'elle étoit, s'il osoit me l'offrir. Je répondis encore avec la même sincérité, en lui faisant voir qu'il ne pouvoit rien attendre de moi pour sa fortune, et que, n'y pouvant contribuer, j'aurois mauvaise grâce d'en accepter le partage. Il fit de nouvelles instances, qu'il accompagna d'un détail exact des biens dont il jouissoit, de la valeur de ses emplois, des avantages qu'il pouvoit me faire, et des grandes espérances qu'il avoit, tant sur une entreprise considérable dans laquelle il étoit entré, que sur le crédit des gens puissants dont il étoit protégé. J'entrevis dans ce qu'il me présentoit assez de convenance pour y faire attention. Je remarquai en lui beaucoup de probité, de l'esprit sans apprêt et sans culture, des sentiments nobles et vertueux, et tant d'estime pour moi, que je ne pus me dispenser de lui en savoir gré; je n'allai pas plus loin.

Il vint à Paris, y passa quelques jours, me vit, me témoigna l'attachement le plus respectueux, et le plus grand désir d'unir son sort au mien. Je lui fis comprendre que dans ma situation, à l'âge où j'étois parvenue, on ne me pardonneroit de changer d'état que pour une fortune qui paroîtroit extrêmement avantageuse, et qu'enfin j'étois comme ces antiques, qui augmentent de prix par leur ancienneté.

Il m'expliqua l'entreprise dans laquelle il avoit engagé la plus grande partie de son bien. Il s'en promettoit des sommes immenses, et en croyoit le succès infaillible : j'en jugeai autrement, et me gardai de prendre aucun engagement sur des apparences si équivoques. En effet, l'affaire

échoua, et entraîna sa ruine; d'autres disgrâces s'y joignirent, et son malheur fut complet. Je m'y trouvai d'autant plus sensible, que je crus l'avoir aggravé par le désespoir où je le vis de n'avoir plus rien à m'offrir. Je regrettai de n'être point à portée de réparer ses infortunes, et de reconnoître ses sentiments généreux, ou par moi-même, ou par quelque autre moyen. Je n'eus pas même la satisfaction de pouvoir rien faire pour lui dans quelques occasions qu'il me présenta de le servir.

D'autres partis me furent offerts qui ne me convinrent point. L'un étoit un homme assez riche, d'une condition médiocre, qui vivoit à Paris fort retiré, et vouloit une femme raisonnable pour lui tenir compagnie. Je doutai, ne le connoissant pas, que je m'accommodasse de la sienne. Il falloit conclure sans examen : je refusai.

Une dame de mes amies m'en proposa encore un autre. C'étoit un gentilhomme d'environ cinquante ans, qui avoit quitté depuis peu le service, vivoit en province dans une jolie terre, y habitoit une maison bien bâtie et bien meublée. Celui-là, je le vis chez la personne qui m'en avoit parlé. Il étoit d'une assez belle figure et d'un bon maintien; il ne me trouva pas si décrépite qu'il me croyoit. Content d'ailleurs du peu de bien que je possédois (car les amis que j'avois perdus m'avoient laissé des marques de leur amitié), il dit à son amie qu'il étoit prêt à conclure, pourvu que je n'eusse point de répugnance à passer ma vie dans son château.

Je consultai sur cette proposition madame de Bussy, à qui j'avois fait part de toutes les autres

qu'elle n'avoit pas goûtées, et qui seule savoit ce qui me les faisoit écouter. Je lui mandai sur celle-ci (elle étoit absente), qu'à la vérité c'étoit me jeter par la fenêtre; mais que j'y visois depuis longtemps. Elle me répondit que cette fenêtre lui paroissoit au dixième étage, et qu'elle voudroit du moins que je ne me jetasse pas de si haut; me représenta que, de me claquemurer ainsi avec quelqu'un que je ne connoissois pas, incapable peut-être de me connoître et plus encore de me plaire, c'étoit le moyen d'amener au sens littéral l'expression figurée sous laquelle je lui avois présenté ce parti; qu'elle ne l'approuveroit donc qu'en cas qu'il consentît que je partageasse ma vie entre Paris et sa province. Je suivis ce conseil, et fis dire à l'homme dont il s'agissoit, qu'étant aussi attachée que je l'étois à madame la duchesse du Maine, je ne pouvois me résoudre à la quitter sans retour, ni à prendre un engagement auquel elle ne consentiroit jamais sous de telles conditions. Il répondit que si je voulois conserver d'autres liens que ceux que je prendrois avec lui, je ne pouvois lui convenir. Cette réponse me persuada qu'il ne me convenoit pas non plus, et je rompis.

Madame la duchesse du Maine ne sut rien de tous ces projets avortés. Cependant elle avoit chargé madame de Surl... (1), femme d'un officier suisse, de mes amies et fort attachée à elle, de chercher quelqu'un dans le corps helvétique, commandé par M. le duc du Maine, qui voulût prendre une femme sans naissance, ni bien, ni beauté, ni jeunesse. A peine les treize cantons

(1) De Zurlauben. (L.)

pouvoient suffire à cette découverte. Aussi la dame y employa-t-elle un long temps; et je ne pensois plus à sa mission, lorsqu'un jour étant venue à Sceaux, elle me dit : Je crois avoir trouvé, par hasard, l'homme que nous cherchions. Ne songeant qu'à me promener, j'ai accompagné M. de Surl... chez un officier de sa nation qui demeure dans le voisinage d'une campagne où j'étois. Là, j'ai trouvé une petite maison neuve et propre, entourée de troupeaux de vaches et de moutons. Le maître du logis, qui n'est pas jeune, m'a plu par une physionomie avantageuse. C'est un homme de condition, veuf, qui vit dans cette retraite avec deux de ses filles. Elles paroissent douces et raisonnables, et tout occupées des soins de leur ménage. Il est peu avancé, quoiqu'il serve depuis long-temps et qu'il ait bien fait son devoir, parce qu'il s'est tenu à l'écart, et que le mérite qui ne cherche pas à se produire est rarement démêlé: mais, ajouta-t-elle, j'ai pensé qu'une protection qui le feroit valoir, sans qu'il s'en donnât la peine, lui seroit fort agréable : et si madame la duchesse du Maine juge à propos que je lui fasse parler, je ne doute point, par tout ce qui m'en est revenu sur les informations que j'ai faites, que la proposition ne soit bien reçue de sa part, et que ce ne soit pour vous une affaire des plus convenables. C'est un homme bien né, qui a peu vécu dans le monde, et n'en a point pris les vices. Il jouit d'une petite terre cultivée par ses soins, à deux lieues de Paris. Joint à cela ce que lui vaudra la protection de M. le duc du Maine, vous serez l'un et l'autre fort à votre aise.

Pendant qu'elle me tenoit ce discours, il se

présenta à mon esprit un tableau de la vie champêtre, dont le contraste avec la mienne relevoit chaque objet, et m'en faisoit admirer les grâces douces et naïves. Je prenois alors du lait, et rien ne me parut plus satisfaisant que d'avoir des vaches sous sa main. L'orgueil des hommes prend soin de leur dérober les chétives circonstances qui ont aidé à les déterminer dans les occasions les plus importantes, et ce n'est que par une recherche exacte et difficile qu'on les retrouve. Me voilà donc toute passionnée pour le nouveau genre de vie que je croyois mener.

J'approuvai qu'on parlât à madame la duchesse du Maine des vues qu'on m'avoit communiquées. Elle les goûta; et il fut résolu que, sans me nommer, on proposeroit à M. de Staal l'établissement dont il s'agissoit. Madame de Surl..... avoit un ami qui le connoissoit plus particulièrement qu'elle ne faisoit; on le chargea de cette négociation. La proposition fut bien reçue; M. de Staal demanda pourtant quelques jours pour rendre une réponse positive Il vivoit avec ses filles, dont il étoit parfaitement content, et vouloit leur faire agréer une belle-mère, dont le titre est toujours odieux. Il y trouva de la difficulté. Maîtresses dans leur petite cabane, accoutumées à tenir le ménage, elles craignirent que je n'en voulusse prendre le maniement, et m'emparer de l'autorité, objet de jalousie dans les champs comme dans les cours. Mon peu de capacité et de goût pour ces sortes de choses les mettoit bien en sûreté; mais elles n'en étoient pas informées. Elles cédèrent pourtant à l'inclination de leur père, qui entrevit une fortune sûre et facile dans ce qu'on lui offroit. Il songea

sensément à donner un objet fixe à des promesses générales. Il n'étoit que lieutenant d'une compagnie aux gardes, dont le capitaine, attaqué d'apoplexie, étoit depuis long-temps hors d'état de servir. Il demanda de remplir la place, quand elle viendroit à vaquer par sa mort qui ne pouvoit être éloignée, et pour préliminaire, le titre de commandant de cette compagnie, dont il exerçoit les fonctions depuis que le titulaire en étoit devenu incapable, promettant de conclure le mariage qu'on lui proposoit aussitôt qu'il auroit reçu cette première grâce, comme un gage assuré du reste qu'il vouloit bien attendre.

Ce fut là le précis de sa réponse. Madame la duchesse du Maine l'approuva, et ne songea plus qu'à faire agréer ses vues à M. le duc du Maine. Elle lui exposa toutes les raisons qui lui faisoient désirer mon établissement, et les mit dans ce beau jour qu'elle sait donner à ce que son esprit affectionne. Mais lui, avec ses adresses ordinaires pour éluder ce qu'il n'avoit pas le courage de combattre, applaudit son dessein en général, et proposa d'autres gens dont le consentement étoit douteux et les convenances moins certaines. Madame la duchesse du Maine ne prit pas le change. Accoutumée à ses refuites, elle le suivit jusqu'à ce qu'elle l'eût atteint. Cela prit un long temps, pendant lequel on jugea à propos de me faire voir M. de Staal, et de me montrer à lui. L'entrevue se fit chez madame de Surl.... Il fut plus content de moi qu'il n'y avoit lieu de l'espérer. Je ne portai aucun jugement de lui à ce premier abord ; mais quelque temps après, je fus avec M. et madame de Surl..... à sa maison de campagne, où nous dînâmes. Le lieu, le repas,

la compagnie, tout rappeloit la simplicité de l'âge d'or. Je trouvai une petite maison gaie et propre par la blancheur des murailles; il lui seyoit de n'être point meublée. Je n'ai pas fait tant de cas, par la suite, de cette espèce d'ornements. La volatille d'une basse-cour, la chair des troupeaux, les fruits du verger, couvrirent la table. Nos jeunes hôtesses, comme au temps où l'on révéroit Jupiter hospitalier, préparèrent une partie des mets, nous régalèrent de gâteaux et de fromages façonnés et servis par leurs mains. Je considérai avec plaisir cette façon de vivre, si conforme à la nature, qui nous est devenue étrangère, et je crus qu'elle me conviendroit. Je fus contente du maître de la maison, de son maintien, d'une certaine politesse non étudiée, qui part du cœur, et annonce un caractère doux et bienfaisant. En effet c'est le sien. Son âme, exempte de toutes passions, va vers le bien par une pente naturelle, sans être retenue ni détournée par rien. Il résulte de ce calme inaltérable une parfaite égalité d'humeur; des vues saines, parce qu'elles ne sont offusquées d'aucun trouble d'esprit; plus de justesse que d'abondance d'idées; peu de discours, mais sensés; enfin quelqu'un dont la société ne peut incommoder; aussi incapable de faire naître l'engouement, que de donner du dégoût. Je sentis confusément tout ceci, que je démêlai par la suite; et je trouvai un homme que la nature avait placé où la raison ne sauroit arriver. Nous eûmes une conversation après le dîner, dans laquelle on traita l'affaire dont il s'agissoit. M. de Staal témoigna la désirer extrêmement, et néanmoins tint ferme à ne la conclure que lorsqu'il

seroit muni du titre qu'il demandoit. J'approuvai cette sage précaution ; et nous nous séparâmes contents l'un de l'autre. Quand je fus montée en carrosse, il mit à mes pieds un petit agneau le plus gras de son troupeau, qu'il me pria d'emmener avec moi : cette galanterie pastorale me sembla parfaitement assortie à tout le reste.

Je rendis compte à madame la duchesse du Maine du succès de notre voyage. Elle veut la prompte exécution des choses qu'elle a imaginées : le délai de celle-ci lui fut désagréable. M. le duc du Maine, qu'elle pressa pour la condition exigée, fit de nouvelles difficultés. Il fallut attendre quelque incident qui donnât lieu à cette démarche : il n'en arrivoit point. Pendant ce temps-là, je découvris que le bien qu'on croyoit à M. de Staal appartenoit à ses enfants, et qu'il ne me pouvoit procurer d'autre avantage que celui d'épouser un homme de condition, chose à la vérité utile par rapport à ma situation, mais qui m'étoit d'ailleurs assez indifférente. Nous allâmes à Anet : les distractions entraînèrent le souvenir de cette affaire. Je me gardai de le rappeler. Elle me parut si médiocrement bonne, que je souhaitai qu'elle s'oubliât tout-à-fait ; car, chemin faisant, je vieillissois toujours, et le projet de me marier devenoit de plus en plus ridicule. J'étois dans cette disposition, lorsque après notre retour d'Anet, vers le commencement de l'hiver, M. le duc du Maine dit à madame la duchesse du Maine : Le chevalier de Molondin vient d'avoir une nouvelle attaque d'apoplexie ; j'ai tiré sur le temps pour nommer M. de Staal commandant de sa compagnie : cela est fait. C'étoit la seule condition qu'il eût exigée pour

terminer l'affaire. Madame la duchesse du Maine m'envoya chercher, afin de m'apprendre cette nouvelle, dont elle étoit ravie, et dont je fus confondue. Ce qui m'avoit plu de loin, changea de face en s'approchant. J'aperçus en un moment tous les inconvénients qui jusque-là s'étoient dérobés à ma vue. Je m'étonnai de mon aveuglement; je sentis en même temps l'impossibilité de reculer, après le pas qu'on venoit de faire, et je tombai dans une espèce de désespoir. L'agitation de mon esprit, ou quelque autre cause, me rendirent malade. Je crus trouver dans la perte de ma vie la seule issue qui me restoit. Cette triste ressource me manqua : je guéris, et il fallut subir le joug que je m'étois laissé imposer. Nous allâmes à Paris ; je vis madame de Bussy : elle goûtoit cette affaire, et tâchoit de m'encourager; mais j'aurois voulu du moins différer. Je fis d'inutiles efforts pour obtenir un délai, jusqu'après la campagne que M. de Staal alloit faire. J'espérois quelque incident qui pourroit dénouer mon engagement. La princesse dit que M. le duc du Maine avoit agi, que le public déjà parloit, et qu'il falloit finir. Pour dernière tentative, je lui représentai que, n'ayant eu d'autre devoir que celui qui m'attachoit à elle, j'étois toute disposée à m'en tenir à cet unique engagement; mais que si j'en contractois un nouveau, je voudrois aussi le remplir, ce qui seroit incompatible avec l'assiduité que j'avois auprès d'elle, que je la priois d'y penser avant qu'il y eût rien de fait, pour ne me pas jeter par la suite dans l'embarras de concilier des devoirs opposés. Elle me répondit qu'elle avoit bien prévu que je serois obligée de partager mon temps entre elle et

mon mari; que j'en passerois une partie chez lui, et le reste auprès d'elle. Je la priai que, pour peu qu'il lui en coûtât, elle n'en fît pas le sacrifice à un établissement où je renoncerois sans peine. Elle fut inflexible, et m'écouta si peu, qu'elle ne voulut jamais se souvenir dans la suite ni de la représentation que je lui avois faite, ni du consentement qu'elle avoit donné au partage de mes devoirs.

On passa le contrat, dans lequel la pension que M. le duc du Maine m'avoit accordée depuis ma prison me fut assurée. Madame la duchesse du Maine me donna des habits. La victime, liée et ornée, fut conduite tristement à l'autel par madame de Chambonnas, dame d'honneur de madame la duchesse du Maine, et ramenée ensuite à son Altesse sérénissime; elle me reçut et m'embrassa avec de grands transports de joie. Je fus ensuite chez M. le duc du Maine, à qui je dis ces paroles d'un psaume : *Suscitans à terrâ inopem*, etc. J'y puis encore ajouter, lui dis-je, *qui habitare facit sterilem in domo*, etc. Il nous donna de grandes assurances de sa protection. Nous ne croyions pas le perdre sitôt.

Tous ces devoirs accomplis, nous montâmes en carrosse, M. et madame de Surl..., M. de Staal et moi, pour aller dîner chez lui à Gennevilliers, où l'on avoit consenti que je resterois quelques jours. Je m'arrêtai en chemin chez madame de Bussy, qui étoit déjà fort mal; elle traînoit depuis long-temps une vie languissante. Malgré le triste état où elle étoit, sa joie éclata en me voyant. Elle me donna une belle tabatière, et toutes sortes de marques d'une tendre amitié. Je la quittai avec un sensible regret, et

ne la revis que mourante. Cette tristesse, que j'emportai, ne contribua pas peu à me rendre mon nouveau séjour désagréable. Mes belles-filles, qui apparemment s'étoient flattées que l'affaire ne se concluroit pas, fâchées de me voir arriver, disparurent, au lieu de venir me recevoir. Elles n'avoient pas voulu se trouver à la cérémonie, ce qui m'avoit déjà annoncé leur indisposition à mon égard. A force d'exhortations, on engagea l'aînée à se montrer : elle parut enfin d'assez mauvaise grâce. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir; et, par beaucoup de prévenances, je tâchai de surmonter sa méchante humeur, qui se dissipa. La fille cadette parut sur la fin du dîner, avec quelques mauvaises excuses de n'être pas venue plus tôt, et tout prit une forme à peu près convenable, mais pas trop satisfaisante. M. de Staal, chagrin du désagrément de ma réception ; moi toute étonnée de me trouver mariée, le déconcertement se répandit dans la maison, et la compagnie en prit sa part. Elle étoit composée, outre ceux que j'ai nommés, de quelques amis particuliers, qui nous avoient suivis.

Le lendemain de cette triste journée, inquiète de la santé de madame de Bussy, je voulus savoir de ses nouvelles; et comme on ne m'en facilita pas assez promptement les moyens, j'allai dans ma chambre fondre en larmes. Un de nos hôtes vint me chercher : c'étoit celui qui avoit entamé à M. de Staal la proposition de son mariage. Il fut fort affligé de me trouver dans cette désolation, qui renfermoit confusément différents objets. J'excusai mon chagrin sous divers prétextes, et résolus de le cacher le mieux que je

pourrois. Cependant M. et madame de Surl... et leurs amis s'en retournèrent; et je me trouvai encore plus embarrassée quand je me vis seule et comme étrangère dans cette maison, que j'aurois dû regarder comme la mienne. M. de Staal faisoit de sa part tout ce qui se pouvoit pour m'en rendre le séjour agréable; mais la première impression ne pouvoit sitôt s'effacer. J'y fus encore quelques jours, puis j'allai avec lui à Paris attendre le retour de madame la duchesse du Maine, qui avoit été passer le carnaval à Sceaux.

Elle revint bientôt après, et me témoigna beaucoup de joie de me revoir sous ma nouvelle forme. J'eus tous les agréments des dames de sa maison, sa table, l'entrée dans son carrosse. Cependant je sentis, dans une occasion qui se présenta, sa répugnance à me montrer si près d'elle au grand jour. C'était le temps où le roi fait la revue des gardes suisses. M. le duc du Maine lui dit qu'il falloit qu'elle y vînt, et me donnât ce spectacle. Elle y fut, et m'y fit aller avec madame de Surl... dans un autre carrosse que le sien, où elle mit madame de Bess...., plus connue à la cour; d'où je jugeai que le sacrement de mariage n'effaçoit pas les taches originelles, comme celui du baptême.

A cette découverte s'en joignit une autre, qui me fit voir encore un plus grand mécompte. M. de Staal étoit retourné chez lui, où il avoit passé le carême; vers la fin il me manda qu'il devoit partir pour faire la campagne, immédiatement après Pâques, et qu'il me prioit d'aller passer la semaine sainte dans sa maison à Gennevilliers. J'en fis la proposition à madame la

duchesse du Maine. Elle l'écouta avec un étonnement mêlé d'indignation; et, non contente d'un refus absolu, elle en répandit des plaintes très-amères, m'accusa de la plus noire ingratitude et du plus inique procédé, comme si j'avois manqué à tout devoir envers elle, parce que j'avois voulu en rendre quelqu'un au mari qu'elle m'avoit donné. Je tâchai en vain de la faire souvenir de l'explication que j'avois eue d'avance à ce sujet avec elle; tout était oublié, et fut nettement nié. Je vis alors que je n'avois fait que resserrer la chaîne que j'avois prétendu relâcher. Je fus d'autant plus outrée d'une contradiction qui m'en annonçoit tant d'autres, que j'avois ardemment désiré ce moment de liberté, pour le partager avec madame de Bussy, alors à la dernière extrémité. J'allai à Sceaux passer cette semaine, que j'avois destinée ailleurs. J'y appris quelques jours après la mort de mon amie. Ce fut le comble de ma douleur. Les marques d'amitié qu'elle me donna dans son testament ne servirent qu'à justifier mes regrets. Elle me laissa une jolie maison de campagne toute meublée, dont elle avoit fait ses délices, et un diamant qu'elle portoit à son doigt. Ces gages de sa tendresse me seront à jamais précieux, et le tendre souvenir d'une si parfaite amie sera toujours aussi présent à mon esprit qu'il est profondément gravé dans mon cœur.

Je n'ai connu aucune femme aussi parfaitement raisonnable, et dont la raison eût aussi peu d'âpreté. C'étoit l'âme la plus sensible, et l'esprit le plus réglé qui fut jamais. Tout étoit sentiment en elle, jusqu'à ses pensées, mais sentiment dans un accord parfait avec les lumières les plus pures.

Cette juste harmonie la rendoit vive sans être inégale; passionnée sans violence; toujours animée, douce et sensée. L'exacte vérité, l'équité délicate, l'inviolable fidélité, la tendre et bienfaisante humanité résidoient dans son cœur: elles y étoient nées et s'y maintenoient sans efforts. Cette chaleur vivifiante qui donne de la grâce à tout, même aux défauts, ornoit ses vertus, et la rendoit aussi aimable qu'elle étoit estimée. Mais ce qui, plus que tout le reste, lui attachoit ses amis, c'est qu'on trouvoit en elle la vraie et parfaite amitié, si souvent soupçonnée de n'être qu'une vaine idée. La confiance qu'elle savoit inspirer étoit celle qu'on a pour soi-même; et volontiers on lui eût dit ce qu'on auroit eu peine à s'avouer. Le tendre intérêt dont on la voyoit pénétrée, sa vive attention à ce qu'on lui disoit alloit jusqu'au fond du cœur, et en développoit les replis les plus cachés. La sagesse de ses conseils, sa manière de les faire goûter ajoutoit l'utilité aux charmes de la confiance qu'on avoit en elle.

La perte irréparable d'une telle amie, jointe aux chagrins que j'éprouvois d'ailleurs, me jeta dans un accablement qui acheva ma disgrâce. Je fis un voyage à Anet, où je n'essuyai que des désagréments. J'en rapportai l'unique satisfaction de voir en passant à mon retour l'agréable hermitage qui m'avoit été donné, peu écarté de la route que nous faisions; mais je ne pus m'y arrêter qu'une demi-heure. Ce simple coup d'œil me laissa un grand désir de vivre dans cette paisible retraite. De nouveaux malheurs traversèrent mon dessein. M. le duc du Maine, qui jusqu'alors avoit joui d'une santé parfaite, fut

attaqué d'un mal qui d'abord ne paroissoit rien, et qui fut bientôt déclaré incurable. Madame la duchesse du Maine, agitée des plus vives inquiétudes, me ramena toute à elle. Les soins et l'assiduité qu'exigeoit l'état du prince son mari la tinrent une année entière à Sceaux, dans une cruelle attente, pendant laquelle, sans être rebutée par les horreurs d'une affreuse maladie, elle remplit auprès de lui tous les devoirs qu'il pouvoit attendre de sa part. Elle alloit perdre un prince le soutien de sa maison, qui, malgré sa chute, par son propre mérite, et par l'habitude où l'on étoit de le respecter, s'étoit conservé une grande considération dans le monde et à la cour. Prince soumis, par un ascendant invincible, à toutes ses volontés, dont elle retiroit de grands avantages, sans perdre celui d'une entière liberté.

Après d'inexprimables souffrances, le cancer qu'il avoit au visage lui ôta l'une après l'autre toutes les fonctions de la vie, enfin la vie même.

Sa mort fut aussi chrétienne que douloureuse. J'y vis la perte de toutes les espérances de fortune qui m'avoient séduite. Elles eurent pourtant moins de part à mes regrets que sa personne, digne de beaucoup d'estime.

M. le duc du Maine avoit l'esprit éclairé, fin et cultivé ; toutes les connoissances d'usage, spécialement celles du monde, au souverain degré ; un caractère noble et sérieux. La religion, peut-être plus que la nature, avoit mis en lui toutes les vertus, et le rendoit fidèle à les pratiquer. Il aimoit l'ordre, respectoit la justice, et ne s'écartoit jamais des bienséances. Son goût le portoit à la retraite, à l'étude et au travail. Doué de

tout ce qui rend aimable dans la société, il ne s'y prêtoit qu'avec répugnance : on l'y voyoit pourtant gai, facile, complaisant, et toujours égal. Sa conversation, solide et enjouée, étoit remplie d'agréments, d'un tour aisé et léger; ses récits amusants; ses manières noblement familières et polies; son air assez ouvert. Le fond de son cœur ne se découvroit pas; la défiance en défendoit l'entrée, et peu de sentiments faisoient effort pour en sortir.

FIN DES MÉMOIRES.

PORTRAIT

DE

Mme LA DUCHESSE DU MAINE

PAR Mme DE STAAL (1)

Madame la duchesse du Maine, à l'âge de soixante ans, n'a encore rien acquis par l'expérience : c'est un enfant de beaucoup d'esprit; elle en a les défauts et les agréments. Curieuse et crédule, elle a voulu s'instruire de toutes les différentes connoissances; mais elle s'est contentée de leur superficie. Les décisions de ceux qui l'ont élevée sont devenues des principes et des règles pour elle, sur lesquelles son esprit n'a jamais formé le moindre doute; elle s'est soumise une fois pour toutes. Sa provision d'idées est faite; elle rejetteroit les vérités les mieux démontrées, et résisteroit aux meilleurs raisonnements, s'ils contrarioient les premières impressions qu'elle a reçues. Tout examen est impossible à sa légèreté, et le doute est un état que ne peut supporter sa foiblesse. Son catéchisme et la philosophie de Descartes sont deux systèmes qu'elle entend également bien.

(1) Ce fragment, tiré des recueils manuscrits rédigés par d'Alembert, ne se trouve point dans les *Mémoires* de madame de Staal. Il a été publié par Laharpe, en 1801, dans sa *Correspondance littéraire* avec le grand-duc de Russie, tome IV, page 52.

Son amour-propre, quoique excessif, n'a cependant fait de chemin que celui qu'on lui a fait faire. L'idée qu'elle a d'elle-même est un préjugé qu'elle a reçu comme toutes ses autres opinions; elle croit en elle de la même manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes, sans examen et sans discussion. Son miroir n'a pu l'entretenir dans le moindre doute sur les agréments de sa figure. Le témoignage de ses yeux lui est plus suspect que le jugement de ceux qui ont décidé qu'elle étoit belle et bien faite. Sa vanité est d'un genre singulier; mais il semble qu'elle soit moins choquante, parce qu'elle n'est pas réfléchie, quoiqu'en effet elle en soit plus absurde.

Son commerce est un esclavage; sa tyrannie est à découvert; elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié. Elle dit ingénument qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point : effectivement elle le prouve. On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui faisoient verser des larmes lorsqu'ils se trouvoient un quart d'heure trop tard à une partie de jeu ou de promenade.

On ne peut se faire illusion avec elle : sa franchise, ou, pour parler plus juste, le peu d'égard qu'elle a pour tout le monde fait qu'elle ne dissimule aucun de ses caprices. Elle a fait dire à une personne de beaucoup d'esprit, *que les princes* (1) *étoient en morale ce que les monstres sont dans la physique : on voit en eux à découvert*

(1) Ceci est d'une personne qui avoit vu de près toute la dépravation de la Régence, et ce Philippe d'Orléans (nom malheureux) dont Louis XIV avoit dit avec beaucoup de sens : *C'est un fanfaron de crime.* (*Note de l'édition Renouard.*)

la plupart des vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes.

Son humeur est impétueuse et inégale; elle se courrouce et s'afflige, s'emporte et s'apaise vingt fois en un quart d'heure. Souvent elle sort de la plus profonde tristesse, par des accès de gaieté où elle devient fort aimable. Sa plaisanterie est noble, vive et légère; sa mémoire est prodigieuse; elle parle avec éloquence, mais avec trop de véhémence et de prolixité. On n'a point de conversation avec elle; elle ne se soucie pas d'être entendue; il lui suffit d'être écoutée; aussi n'a-t-elle aucune connoissance de l'esprit, des talents, des défauts et des ridicules de ceux qui l'environnent. L'on a dit d'elle qu'elle n'étoit point sortie de chez elle, et qu'elle n'avoit pas même mis la tête à la fenêtre.

Elle a passé sa vie à rassembler des plaisirs et des amusements de tout genre; elle n'épargne ni soins ni dépense pour rendre sa cour agréable et brillante. Enfin, madame la duchesse du Maine est faite pour faire dire d'elle, sans blesser la vérité, beaucoup de bien et beaucoup de mal. Elle a de la hauteur sans fierté, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété, une grande opinion d'elle-même sans mépris pour les autres, beaucoup de connoissances sans aucun savoir, et tous les empressements de l'amitié sans en avoir les sentiments.

LETTRES

DE

MADAME DE STAAL

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND

LETTRES

DE

MADAME DE STAAL

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND

LETTRE I

Sorel, samedi 20 juillet 1747.

Je lus avant-hier votre lettre, ma reine, à S. A. Elle étoit dans un accès de frayeur du tonnerre, qui ne fit pas valoir vos galanteries. J'aurai soin une autre fois de ne vous pas exposer à l'orage. Nous nagions ces jours passés dans la joie, nous nageons à présent dans la pluie. Nos idées, devenues douces et agréables, vont reprendre toute leur noirceur. Par-dessus cela est arrivé, depuis deux jours, à notre princesse un rhume avec de la fièvre : ce nonobstant et malgré le temps diabolique, la promenade va toujours son train. Il semble que la Providence prenne soin de construire pour les princes des corps à l'usage de leurs fantaisies, sans quoi ils ne pourroient attraper âge d'homme. Je suis réduite, comme vous voyez, ma reine, à vous entretenir du beau temps et de la pluie; mais que faire de tout ce que nous avons ici? Une Riberac, trois Castellane,

deux Caderousse, deux Malezieu, un Villeneuve et sa femme, puis les gens de la maison. Vous tireriez peut-être quelque chose de tout cela : pour moi, les bras me tombent, et je ne trouve rien à ramasser. Je fis pourtant, ces jours passés, une promenade avec Gruchet, qui me dit grossièrement des choses assez fines : cela me fit remarquer combien les moins clairvoyants pénètrent avant dans le caractère de leurs maîtres.

Nous avons appris avant-hier la mort du chevalier de Belle-Isle. J'ai peur que cet accident ne soit fort nuisible aux affaires d'Italie. Je ne sais ce que sera le maréchal sans son frère. Je suis ravie que le neveu du président soit sauvé : je le regarde comme tel, puisqu'on a trouvé la balle. Parlez-lui de moi et à M. de Cereste le plus souvent que vous pourrez. J'aime à être en bonne compagnie : c'est une façon de m'y mettre.

Qu'est-ce qui retarde votre voyage de Montmorency? Je me flatte que cela n'a pas rapport à votre santé, dont vous ne dites rien. Si vous trouvez l'occasion, lorsque vous y serez, de dire aux Duchâtel combien j'ai été touchée de leur malheur, vous me ferez plaisir. Je me proposois de tâcher de les voir dans mon voyage manqué de Gennevilliers.

Madame de Saint-Maur est fort aise que vous vous souveniez d'elle : elle vous dit cent choses, toutes mieux les unes que les autres. Elle prospère toujours au cavagnole; mais sa faveur est en raison inverse de son gain.

En dépit d'un troisième orage plus violent que les deux précédents, nous arrivons d'une chasse : nous avons essuyé la bordée au beau milieu de la forêt. J'espérois éviter comme à l'ordinaire

cette belle partie; mais on a adroitement tiré parti des raisons que j'avois alléguées pour m'en dispenser; ce qui m'a mise hors d'état de reculer. C'est dommage qu'un art si ingénieux soit employé à désoler les gens.

Dimanche 30.

Je reçois dans ce moment vos deux lettres, ma reine. Me voilà bien dédommagée de n'en avoir pas eu assez tôt; mais je vous prie de n'avoir nul égard à mes plaintes, et de vous laisser aller à la paresse quand elle s'empare de vous. J'aime vos lettres passionnément, mais je ne veux pas qu'il vous en coûte rien pour m'écrire. Le récit de votre conversation m'a fort divertie, et vos réflexions sur la vanité sont excellentes. Quant à ce que vous dites sur les distributions de la fortune, je vous renvoie à Pope, qui, me semble, apaise tous les murmures sur ce sujet, disant que celui qui sème des vertus ne doit pas recueillir du froment. Par les détails qui nous sont venus de l'affaire d'Italie, elle me paroît des plus fâcheuses et témérairement entreprise.

J'ai lu à S. A. S. ce qui la regarde dans votre lettre. Elle vous sera fort obligée de bien solliciter l'affaire qui l'intéresse. Elle n'a plus de fièvre, mais elle est toujours fort enrhumée; elle est bien aise que son avis sur Gaurik ait des sectateurs de distinction. Elle a enfin achevé la pièce, et la trouve excellente. Ne lui écrirez-vous pas directement un de ces jours? Il me semble que cela est à propos.

Adieu, ma reine. Si j'avais quelque chose de

bon à dire, je vous sacrifierois mon dîner; mais ce qui se présente à mon esprit est encore plus insipide que ce que je vais manger. Je perds toute idée quand je n'ai pas le temps à moi, mais non pas les sentiments; car je vois, ma reine, que je vous aime beaucoup.

III

LETTRE II

Anet,
vers le 10 août 1747.

Son A. S. m'ordonne de vous dire, ma reine, que puisque vous lui défendez de vous écrire elle-même, et que vous la menacez, qui pis est, de ne lui plus écrire, elle me charge pour cette fois-ci de vous répondre; ce qu'elle ne pourroit faire qu'avec peine, étant véritablement malade d'un gros rhume qui lui donne les nuits un peu de fièvre, et le jour un grand accablement. Elle est infiniment sensible aux marques d'amitié que vous lui donnez, et très éloignée de vous oublier. Elle désire passionnément que vous puissiez venir à Anet, et vous assure que rien ne lui peut faire autant de plaisir. Elle est tout-à-fait fâchée de ne pouvoir à présent vous donner sa loge : elle est engagée pour quatre vendredis de suite; dès qu'elle sera libre, vous l'aurez. Au surplus, madame vous prie, ma reine, pour que rien ne diminue le plaisir que lui font vos lettres, de lui écrire sur du papier non lustré; elles n'ont pas besoin de cette grâce extérieure; elles

en ont assez par elles-mêmes, pour se passer d'ornements étrangers.

Ma commission faite, je vais à présent, ma reine, vous parler pour moi. Je regrette encore plus que vous ne pouvez faire, notre séjour de Sceaux. Ce que j'ai ici n'est pas propre à m'en dédommager : il n'y a que peu de jours que je commence à y dormir, par la généreuse action de Jeanneton, qui de la moitié de son grabat a fortifié le mien. Je m'y suis opposée, comme vous croyez bien, de toutes mes forces; mais elle l'a emporté : ce qui me fait voir que sa vertu surpasse de beaucoup la mienne.

Dites-moi donc pourquoi les Duchâtel sont moins bien avec vous? Je suis très fâchée que vous manquiez d'amusements : c'est un médicament nécessaire à la santé; notre princesse le pense bien ; car étant véritablement malade, elle va sans fin, sans cesse, quelque temps qu'il fasse. Au demeurant, elle me traite si excessivement bien, que j'aurois mauvaise grâce de critiquer ce que j'approuve moins que sa conduite à mon égard. Je suis même dans les exercices de pénitence, qui me font faire des chansons, pour réparer le passé, et surtout la mauvaise humeur que je n'ai pu contenir les premiers jours.

Je suis transportée de joie que vous soyez réconciliée avec votre appartement de Saint-Joseph. Je ne craignois rien tant que votre déplaisance dans un lieu que vous n'auriez pu aisément abandonner. Il est fâcheux qu'il vous en coûte tant, mais rien n'est si nécessaire, surtout quand on est beaucoup chez soi, que d'y être commodément et agréablement.

Je suis ravie du projet que vous faites de venir

passer un mois avec nous à Sceaux : je ne doute pas que vous n'ayez l'appartement que vous souhaitez; mais je crois qu'il vaut mieux n'en parler qu'un peu avant le temps d'y venir, pour ne pas laisser diminuer la chaleur du plaisir qu'on se fera de vous avoir. C'est bien de cette sorte que je pourrai mettre à profit tous les moments pour vous voir : je vais par ce joli point de vue dénoircir les objets qui m'approchent. Je voudrois bien aussi, ma reine, que vous puissiez faire un tour à Anet. Faites donc accoucher cette
× grande La Guiche avant terme, s'il se peut; car j'ai bien de l'impatience de vous voir. Aurez-vous un voyage de Champs avec notre grande dame qui croît toujours ? Il n'y a rien de pis quand on a déjà plus que la stature ordinaire; il me semble que vous seriez mieux avec nous.

Je me garderai bien de dire que vous avez fait connoissance avec madame la duchesse de Modène; tout serait perdu : la duchesse vous a trop sacrifiée à sa vanité, et perdra par son indiscrétion ce renouvellement de telle partie.

Le secret de la Duchâtelet est éventé, mais on ne fera pas semblant de l'avoir découvert. Elle vouloit faire jouer ici le petit Boursault, le jour de Saint-Louis, impromptu; et pour que tout fût prêt, elle était convenue avec Venture de transcrire les rôles et de les lui envoyer. Ledit Venture, peu pécunieux, est fort prudent, et considère qu'un tel paquet par la poste seroit sa ruine. Il a fait demander par Gaya que certains papiers qui devoient lui être envoyés fussent mis sous l'enveloppe de S. A. S., ce qu'elle a accordé sans information; mais le paquet étant arrivé, et le souvenir de la demande perdu, ces deux

× Mlle de Nonancourt, fille naturelle du Grand-Maître de Bourbon, mariée vers 1740 M. le comte de la Guiche (à 15 ans).

enveloppes ont été déchirées, et tout mis au jour. Cependant on ne pouvoit comprendre le fond de ce mystère, que j'ai été obligée d'éclaircir, n'y ayant plus rien à ménager que la contenance de surprise qu'on se promet d'observer. La seconde enveloppe recachetée, le paquet a été remis secrètement à Venture, qui s'applaudit d'avoir si heureusement concilié l'honnête et l'utile.

Je suis folle, ma reine, de me crever les yeux pour vous conter une aussi plate histoire : en reconnoissance d'un si grand service, songez à me procurer un secrétaire. Je suis surprise que Voltaire ait donné au public ses vers sur la dernière bataille. Comment n'a-t-il pas senti qu'ils sont indignes de lui? Mais puisqu'il ne sent pas combien ces procédés le déshonorent, que peut-il sentir? Je suis effrayée du long séjour qu'ils doivent faire ici.

Je m'étais bien trompée sur la guérison de M. d'Aubeterre : je suis très fâchée que le président le perde. Je regrette aussi M. de Brienne, ne fût-ce que pour son courage, digne d'un Lacédémonien. On nous avoit déjà mandé sa belle action.

Je n'ai rien de vous aujourd'hui, ma reine, et n'en pourrai rien avoir que dimanche. Je ne m'en plains pas ; mais c'est un grand plaisir qui me manque : pensez du moins à moi qui pense si bien à vous.

II.

LETTRE III

Sorel, samedi 5 août 1747.

J'ESPÈRE que j'aurai demain de vos nouvelles, ma reine, et je manquerai peut-être de temps pour vous écrire; car c'est le jour de notre départ : et quoique ce voyage ne soit pas long, c'est toujours une transplantation et de nouveaux arrangements. Sorel est bon à faire désirer Anet: aussi y vais-je avec grand plaisir. Ceci est pourtant un des jolis lieux du monde : rien n'est plus gai, plus riant que sa situation, mais rien n'est plus morne et plus triste que les habitants. La dame du château en est à désirer quelque pointe de tracasserie, pour réveiller la compagnie. Nous ferons ce soir un grand souper maigre sans poisson : cela ne sera pas plus plaisant que le reste. Enfin, depuis quinze jours que nous sommes ici, il ne s'y est passé aucune chose ni tragique ni comique dont j'aie pu vous faire part. J'ai pensé vous mander le mal de gorge de M. Dumont (1), comme l'événement le plus remarquable. Il vouloit se faire saigner, madame ne le vouloit pas. Les pleurs de sa femme, l'émotion de l'assemblée, la requête pour avoir M. Bouteille mise au néant, les mesures prises, et manquées, pour, à son défaut, introduire secrètement M. André; les plaintes d'une part, les dissertations de l'autre, tout cela s'étoit merveilleusement étendu dans le vide. Enfin Dumont est guéri malgré lui sans

(1) Valet de chambre de madame du Maine.

faire de remèdes, et en est tout-à-fait humilié. Je me flatte que le séjour d'Anet, où nous aurons beaucoup de monde, pourra fournir des incidents un peu plus intéressants que celui-ci.

J'ai eu un accès de fièvre avant-hier; j'ai résisté à l'insinuation de prendre du quinquina dès le premier jour; je saurai ce soir si j'ai bien ou mal fait, je vous le dirai demain.

Du 6.

Je ne reçois que dans ce moment votre lettre du 2. Voyez la jolie poste, ma reine, et combien cela fait languir le commerce! Nous ne serons pas mieux à cet égard à Anet, où nous serons dans quelques heures. La pluie nous a quittés, la fièvre ne m'est pas revenue. Tout va assez bien, hors la santé de la princesse, qui est toujours fort enrhumée et n'en fait ni plus ni moins.

Il me semble que de la façon dont Duchâtel vous a écrit, vous n'avez rien à attendre de plus pour aller chez lui; il peut même s'étonner que, n'ayant rien qui vous retienne, vous différiez si long-temps, et prendre sujet de là de ne vous pas presser davantage. Ne vous laissez point abîmer dans l'ennui: j'ai cru long-temps qu'il naissoit de la crainte; mais je commence à croire qu'elle en sauve plus qu'elle n'en donne; sa véritable source est l'habitude d'une vie agréable qui s'est rendue nécessaire: la mienne, toujours exempte de plaisir, me le fait trouver si étranger, que je ne songe pas à lui.

La Duchâtelet m'avoit déjà communiqué son projet: je crois qu'elle parviendra à jouer son opéra; mais point de récidive.

Il y a long-temps que j'ai partagé, comme vous, le monde en fous et en sots; mais gardons-nous de prétendre le privilége exclusif : si nous ne pouvons voir notre folie, soyons assez sages pour la supposer.

Je vois par ce que vous me marquez de mon petit écrit, qu'il est impossible de faire voir aux autres comme nous voyons nous-mêmes ; il n'en est pas des yeux de l'esprit comme de ceux du corps. Je n'entreprendrai donc pas de vous persuader ce que je pense; mais je vous dirai encore un mot sur cela à mon premier loisir. Avez-vous montré au président cette brochure ? Elle pourroit lui plaire plus qu'à vous ; je serois bien aise de savoir ce qu'il en pense.

Nous avons ce soir la duchesse. Je n'en attends pas le moindre avantage ; quelques devoirs à lui rendre qui me seront à charge, et puis c'est tout. J'en ai reçu des lettres tous les jours de poste pour savoir des nouvelles de S. A. S. Il a fallu y répondre; cela m'a désolée. Il y a des gens dont la bonne et la mauvaise humeur sont également incommodes. J'ai été ici à l'abri de toute société ; cela m'a fait supporter les autres inconvénients qui s'y trouvent : les commodités nécessaires me font désirer Anet; mais j'y jouirai moins de cette douceur. A propos de commodités, je suis bien fâchée que les vôtres vous coûtent cher : il en résulte un autre malaise. On me coupe la parole. Adieu, ma reine.

LETTRE IV

Anet, mardi 15 août 1747.

VOTRE lettre du 11, ma reine, que je reçois aujourd'hui, j'aurois dû l'avoir dimanche. J'aurois écrit si j'avois eu à répondre ; je n'ai de moi-même pu rien fournir : le chaud qui m'accable, l'uniformité qui ne réveille pas ; tout cela m'a laissée dans l'engourdissement. Voilà un peu de nouveauté. Madame de Saint-Pierre arriva hier ; elle me dit la velléité que vous avez eue de venir avec elle. Mon premier mouvement a été le regret de l'inexécution. Je me suis apaisée quand j'ai vu que n'ayant pas votre retraite assurée, en cas de malaise ou de déplaisance, vous auriez pu être désespérée. Je ne veux point acheter mon plaisir de votre peine, pas même celui d'avoir de vos nouvelles ; mais si Lassay peut venir, venez, ma reine, avec lui : vous saurez comment vous en aller.

Madame Duchâtelet et Voltaire, qui s'étoient annoncés pour aujourd'hui, et qu'on avoit perdus de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils sembloient avoir apportée de leurs tombeaux ; on sortoit de table ; c'étoient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper, et qui plus est, des lits qui n'étoient pas préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya, qui avoit offert son logement dans les cas pressants, fut forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au

pouvoir de l'ennemi. Voltaire s'est bien trouvé du gîte : cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit elle l'avoit fait elle-même, faute de gens, et avoit trouvé un défaut de nombre dans les matelas, ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat; elle a par intérim un appartement qui a été promis, qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal de Maillebois, qui s'en va un de ces jours. Il est venu ici en même temps que nous avec sa fille et sa belle-fille : l'une est jolie, l'autre laide et triste. Il a chassé avec ses chiens un chevreuil et pris un faon de biche : voilà tout ce qui peut se tirer de là. Nos nouveaux hôtes fourniront plus abondamment : ils vont faire répéter leur comédie (1); c'est Venture qui fait le comte de Boursoufle : on ne dira pas que ce soient des armes parlantes, non plus que madame Duchâtelet faisant mademoiselle de La Cochonnière, qui devroit être grosse et courte. Venons à vous, ma reine : j'approuve fort le parti que vous avez pris d'écrire aux Duchâtel; leur réponse vous décidera nettement sur votre voyage. Je suis épouvantée de tous ceux du président : qu'il ne consulte pas le médecin de

(1) Cette comédie, ou plutôt cette farce, imprimée dès 1761, à Vienne, sous le titre de *l'Échange*, a été depuis peu introduite sous le même titre dans plusieurs éditions de Voltaire, et plus récemment encore, mais sous son véritable titre, *le Comte de Boursoufle*, dans l'édition que je publie en soixante volumes in-8°, où je la donne en son entier, et d'après un manuscrit de la collection de Pont-de-Veyle. On savoit que Voltaire étoit l'auteur de cette pièce; mais ces lettres de madame de Staal achèvent de le prouver d'une manière irrécusable. (*Note de Renouard.*)

M. de Pourceaugnac, il augureroit mal de l'inquiétude de changer de place.

Je suis fort fâchée que vous ne vous portiez pas bien : la méthode des indigestions accumulées me semble pernicieuse, et je pense, ma reine, que vous ferez beaucoup mieux de conserver vos forces que de prêter des grâces à votre fauteuil. Vous avez écrit une lettre à notre princesse, dont elle est fort contente. Je crois que vous aurez la loge dans ses vacances, mais je n'ai pas encore la commission de vous le mander. Ce qui m'est bien recommandé, c'est de vous prier, en cas que vous voyiez jour à venir ici, d'en avertir d'avance, afin qu'on puisse vous bien loger : vous êtes extrêmement désirée, et l'on veut que vous soyez bien.

J'ai beaucoup ouï parler des tracasseries de l'armée; mais je ne suis pas moins persuadée que vous que le ministre s'en tirera bien. L'homme d'esprit a beau jeu vis-à-vis des sots. Qu'il ait des ennemis, cela est attaché aux grandes places et suit toujours ceux qui les occupent. J'aime le bien des choses, et suis très fâchée de cette mésintelligence, qui y nuit infiniment; j'ai peur que ce malheur soit moins grand que le cavagnole, instrument de discorde entre les esprits que vous aviez si bien raccordés. O ma reine! que les hommes et leurs femelles sont de plaisants animaux! Je ris de leurs manœuvres le jour que j'ai bien dormi ; quand le sommeil me manque, je suis prête à les assommer. Cette variété de mes dispositions me fait voir que je ne dégénère pas de mon espèce. Moquons-nous des autres, et qu'ils se moquent de nous, c'est bien fait de toute part.

16 août Mercredi.

La soirée d'hier fut orageuse. La duchesse, apostrophée par Gaya au cavagnole, fut douce comme un mouton. La paix que vous avez rétablie sera plus solide que je ne pensois. Travaillez, ma reine, à celle des puissances belligérantes, puisque vous avez la main si bonne : on en sera quitte, en effet, de la part de ladite duchesse, pour les importunités courantes, dont vous faites une exacte énumération. L'altesse en a beaucoup ri; mais l'altercation susmentionnée l'avoit replongée ce matin dans la détresse. Je lui ai fait observer la sérénité de l'air, cela en a remis dans son âme : elle est à la promenade en plein soleil, et tout va bien dans le moment présent.

P. 109 Nos revenants ne se montrent point de jour, ils apparurent hier à dix heures du soir : je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui; l'un est à décrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton; ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société, où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport. Voici bien pis, l'apparition de ce soir a produit une déclamation véhémente contre la licence de se choisir des tableaux au cavagnole; cela a été poussé sur un ton qui nous est tout-à-fait inouï, et soutenu avec une modération non moins surprenante : mais ce qui ne se peut endurer, ma reine, c'est l'excès de ma bavarderie. Je vous fais pourtant grâce de ma métaphysique. Pour répondre sur cet article, il faudroit que je susse plus nettement ce que vous entendez par la nature, par démontrer. Ce qui

sert de principe et de règle de conduite n'est pas au rang des choses démontrées, à ce qu'il me semble, et n'en est pas moins d'usage. Adieu, ma reine, en voilà beaucoup trop.

LETTRE V

Anet, 20 août 1747.

Vous ne vous portez pas bien, vous menez une vie triste, cela me fâche, ma reine. J'ai envie que vous fassiez votre voyage de Montmorency; quoique cela ne soit pas gai, c'est toujours une diversion : elle ne manque pas ici à nos ennuis: c'est le flux et reflux qui emporte nos compagnies et nous en ramène d'autres; les Maillebois, les Villeneuve sont partis; est arrivée madame Dufour, exprès pour jouer le rôle de madame Barbe, gouvernante de mademoiselle de La Cochonnière, et, je crois, en même temps servante de basse-cour du baron de La Cochonnière. Voilà le nom que vous n'avez pu lire. Je crois en effet, ma reine, que vous avez bien de la peine à me déchiffrer. Nous attendons demain les Estillac, au nombre de quatre, car madame de Vaugué et M. de Menou en sont. Madame de Valbelle nous est aussi arrivée; la Malause s'est promise pour demain. Le cousin Soquence, aussi fier chasseur que Nemrod, n'est pas encore venu, et toutes nos chasses sont sans succès. La duchesse parle d'aller à Navarre, et ne peut s'y résoudre : M. de Bouillon la presse, dit-elle; si elle y

va, elle n'y sera guère : c'est un prodige de douceur et de complaisance, elle ne manque pas une promenade. La pauvre Saint-Pierre, mangée de goutte, souffrant le martyre, s'y traîne tant qu'elle peut, mais non pas avec moi, qui ne vais pas sur terre, et semble un hydrophobe quand je suis sur l'eau.

Madame Duchâtelet est d'hier à son troisième logement : elle ne pouvoit plus supporter celui qu'elle avait choisi; il y avoit du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses *Principes :* c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourroient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin, qu'elle n'en retrouveroit pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. Elle préfère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galants qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée.

Je suis ravie que vous soyez plus tranquille pour votre appartement; je voudrois bien plus encore que vous le fussiez sur votre santé. Vous êtes trop bonne d'avoir été en peine de la mienne: soyez sûre, ma reine, qu'il mourroit plutôt un bon chien de berger.

S. A. S., que vous n'avez pas voulu qui vous écrivît elle-même, me charge de vous dire des choses fort tendres de sa part, et surtout

combien elle désire vous voir. Que j'ai d'impatience, ma reine, que cette femme accouche heureusement, que Lassay puisse vous amener, et que nous vous ayons au moins quelques jours avec nous! p. 104

J'ai distribué vos compliments en partie, j'achèverai; ils ont été reçus avec grâce et reconnoissance. Si vous n'êtes pas contente de tous vos amis, je suis fort aise, ma reine, qu'il y en ait au moins quelques-uns qui fassent bien. Pour ceux qu'on ne peut attraper qu'en volant, c'est bien fait de se consoler quand on les manque, et de ne pas gâter sa physionomie.

Je garde vos lettres, ma reine, non pour disputer, mais pour me régayer au besoin. Croyez-moi très persuadée que vous entendez parfaitement tout ce que vous voulez entendre; et si vous jouez aux échecs comme aux dés, c'est que le jeu ne vous plaît pas. Adieu, ma reine; portez-vous bien, amusez-vous, pensez à moi, et soyez sûre que je vous le rends au centuple.

LETTRE VI.

Anet, 24 août 1747.

J'espérois quelque chose de vous aujourd'hui, ma reine : je n'ai rien. Je vous crois à Montmorency; vous n'aurez aussi presque rien de moi, car le temps me manque. Vous saurez seulement que nos deux ombres, croquées par M. de Richelieu, disparoîtront demain; il ne peut aller p. 109

à Gênes sans les avoir consultées : rien n'est si pressant. La comédie qu'on ne devoit voir que demain sera vue aujourd'hui, pour hâter le départ. Je vous rendrai compte du spectacle et des dernières circonstances du séjour; mais, je vous prie, ne laissez pas traîner mes lettres sur votre cheminée. Madame la duchesse du Maine en a écrit une très pressante à Lassay pour l'engager à venir ici avec vous tout le plus tôt qu'il pourra. Dieu veuille que cela se puisse bien vite, car j'ai grande envie de vous voir, ma reine!

LETTRE VII

Anet, dimanche 27 août 1747.

Je reçois dans le moment votre lettre du 23, ma reine. Je suis extrêmement fâchée que vous ayez encore eu votre accident. Je veux toujours me flatter que vous en êtes quitte, et je vois avec chagrin que je me suis trompée; cependant je suis fort aise que vous n'ayez pas souffert.

J'ai été interrompue pour descendre. Je viens de faire vos remercîments à S. A. S. de la loge; elle m'a montré une lettre du président, dont elle est fort contente, fort fâchée en même temps que vous ayez été malade. Elle pense, comme moi, que cet accident passé vous met en sûreté pour un temps que vous devriez prendre pour nous venir voir; mais Lassay, les couches de

madame de La Guiche! c'est la mer à boire. Ne pourriez-vous point engager le président (1), qui chemine si volontiers, à faire ici une course légère et à vous y amener? Cela seroit charmant; faites y tout ce qui se pourra : on ne peut être plus désiré que vous l'êtes. p. 104

Je vous ai mandé jeudi que nos revenants partoient le lendemain, et que la pièce se jouoit le soir : tout cela s'est fait. Je ne puis vous rendre Boursoufle que mincement. Mademoiselle de La Cochonnière a si parfaitement exécuté l'extravagance de son rôle, que j'y ai pris un vrai plaisir. Mais Venture n'a mis que sa propre fatuité au personnage de Boursoufle, qui demandoit au delà; il a joué naturellement dans une pièce où tout doit être aussi forcé que le sujet. Pâris a joué en honnête homme le rôle de Maraudin, dont le nom exprime le caractère. Motel a bien fait le baron de La Cochonnière, Destillac un chevalier, Duplessis un valet. Tout cela n'a pas mal été, et l'on peut dire que cette farce a été bien rendue; l'auteur l'a anoblie d'un prologue qu'il a joué lui-même et très bien avec notre Dufour, qui, sans cette action brillante, ne pouvoit digérer d'être madame Barbe; elle n'a pu se soumettre à la simplicité d'habillement qu'exigeoit son rôle, non plus que la principale actrice, qui, préférant les intérêts de sa figure à ceux de la pièce, a paru sur le théâtre avec tout l'éclat et l'élégante parure d'une dame de la cour : elle a eu sur ce point maille à partir avec Voltaire; mais c'est la souveraine, et lui l'esclave. Je suis très fâchée de leur départ, quoique excédée de p. 109

(1) Le président Hénault.

ses diverses volontés, dont elle m'avoit remis l'exécution.

Le plaisir de faire rire d'aussi honnêtes gens que ceux que vous me marquez s'être divertis de mes lettres, me feroit encore supporter cette onéreuse charge; mais voilà la scène finie et mes récits terminés. Il y a bien encore de leur part quelques ridicules éparpillés que je pourrai vous ramasser au premier moment de loisir; pour aujourd'hui je ne puis aller plus loin.

Adieu, reine; je vous prie de vous guérir parfaitement, et de me mander avec la plus grande exactitude comment vous vous portez.

LETTRE VIII

Anet, mercredi 30 août 1747.

J'espérois apprendre hier de vos nouvelles, ma reine. Si je n'en ai pas demain, je serai tout-à-fait en peine de vous. Notre princesse a écrit au président, et l'invite à venir ici et à vous y amener : vous savez cela sans doute? J'ai fait ce que j'ai pu pour la détourner de cette démarche, qui pourra être infructueuse, et dont le mauvais succès la fâchera. Si votre santé et les dispositions du président se trouvent favorables, cela sera charmant : en tout cas, on vous garde un bon appartement, c'est celui dont madame Duchâtelet, après une revue exacte de toute la maison, s'étoit emparée. Il y aura un peu moins de

meubles qu'elle n'y en avoit mis; car elle avoit dévasté tous ceux par où elle avoit passé, pour garnir celui-là. On y a retrouvé six ou sept tables : il lui en faut de toutes les grandeurs, d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux; et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II, quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince, aussi n'avoit-il écrit que sur des affaires d'état; et ce qu'on lui a barbouillé, c'étoit de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net.

En voilà trop sur le même sujet, qui doit être épuisé; je vous en dirai pourtant encore un mot, et cela sera fini. Le lendemain du départ, je reçois une lettre de quatre pages, de plus un billet dans le même paquet, qui m'annonce un grand désarroi. M. de Voltaire a égaré sa pièce, oublié de retirer les rôles, et perdu le prologue; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la poste, *parce qu'on le copieroit;* de garder les rôles, crainte du même accident, et d'enfermer la pièce *sous cent clefs*. J'aurois cru un loquet suffisant pour garder ce trésor! J'ai bien et dûment exécuté les ordres reçus.

Ah! voilà votre lettre de lundi, ma reine : vous avez grand tort de croire que je sois fâchée contre vous, et qu'en conséquence je suspende mes lettres. Je vous ai écrit tous les ordinaires : souvenez-vous que ce n'est que deux fois la semaine que nos lettres vont à Dreux. Je suis

véritablement affligée de l'état triste où vous êtes; tâchez d'en sortir, mais ne vous abstenez pas de m'en parler : il n'y a rien que je veuille si bien savoir que tout ce qui vous regarde. Je viens de lire votre lettre, qui est charmante, à S. A. S. : elle s'est beaucoup divertie de votre récit, et m'a paru véritablement touchée du témoignage de votre amitié; elle m'a chargée de vous donner toutes sortes d'assurances de la sienne : elle meurt d'envie de vous voir, et s'il vous est absolument impossible de venir ici, elle se fera un grand plaisir de vous trouver à Sceaux. Vous me direz, ma reine, si vous êtes toujours dans le dessein de préférer, comme je le souhaite, le grand au petit château, afin que j'en parle à temps.

La duchesse vous fait mille complimens; elle a soutenu avec un grand courage l'accident de madame de Modène, et résisté avec beaucoup de fermeté aux instances de M. de Bouillon pour aller à Navarre. Vous voyez que ce que vous faites est bien fait, ma reine. Adieu : je vous aime mieux qu'à moi n'appartient, et en vérité fort tendrement.

LETTRE IX

Anet, jeudi matin 6 septembre 1747.

Eh bien, ma reine, vous ne voulez donc me rien dire? Aussi vous dirai-je peu, non par dépit, mais par disette. Nous faisons, nous disons toujours les mêmes choses : les promenades, les

observations sur le vent, le cavagnole, les remarques sur la perte et le gain, les mesures pour tenir les portes fermées quelque chaud qu'il fasse, la désolation de ce qu'on appelle les étouffés, au nombre desquels je suis, et dont vous n'êtes pas, qualité qui redouble le désir de votre société. Les nôtres changent sans nous rien apporter de nouveau. Mais, dites donc, n'y a-t-il nulle espérance de vous voir? Vous n'irez point à Montmorency, puisque le mari part et que la femme revient : son état fait peine à imaginer. Cependant je suis bien aise pour Duchâtel qu'il ne s'enterre pas tout vivant : il se seroit dévoré lui-même, comme ceux à qui cet accident arrive réellement. Quels sont donc les beaux ouvrages que lui et ses amis ont faits?

Je suis fort aise de la bonne santé de M. de Céreste : je souhaite encore qu'il se souvienne de moi.

Irez-vous à Champs, ma reine? peut-être y êtes-vous déjà : je ne sais rien de vous; mais, pourvu que vous vous portiez bien, j'approuve tout. La duchesse d'Estrées fit hier une lourde chute, ne pouvant pas en faire de légère; elle prétend que sa tête fit un bruit de tonnerre en frappant une marche du degré, dont elle dit en avoir dégringolé cinq; elle se fit saigner, vint ensuite jouer au cavagnole, et fut souper en bas : je suppose qu'elle soupa bien, et que les suites de cet accident ne seront pas fâcheuses. On a joué la semaine passée nos vieilles comédies; on nous en promet de toutes neuves, dont je vous rendrai compte, si compte y a à rendre.

Je reçois enfin votre lettre de dimanche, par laquelle je vois que vous n'êtes pas rétablie de

Oncle du Comte de Forcalquier

votre dernier accident. Je vous avoue, ma reine, que le prologue ne m'a pas déplu, quoique je n'aie pris le compliment qu'il me fait que comme une ironie. Le développement de leurs caractères est parfaitement bien fait dans votre lettre, et d'une utile instruction ; ils se sont fait détester ici (1), en n'ayant de politesses ni d'attentions pour personne.

J'ai bien jugé que le président ne se rendroit pas à l'invitation ; mais s'il ne répond en aucune sorte et ne donne pas quelque excuse, cela sera tout-à-fait malhonnête. J'approuve que vous m'écriviez sur l'appartement de Sceaux, comme vous me le dites ; je suis persuadée que vous l'aurez aux conditions qu'il vous plaira, si ce n'est qu'il faudra vous montrer un peu plus dans la journée. C'est avec grand regret que je perds l'espérance de vous voir ici. Adieu, reine : j'ai tout donné à mon goût, ne comptez point sur ma reconnoissance, il ne me reste rien pour elle.

LETTRE X

Anet, 10 septembre 1747.

Qu'elle accouche donc vite, cette femme, puisque vous êtes disposée à venir, ma reine ; mais si cela tarde, pourquoi n'oseriez-vous pas venir ? Vos accidents sont fort adoucis, et le pis du pis,

(1) C'est encore de Voltaire et de madame Duchâtelet qu'il est ici question.

s'il vous arrivoit d'y tomber ici, vous ne seriez pas plus mal qu'ailleurs; vous ne recourez point au médecin dans ce cas-là, et vous ne manqueriez pas des autres choses; on trouve partout de quoi faire diette, qui est votre remède unique; vous verriez ou ne verriez pas qui il vous plairoit. J'ai dit à S. A. S. ce que vous me mandez sur son retour à Sceaux : elle m'a dit qu'elle est ici, qu'elle vous y souhaite, que les projets pour l'avenir ne siéent pas aux mortels; qu'au milieu de la vicissitude des choses de ce monde on ne peut répondre de ce qu'on fera; que cependant, s'il n'arrive pas d'événements contraires, elle reviendra à Sceaux à peu près dans le temps que vous désirez. Je vous dirai, moi, qu'elle y sera avant le 15 octobre; elle partira plus tôt, mais vraisemblablement elle ira passer deux ou trois jours à Steuil, et cela menera au temps que je vous marque : j'ai peur qu'alors vous n'aimiez mieux votre appartement de Paris que celui de Sceaux; vous aurez envie de jouir, de goûter le fruit de vos soins, et vous nous laisserez là pour un autre temps.

Vous avez trouvé le vrai secret pour conserver ses amis : passer tout et ne rien prétendre. Toute belle et bonne qu'est votre philosophie, si en vous détachant des autres vous n'en tenez que plus fortement à vous, vous n'y gagnerez rien. Pour être bien en repos, il faut ne se soucier guère de soi ni des autres; je crois que cela n'est pas tout-à-fait impossible, et dans le train où vous êtes peut-être y arriverez-vous.

Je vous dirai, ma reine, que je suis si bête, que je n'ai pas remarqué dans le prologue ce qui regarde François II : mais n'y aurait-il point

quelque addition depuis que je l'ai vu ? Madame la duchesse du Maine ne s'en est pas aperçue non plus.

Je croyois que madame Duchâtel revenoit à Paris. Comment vous êtes-vous enrhumée par le chaud qu'il a fait ?

Portez-vous bien, je vous prie, et m'aimez. Je suis ravie de ne pas entrer dans le plan de votre philosophie; vous êtes bien exceptée de la mienne, ma reine.

LETTRE XI

Anet, mercredi 13 septembre 1747.

MADAME la duchesse du Maine a lu votre lettre, ma reine, et m'a dit de vous mander que si le mauvais temps vous rend incommode votre logement du petit château, vous aurez, de préférence à tout le monde, celui que vous souhaitez, à moins que madame de Sandwich, qui l'a toujours occupé, ne voulût venir passer quelque temps à Sceaux. Au surplus, je vous dirai que si vos voyages à Paris doivent être longs et fréquents, je crois qu'on seroit peiné de garder au grand château un appartement souvent vide : c'est à quoi on se résout moins volontiers. Quant au moment du retour, je ne puis vous le dire précisément; mais j'ai ordre de vous marquer que ce ne sera pas plus tard que le 15 octobre, et je crois que je vous l'ai mandé.

Si madame de La Guiche vouloit accoucher;

si vous vous portiez bien, ma reine, il seroit charmant de vous voir à Anet. S. A. S. a reçu la lettre du président, toute agréable et point satisfaisante. Il dit qu'il ne peut être plus de trois jours hors de Paris. Vous savez ce qui en est; mais on s'excuse comme on peut. Votre découverte est fort curieuse, j'en ai recommandé le secret. En vérité, c'est se charger d'un digne emploi!

J'ai dit à la duchesse d'Estrées ce que vous me mandez pour elle; elle vous dit aussi cent choses, entre autres qu'elle vous désire ici passionnément. Je ne l'ai jamais vue plus satisfaite et si complaisante; ses concurrentes dessèchent de cette heureuse paix. Madame de Saint-Pierre s'en va mardi; elle est d'un commerce doux et paisible, et vaut mieux que tout ce qui nous reste. Je n'en ai pourtant pas fait grand usage: c'est souvent ce qui conserve la bonne opinion qu'on a les uns des autres. J'ai fait une promenade si longue, que j'en suis toute éperdue. Je vous dis adieu, ma reine, n'ayant rien de mieux à dire.

LETTRE XII

Anet, dimanche 17 septembre 1747.

On ne peut être plus touché que je le suis, ma reine, de votre amitié; mais je suis un peu fâchée de la trop bonne opinion que vous avez de moi: elle me fait craindre que je ne sois fausse; car, si vous ne voyez pas mes défauts,

il faut que je les cache : et c'est bien pis que de les avoir.

J'ai lu votre lettre à S. A. S.; depuis qu'elle croit que vous ne viendrez pas à Anet, elle vous aime la moitié moins : c'est un soupçon que j'ai, qui me paroît plus fondé que le vôtre sur le prologue de Voltaire : je l'ai reçu, et je crois toujours qu'il n'en a voulu qu'à *Venise sauvée*. Quelque peu mesuré qu'il soit, se seroit-il avisé de vous régaler d'une pièce offensante pour vos amis? J'ai mis votre conscience en sûreté sur le séjour à Passy : j'ai cru qu'on en recevroit une grande édification; mais la disposition actuelle a fait passer cet article sans remarque; peut-être cela vient-il de la pluie d'hier et de la hauteur du baromètre : ce qui est de certain, c'est que l'humeur n'est pas belle. M. de Lassay a mandé qu'il viendroit, en quelque temps que ce fût, quand même il n'amèneroit personne. L'on voudroit toujours qu'il vous amenât; car, en vous trouvant peut-être moins aimable, on ne désire pas moins de vous voir. Le désir d'être entouré augmente de jour en jour, et je prévois que si vous tenez un appartement sans l'occuper, on aura grand regret à ce que vous ferez perdre, quoi que ce puisse être. Les grands, à force de s'étendre, deviennent si minces, qu'on voit le jour au travers : c'est une belle étude de les contempler, je ne sais rien qui ramène plus à la philosophie. Je passe bien à la vôtre de ne pas se départir des commodités; mais je désapprouve qu'on se fasse un tourment du soin d'être à son aise, comme je le vois souvent. Je vois aussi que la délicatesse augmente à mesure qu'on la sert, et l'on est mal à force de vouloir être bien.

Il faut prendre le temps et les gens, et les choses aussi, comme tout cela se trouve, et bien s'en trouve-t-on soi-même. Depuis que je ne veux plus rien, je me trouve mieux que si j'avois tout ce que j'ai jamais désiré : mais si je persisterai dans cet heureux état, qui le sait? ce n'est pas moi : je ne m'en inquiéterai pas d'avance.

Voilà trop de morale, venons à la comédie. On joua hier *la Mode* (1), en vérité fort bien, et à la suite une pièce de Senneterre assez bouffonne. Duplessis, habillé en vieille, joua très-plaisamment la baronne du Goulai. La connoissez-vous? C'est une bonne figure : son ajustement, son chant, sa danse, la rendirent très comique. Les facéties ont un succès plus sûr et bien plus général que les choses plus travaillées, mais n'en fait pas qui veut : il me seroit aussi impossible de faire une jolie farce qu'une belle tragédie.

Il faut que je finisse mon bavardage, malgré que j'en aie. Adieu, reine; j'ai grande envie de vous voir à Sceaux, s'il est impossible que ce soit ici, puis à Saint-Joseph à moitié ermite : j'y voudrois être avec vous, et ne vous quitter jamais.

(1) Pièce de madame de Staal.

LETTRE XIII

Anet, jeudi 21 septembre 1747.

Votre prétendue disgrâce, ma reine, n'est que le chagrin de ce que vous n'êtes pas ici. Vous n'avez pu y venir; mais peut-être croira-t-on que vous ne l'avez guère voulu, et toutes vos douceurs ne répareront pas ce démérite. Je soupçonne aussi que la crainte d'avoir un habitant de moins, en vous livrant un appartement de plus, nuit à l'affection qu'on vous porte; car notre passion dominante est la multitude : ce goût augmente et se fortifie peut-être à mesure qu'on trouve moins de ressource en soi-même. On m'a dit que vous aviez écrit une lettre fort tendre. Je ne l'ai point vue; on me la montrera ce soir vraisemblablement. Mais il faut que la mienne parte tout à l'heure, pour que vous soyez avertie assez tôt de m'écrire un petit mot que je puisse montrer, dans lequel vous me fassiez la proposition de la loge pour le 6 octobre ou le 13, en cas d'engagement. Je n'en puis parler sur votre lettre d'aujourd'hui, qu'on voudroit voir, et dont je me suis bien gardée de faire aucune mention. Je sacrifie mon dîner à la nécessité d'y répondre promptement : ce n'est pas grand'chose; j'aurai beaucoup plus de plaisir à vous entretenir quelques momens. Nous venons de faire une longue promenade qui m'a pris tout mon temps.

Je suis ravie de la prise de Berg-op-Zoom, et plus encore de l'espérance de la paix, que je désire de tout mon cœur.

Vous n'aurez pas, ma reine, une froide réception; on vous aimera dès qu'on vous verra. Pour moi, qui vous aime toujours, je serai transportée de joie de me retrouver avec vous; j'aurois d'ailleurs peu d'impatience de mon retour. Je ne me suis point ennuyée ici; ce sont les intervalles de plaisir qui font l'ennui : dès qu'on y est accoutumé, on ne le sent plus. Vous le prouvez. Cet exemple est bien fort de votre part; car c'étoit en effet votre poison. Si j'ai bien dit sur l'extension des grands, vous avez encore mieux répondu. Entassons-nous, replions-nous sur nous-mêmes, vous n'y perdrez rien du côté de l'esprit; en lui donnant moins de champ, il n'en a que plus de force : le feu et les grâces du vôtre ne l'abandonneront jamais. Ce que vous dites sur les gens vifs, abondants, pétulants, etc., est exquis, et toute votre lettre charmante. Pourquoi Formont se laisse-t-il engourdir au point que vous me marquez? Il a grand besoin que vous lui rendiez l'existence. Quand sera-t-il à Paris?

Adieu, ma reine; l'heure me presse, et ne me permet que de vous dire combien je vous aime.

Je ne soupçonne point qu'on vous ait fait aucune tracasserie.

LETTRE XIV

Anet, vendredi 22 septembre 174

Son A. S., qui a plus mal aux yeux qu'à
dinaire, m'a ordonné, ma reine, en atten
qu'elle puisse vous écrire elle-même, de
marquer combien elle est sensible à toute
mitié que vous lui témoignez : elle vous as
de la sienne et de l'extrême impatience qu'el
de vous voir. Elle sait très mauvais gré à
dame de La Guiche de n'être pas accouché
plus encore au président Hénault, dont
bien plus la faute, de n'avoir pas voulu
amener ici ; il auroit pu vous y déposer, fair
tours à Versailles ou ailleurs, et vous y
reprendre, et même vous auriez pu trouver,
lui, quelqu'un qui vous eût ramenée; enfin
ne peut se consoler de ne vous avoir pas à
Je compte m'en dépiquer à Sceaux : j'ai gr
impatience de vous y voir, ma reine. Vous n
dites rien de votre santé : je me flatte que
en êtes plus contente, et je le souhaite de
mon cœur. J'attends le petit mot que je vo
demandé dans ma lettre d'hier, pour exé
votre commission. C'est uniquement pour
plir celle que j'ai reçue que je vous écris au
d'hui, ma reine; vous n'aurez ni pis ni mie

LETTRE XV

Anet, dimanche 24 septembre 1747.

Votre lettre du 22 a bien réussi, ma reine : je viens de la lire à S. A. S., qui m'a dit de vous mander qu'elle ne s'en est point du tout prise à vous du refus du président, ni compté que vous dussiez venir à vos frais. Mais voilà madame de La Guiche accouchée : si elle se porte bien, et vous aussi, et que Lassay soit disposé à venir vers le 1er octobre, ne pourriez-vous pas encore venir ici pour y passer une huitaine de jours? Voyez ce que vous pourrez faire sans préjudice de votre santé. Au surplus, madame la duchesse du Maine vous assure qu'elle vous aime autant que jamais, et vous donnera l'appartement que vous souhaitez, comme je vous l'ai marqué. Voilà ce que j'ai ordre de vous dire. J'y ajoute, de vous à moi, que si au grand château vous ne paroissez que le soir et que vous soyez beaucoup à Paris, on vous en saura très mauvais gré, ne fût-ce que le mauvais exemple de faire sa volonté dans cette enceinte. Ainsi je vous conseille, ma reine, malgré la commodité que j'y trouverois pour moi, de ne point accepter cette habitation, à moins que vous ne vouliez prendre sur vous plus que vous ne faites dans l'autre.

Voilà un billet que je vous envoie pour mademoiselle d'Avranches, pour la loge : vous y verrez de quoi il s'agit à cet égard.

Adieu, reine; je n'ai pas le loisir de vous dire un mot de plus; j'en suis bien fâchée.

LETTRE XVI

Anet, dimanche 1er octobre 1747.

Eh bien! ma reine, malgré l'occasion pressante, vous n'êtes pas venue. On me paroît persuadé que vous ne l'avez pu; Lassay et votre lettre ont parlé à merveille sur cela : elle me donneroit une grande inquiétude sur votre santé, si je croyois que vous n'avez pas pris soin de diminuer les inconvénients qui vous servent d'excuse. Vous auriez pu les augmenter beaucoup en voyageant par un aussi mauvais temps; et je ne puis être fâchée que vous ne soyez pas venue nous consoler, persuadée, comme je le suis, que cet ouvrage s'achèvera bien sans vous. On enterre ici, cette après-dînée, cette pauvre duchesse d'Estrées (1); et puis la toile sera baissée, on n'en parlera plus. Pâris (2) étoit bien malade dans le temps de cette malheureuse aventure, et n'en a su qu'hier la triste catastrophe. J'ai peur que le nouveau règne ne fasse beaucoup regretter le précédent : ceux qui veulent s'en emparer s'empressent grandement. Cela ne me fait personnellement rien, si ce n'est que le mauvais train des choses me déplaît.

Donnez-moi de vos nouvelles, ma reine, et surtout de votre chère santé, dont je suis en peine malgré ce qui peut à cet égard me rassurer.

Je ne sais pas encore le jour de notre départ;

(1) Voyez ci-dessus, page 121.
(2) Son secrétaire.

on attend le comte d'Eu pour le fixer : je vous le manderai, ma reine, dès que je le saurai.

LETTRE XVII

Anet. 2 octobre 1747.

J'ai reçu aujourd'hui, par la guinguette, votre lettre du 29, ma reine, par laquelle je vois que vous avez su notre déplorable aventure le jour même qu'elle est arrivée. Je vois aussi que le coup qui nous a frappés a retenti dans votre âme, peut-être plus que sur les lieux. Je pense, comme vous, que c'est un malheur pour cette maison, et je trouve que vous en exprimez parfaitement la nature, en disant que la perte est plus grande que n'étoit la valeur de la chose perdue : cependant, je n'ai vu d'autres sentiments que la frayeur d'un pareil accident : ce qui peut y être de plus est absorbé par là. La distraction, prise par goût et pour remède, aura bientôt tout emporté.

Je vous mandai hier sommairement comment la chose est arrivée, et je vais vous en faire un détail plus exact, puisque vous le souhaitez. La chute précédente n'a eu nulle influence sur ceci; la tête, soutenue par un bras qui a été fort meurtri, n'avoit pas porté : c'étoit une circonstance ajoutée pour rendre le fait plus grave, et le souper que j'avois supposé, à vue de pays, immodéré, ne le fut pas : aucun signe de danger ne suivit cet accident, ni mal de cœur, ni éblouissements, et l'on peut tenir pour certain qu'il n'a

nulle part à ce qui l'a suivi, dont voici le commencement. Il y eut samedi huit jours que la duchesse d'Estrées fut prise d'une douleur dans le bras, non celui où étoit la contusion de sa chute : cette douleur étoit si vive, qu'elle faisoit des cris comme une femme qui accouche. J'allai la voir, ne sachant pas qu'elle fût incommodée, mais parce qu'on m'avoit dit qu'elle n'étoit pas à la promenade, où elle alloit tous les jours : je fus fort surprise d'entendre ses clameurs, et trouvant quelque chose de singulier dans cette espèce de mal, je l'exhortai et la pressai même, avec toutes sortes d'instances, de faire venir ce médecin de Dreux que vous fîtes venir pour moi l'année passée, et dont je l'assurai que j'avois été fort contente : je lui en proposai encore d'autres, estimés dans ce pays-ci, je n'y pus rien gagner. Notre petite faculté lui proposa force lavemens; elle en prit sept ou huit, qui lui firent rendre une quantité immense de mauvaise nourriture non digérée. La douleur de son bras diminua alors beaucoup; mais des espèces de points, qu'elle avoit sentis en même temps dans le sein et dans la poitrine, continuèrent, et se firent sentir plus vivement qu'ils n'avoient fait d'abord; elle se plaignoit aussi de maux de cœur, d'étourdissements et de battements de cœur, mais point de fièvre : je la pressai beaucoup de prendre médecine, que j'aurois voulu très forte; elle se contenta de prendre de la manne, et retarda jusqu'au mardi : elle passa tout ce temps-là sans rien prendre, pas même de bouillon, et ne put se résoudre à rien boire. Enfin cette légère médecine produisit une grande évacuation, et ses douleurs cessèrent; mais il lui

restoit des maux de cœur et des battements de cœur, et elle se trouvoit fort foible : elle recommença à prendre un peu de nourriture, et le jeudi, veille de sa mort, elle mangea à dîner, du potage, des œufs, et encore quelque autre chose; elle se leva le soir pour souper chez elle avec madame de Fervaquez : ce fut un léger repas, mais pourtant trop fort pour l'état où elle étoit; elle mangea fort gaiement, et madame de Fervaquez l'ayant quittée à minuit, elle se prépara à se remettre dans son lit. Elle avoit été si bien toute cette journée, que j'avois passée en partie chez elle, que madame la duchesse du Maine, qui l'alloit voir tous les jours, lui dit en plaisantant qu'elle n'y viendroit plus, et qu'il falloit qu'elle descendît le lendemain : ce qu'elle parut très disposée à faire. Je me suis un peu écartée : j'en étois au moment qu'elle prit sa chemise pour se coucher : elle dit à ses femmes que les jambes lui manquoient, et qu'elle ne pouvoit se soutenir; elles la traînèrent jusqu'à son lit, et la jetèrent dedans : il étoit à peu près une heure. A peine fut-elle couchée, que faisant une espèce de râlement, ses femmes se rapprochèrent d'elle, et la trouvèrent la tête penchée sur son sein, la bouche ouverte, et les yeux à moitié ouverts, sans mouvement et sans connoissance : on vint avertir madame la duchesse du Maine, qui monta aussitôt chez elle avec tout ce qui étoit dans le salon, car le jeu n'étoit pas fini : le chirurgien, le curé, l'apothicaire, tout se trouva en même temps dans la chambre de cette pauvre femme, qui demeura toujours dans la même situation; on lui donna de l'illium, des gouttes d'Angleterre; on la saigna du pied, le sang vint

bien, mais sans rappeler la connoissance; beaucoup d'émétique qui n'opéra pas davantage; elle fit pourtant quelques efforts pour vomir, et même vomit un peu; cela nous donna un moment d'espérance: enfin on lui donna l'extrême-onction, sans que madame la duchesse du Maine voulût sortir de la chambre; on l'obligea ensuite de passer dans le cabinet à côté, où nous restâmes jusqu'au dernier moment, qui fut à peu près à quatre heures du matin. S. A. S., tout éperdue, retourna dans son appartement, et se mit dans son lit : madame de Saint-Maur et moi nous restâmes auprès d'elle jusqu'à six heures.

Voilà, ma reine, le triste détail que vous me demandez : il est peut-être trop circonstancié pour une chose qui n'est propre qu'à fournir des idées noires, que vous n'avez que trop de disposition à saisir, comme il me paroît par votre dernière lettre. Ne vous laissez pas gagner par des pensées aussi lugubres : j'espère que vous les laisserez à la Sainte-Chapelle, au lieu de votre personne, qui jouira agréablement et long-temps de son nouveau gîte.

J'ai fait vos compliments à Pâris, qui est très touché de votre attention pour lui : il est encore malade : sa maîtresse lui donne mille francs de pension et ses équipages par son testament, qui est fort sage; M. de Nevers est légataire universel. Quant à moi, ma reine, je la regrette; elle en usoit fort bien avec moi, et l'ascendant que vous aviez pris sur son esprit nous répondoit de l'avenir; enfin je trouve qu'elle seyoit bien ici : d'ailleurs, sa fin est si tragique, qu'il est impossible qu'on n'en soit pas attendri. Je suis fort contente d'avoir vu en vous le même

sentiment, qui devient si rare, que c'est merveille de le trouver quelque part.

Jeudi 5 octobre 1747.

Ce n'est pas ma faute, ma reine, si vous n'avez pas eu plus tôt ce récit, mais celle de la poste; il ne m'a rien coûté, parce que je l'ai fait pour vous. Ne soyez pas en peine de moi; je n'ai eu que deux mauvaises nuits : tout a repris dès le lendemain le train ordinaire. Je ne suis pas surprise que vous ne l'ayez pas deviné : il y a des choses qu'il faut voir pour les croire. Je voudrois répondre à votre dernière lettre, et je ne le puis, car il faut que celle-ci parte.

Ce que vous dites de l'état monarchique et républicain est excellent, et me donneroit matière de jaser; mais il faut que je sois en bas, et me voilà en haut : on va à la chasse, malgré un rhumatisme.

LETTRE XVIII

Anet, vendredi 6 octobre 1747.

Enfin, ma reine, nous partons de demain en huit, samedi 14 de ce mois, pour aller à Steuil; nous y serons jusqu'au mardi qu'on va coucher à La Queue, et le lendemain à Sceaux, qui sera le mercredi 18. Il n'a pas été possible de reculer davantage, et rien n'a pu, comme vous voyez, nous dégoûter d'Anet. Si je vous trouve à Sceaux, comme je l'espère, cela réparera tout.

Je suis en peine de vous, avec plus de raison que vous ne l'êtes de moi. Je terminai hier si brusquement ma longue lettre, que je ne pus vous dire combien je souhaite que vous me rendiez un compte exact de votre santé; marquez-moi tout ce qui vous regarde, ma reine, avec assurance que je n'y prends pas moins de part que vous-même. Je suis bien éloignée d'être aussi parfaite que vous le pensez! Je fis mauvaise mine, ne pouvant véritablement me traîner, la seconde nuit qu'on m'envoya chercher; j'en reçus le lendemain des reproches fort secs en présence de beaucoup de témoins : cela me déplut. J'avois prié M. de Lassay, qui y étoit, d'en faire de ma part une petite plainte douce et honnête, il en manqua le moment : je crois qu'il ne l'a pas retrouvé; ne lui en parlez pas, si vous le voyez, car à présent cela ne seroit plus bon à rien. Il en est résulté qu'on m'a laissée fort en repos, et peut-être qu'un peu de dégoût, supposé que je ne l'aie pas mérité, vaut mieux que beaucoup de fatigue que j'aurois pu avoir à l'occasion d'un rhumatisme qui tourmente les nuits, dont on se plaint fort sans y rien sacrifier. Ne me répondez rien sur ceci. On m'a recommandé de vous mander bien vite l'arrangement pris, afin que vous puissiez faire le vôtre pour être à Sceaux en même temps que nous. On voudra voir votre première lettre : il est bon qu'elle ne contienne rien que de louable. S. A. S. en a reçu une de M. le président Hénault; elle m'a dit de vous prier de lui en faire ses remercîments, et ses excuses de ce qu'elle ne lui fait pas réponse elle-même, étant si incommodée qu'elle ne peut écrire. Je puis encore avoir de vos

nouvelles mardi et jeudi, j'en espère du moins encore une fois avant notre départ. Que j'aurai de joie de vous revoir, ma reine! que de choses nous aurons à nous dire! Je ne vois encore rien sur la forme du gouvernement; mais je pense, comme vous, que le pire des états est l'état populaire.

Adieu, reine, portez-vous bien, aimez-moi, et soyez sûre que je vous aime.

LETTRE XIX

Anet, dimanche 8 octobre 1747.

Je suis sensiblement touchée de votre amitié, ma reine; mais l'illusion où elle vous mène me fâche sérieusement. Je vois que ce n'est pas moi que vous aimez, mais une idée qui vous appartient uniquement et que vous avez rendue digne de vous, et trop peu ressemblante à la chétive créature à qui vous en faites présent. Vous me réduirez enfin à ma juste valeur. J'espère cependant qu'accoutumée à m'aimer, et touchée de mes sentiments, vous ne m'en aimerez pas moins.

Je vous ai mandé, samedi, par Lassay, notre marche, et que nous serons mercredi 18 à Sceaux. Nous allons samedi à Steuil; j'y trouverai Lacour qui y est actuellement, et que je ne pourrai voir que là; je lui demanderai quel jour il sera à Paris, et je vous le manderai : je ne crois pas que ce soit avant que nous soyons arrivés à

Sceaux. Si vous n'y pouvez guère rester, tâchez, ma reine, de vous contenter de votre petit château, pour éviter des murmures et peut-être des plaintes qui vous déplairoient. Tâchons qu'il n'arrive rien qui nous sépare encore plus que nous le sommes. Si vous vous résolvez d'habiter ce lieu froid et humide, ordonnez qu'on y fasse bon feu plusieurs jours avant que vous y veniez.

J'ai bien cru, ma reine, que le remède de dissipation que nous croyions nécessaire pour tempérer nos frayeurs ne seroit pas généralement approuvé. Il est pourtant vrai qu'on n'a joué aucune comédie depuis l'affreux spectacle que nous avons vu; mais je ne vous réponds pas qu'avant notre départ nous ne revoyions la farce de M. de Senneterre. Heureusement pour *moi* je n'y prends ni n'y mets : je gémis, je m'étonne encore, et ne puis remédier à rien. Il faut convenir que nous allons un peu au delà de l'humaine nature. Je vois d'ici ma pompe funèbre : si le regret est plus grand, les ornemens seront en proportion. Que nous importe? Il faut toujours bien faire, et ne s'embarrasser que de cela.

Je n'ai pas encore vu le pauvre Pâris, qui est toujours malade dans le village où on le transporta pour lui dérober la connoissance de son malheur. J'aurois voulu, comme vous, qu'on eût fait plus pour lui, et peut-être étoit-ce l'intention de cette pauvre femme, qui dit, quelques jours avant sa mort, qu'elle avoit des choses à mettre sur son testament.

Je suis bien aise que vous aimiez madame de Saint-Maur; c'est la seule personne raisonnable et décente que nous ayons chez nous : elle sera bien flattée de ce que vous me mandez pour elle,

je n'ai pu encore le lui dire. Je me presse de vous répondre, de peur que le temps ne m'en soit ôté. Le seul plaisir de ma vie est d'être avec vous, ma reine, de façon ou d'autre.

Je ne pourrai plus recevoir de vos lettres ici, passé jeudi. Si vous avez par delà quelque chose à me dire, ou simplement envie de m'écrire, adressez vos lettres chez M. le comte d'Eu, à Steuil par Mantes : cette poste va tous les jours ; mais nous n'y serons que jusqu'à mardi que nous allons coucher à La Queue. Je vous embrasserai le lendemain, n'est-ce pas, ma reine?

LETTRE XX

Anet, mardi 10 octobre 1747.

Notre arrivée, ma reine, est retardée d'un jour, parce que le départ du roi pour Fontainebleau empêche qu'on n'ait des chevaux de Versailles pour mener notre suite le jour qu'il le falloit. Nous partons toujours samedi pour aller à Steuil ; mais nous n'arriverons que jeudi 19 à Sceaux. Je n'en suis pas si fâchée, puisque c'est un jour de plus pour assurer votre état avant notre embarquement. J'espère que vous viendrez, et que ce sera sans inquiétude : c'est tout ce que je désire. Je ne puis vous dissimuler qu'on est étonné que vous regardiez comme une perte ce qu'on envisage peut-être en gain. Vos premières lettres à ce sujet avoient déjà mal réussi; mais on n'a pu tenir à cette dernière, et l'on s'est tant récrié, que j'ai été obligée de dire

que ce dont on avoit tant de peine à se passer avoit pu vous paroître nécessaire : on m'a répondu à cela ce que je sais il y a long-temps. La vanité, parmi de certaines gens, retient ce que le cœur rejette. On a fini par me dire qu'on vous avoit été fort obligé de ce que vous aviez fait, parce que, vu les circonstances, cela étoit bon, et qu'on mettroit tout en œuvre pour le maintenir bon ; mais qu'enfin il n'en étoit plus question, et qu'il ne falloit plus parler de tout cela. C'est avec peine que je vous rends ceci ; mais il m'a paru nécessaire que vous sussiez les dispositions pour régler vos propos : sans quoi, ils paroîtroient insoutenables.

Nous n'aurons point de comédies, j'en suis fort aise ; car j'adopte la leçon que fait Arnolphe à Alain et Georgette : il y a eu seulement un petit brimborion dans les bosquets, qui me déplut si fort, que, sans les fortes remontrances de madame de Saint-Maur, je ne m'y serois pas trouvée : elle m'a dit de vous mander, ma reine, qu'elle vous aimeroit quand même vous ne le voudriez pas, et que vous jugiez si vous en serez refusée.

Au reste, j'ai fait des réflexions qui me consolent de la bonne opinion que vous avez de moi : j'y trouve un nouvel engagement à faire tout de mon mieux, et j'en cherche de tout côté. Si la vanité est le principe de cette disposition, qui paroît bonne, autant vaudroit peut-être faire du pis qu'on peut.

Je suis fâchée des embarras que vous donne votre logement : je ne sais pourtant s'il ne vaut pas mieux s'impatienter quelquefois, que de n'avoir aucun sentiment. Vous n'aurez votre

apissier que lorsque nous serons arrivés : je ne vois nul moyen de vous le procurer plus tôt. Pourvu que vous vous portiez bien, c'est le principal, les autres inconvénients sont légers et passagers. Adieu, reine; j'attends avec grande impatience le moment de vous voir. J'ai encore fait dire à Paris que vous souhaitiez le voir dès qu'il seroit à Paris.

LETTRE XXI

Vendredi 13 octobre 1747.

Rien n'est égal à la surprise et au chagrin où l'on est, ma reine, d'avoir appris que vous avez été chez madame la duchesse de Modène. Un amant bien passionné et bien jaloux supporte plus tranquillement les démarches les plus suspectes, qu'on n'endure celle-ci de votre part. « Vous allez vous dévouer là, abandonner tout le reste; voilà à quoi on étoit réservé : aussi est-on l'exemple du malheur, les tourments dont on se croyoit quitte vont renaître par vous, et toujours la même pierre d'achoppement : c'est une destinée bien cruelle! etc. » J'ai dit ce qu'il y avoit à dire pour ramener le calme; on n'a voulu rien entendre. Quoique je ne doive plus m'étonner, cette scène a encore trouvé moyen de me surprendre. Venez, je vous conjure, ma reine, nous rassurer contre cette alarme : ne louez point la personne dont il s'agit, et surtout ne parlez pas de son affliction, car cela seroit pris pour un reproche. Je comprends que vous

serez tentée d'abandonner une route si scabreuse ; mais songez que si vous preniez ce parti, tout retomberoit sur moi, que vous laisseriez à l'abandon. On est déjà fort mal disposé à mon égard, et je vous demande en grâce de vous prêter, dans les circonstances présentes, à ce qui est nécessaire pour remettre les choses dans un meilleur état. Si, par la suite, vous n'y pouvez tenir (car je sens combien cela est difficile), vous dénouerez doucement, sans rompre. Je n'exigerai pas de votre amitié que vous rendiez votre vie épineuse et désagréable, c'est assez que la mienne le soit : le partage que vous feriez de mes peines, loin de les soulager, les doubleroit.

Nous partons toujours demain, et nous arriverons jeudi, comme je vous l'ai mandé. Je désire passionnément de vous trouver à notre débarquée. Je n'eus jamais tant de besoin de vous, ma reine.

FIN DES LETTRES

DE Mme DE STAAL A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

LETTRES
DE CHAULIEU
A MADEMOISELLE DELAUNAY

LETTRES

DE CHAULIEU

A MADEMOISELLE DELAUNAY (1)

LETTRE I

Est-il rien de si aimable que vous? est-il rien de si amoureux que moi? Soyez aussi aimable toujours que vous le fûtes hier au soir, je bénirai mon attachement et ce goût effréné qui m'entraîne vers vous : je lui fais tort, nommons-le passion. Que vous me plûtes hier! que je vous trouvai jolie! quel plaisir je pris à examiner ces rapports qui rendent aimable entre la supériorité, la justesse, la délicatesse de votre esprit et les agréments de votre personne! Un air de nymphe, une jolie taille, une certaine légèreté, surtout ce son de voix qui enchante tout ce qui a assez de goût et de délicatesse pour le sentir : ce sont des dons de la nature faits l'un pour l'autre, qui forment en vous cet attrait vainqueur que je sens si bien et que je ne saurois connoître; qu'importe, plus il est inconnu, plus

(1) Les plus anciennes de ces lettres n'ont été écrites qu'après la mort de Louis XIV. *Voyez* les *Mémoires,* pages 140 à 145, etc. Chaulieu, ce prétendu amant dont les lettres sont si passionnées, avoit alors au moins soixante-seize ans; il étoit avec cela goutteux, asthmatique et aveugle.

il m'èst cher. Les sources du Nil ne feroient pas la recherche, l'attention des voyageurs, si elles étoient aussi connues que celles de la Seine en Bourgogne. De quoi s'ingère donc le dieu du sommeil de donner des grâces nouvelles et de distribuer des agréments ? Mon amour a peine à vous prêter autant de charmes que le sommeil vous en donne (parlons plus juste entre nous autres beaux esprits), qu'il n'en découvre de ceux que la nature vous a donnés. Le ciel vous en fit présent en naissant. Doris en avoit autant que mademoiselle Delaunay. J'écoutai avec transport les vers que M. Brunel avoit faits pour elle (1) : que je lui portai d'envie ! non comme poëte, mais comme mon rival. Je donnerois tous les vers que j'ai faits pour les plus jolies femmes, pour ceux que vous me dîtes hier qu'il a faits pour vous. J'ai fait un hymne en l'honneur de l'amour (2), pour le remercier de m'avoir fait présent de ce qu'il y avoit de plus aimable. J'en veux adresser un au sommeil, pour le prier de faire dormir ce qu'il y a de plus éveillé sur la terre, qui est vous, puisque c'est à lui que je dois cette douceur, ces complaisances, ces gaietés, ces agréments qui me charmèrent hier au soir. Dormez comme les autres, je vous adorerai. Adieu.

(1) *Voyez* dans les *Mémoires*, t. I, page 40.
(2) *Mémoires*, t. I, page 143.

LETTRE II

Je sais que par les lois de vous plaire, que vous m'expliquâtes hier, et qui sont pour moi des lois souveraines, je ne dois point vous voir aujourd'hui; mais au moins vous n'avez point interdit à un homme aussi naturel et aussi vrai que je le suis, de vous dire la vérité. Toutes mes fantaisies pour vous m'ont repris, vous ne m'avez jamais tant plu : et comment cela pourroit-il être autrement? Je vous ai revue trois ou quatre fois avec tous vos agrémens et quelques douceurs. Il en faut convenir, la nature vous a donné un pouvoir si absolu, un ascendant si vainqueur sur moi, que dès que je suis avec vous je n'ai plus ni sentiment ni volonté : que me serviroit-elle? la vôtre me suffit. Je ne veux que ce que vous voulez, et ne voudrai jamais que ce qui pourra vous plaire. N'ai-je pas besoin de tout cela, de toute l'estime que j'ai pour vous, de mon penchant, de mon dévouement, pour faire durer l'attachement que j'ai pour vous? J'ai une foi aveugle pour tout ce que vous me dites; mais, dans un autre que moi, que de choses feroient une vraisemblance! Le retour imprévu d'hier au soir me fit une impression que ma foi aveugle et le plaisir d'être avec vous ne me donna pas seulement le temps de vous laisser apercevoir. Vous voyez au moins que vous avez dissipé ces noirceurs que vous m'avez autrefois tant reprochées. Profitez, je vous en conjure, de tous vos avantages sur moi, vous ne trouverez jamais rien qui vous convienne tant. Je ne suis occupé que du soin de faire le plaisir de votre

vie, de vous divertir, et d'en faire le bonheur. Je veux faire pour vous tout ce que je puis, et vous laisser faire tout ce que vous voudrez, sans jamais vous contraindre un moment. Si ce malheureux accès d'ennui qui vous prit hier vers les six heures, alloit revenir, voulez-vous que je vous envoie mon carrosse pour aller voir mademoiselle de Grieu, tandis que je serai en quelque autre endroit dans ces quartiers-là? Je vous irai prendre et vous ramenerai, ou bien irons-nous dire adieu à Silly avant qu'il s'en aille? Rien que ce qui pourroit vous plaire; ordonnez.

LETTRE III

Si j'offrois à Dieu avec résignation, pour la rémission de mes péchés, le souper que je fis hier au soir, je serois un grand saint. Ce que je ne fais pas à l'égard du Seigneur, je le fais au vôtre, et vous prie de le recevoir pour l'expiation de tout ce que j'ai jamais fait qui a pu vous déplaire. Quand je vous conterai toutes les circonstances qui ont accompagné ce contre-temps, je vous ferai mourir de rire de mille choses qui pensèrent me faire pleurer. Figurez-vous seulement, vous qui connoissez mes impatiences, de me voir arriver, vers les neuf heures, avec le pétillement d'imagination d'un homme qui doit jouir du plaisir de souper avec vous, pris au trébuchet, sans pouvoir honnêtement ressortir. Non plus de L... qu'il en pleut; point de V... Au lieu de cela, quatre chevaliers danois que je ne connoissois point. Je crois que c'étoit moi dont

Despréaux vouloit parler, par un esprit prophétique, dans son *Festin : Nous n'avons*, m'a-t-il dit, *ni Lambert ni Molière.* Ce n'est pas tout : on m'a prié de souper à l'Arsenal; il faut que j'y sois à cinq heures : cet excès d'honneur me prive du plaisir de savoir des nouvelles de l'état de votre santé, et de causer avec vous; chose que je désire ardemment. Il semble que tout conspire à nous séparer. Ne soyez point de la conspiration, et je saurai bien dompter cette fatalité. Je vous conjure, par tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus sacré, de vouloir bien faire quelque arrangement pour demain qui me donne le plaisir de passer quelque temps avec vous, et d'y causer tout à mon aise; j'en ai un désir et une impatience que je ne puis vous exprimer. J'ai mille choses à vous dire, dont il n'y a aucune qui vous puisse faire de la peine; car, dans toute ma vie, je ne serai jamais occupé que de faire tout ce qui pourra vous plaire. Adieu : mandez-moi des nouvelles de votre santé, et comment vous avez passé la nuit; car c'est le soin le plus tendre que j'aie au monde.

LETTRE IV

Que je fus hier de méchante compagnie! que je vous ennuyai! que je m'ennuyai moi-même! Je mourrois, si je tardois un moment à vous dire cette vérité qui me prend à la gorge, et dont je vous demande mille et mille pardons. Que l'on me parle après cela de notre liberté, de l'excellence de l'âme, de la supériorité de l'esprit!

Fus-je un moment ce que je voulois être? Et toutes ces belles prérogatives de l'humanité purent-elles jamais vaincre la seule noirceur du tempérament, et une vapeur qui obscurcissoit le feu de mon imagination et suspendoit même le sentiment? Insupportable à moi-même, plus je connoissois l'état où j'étois, plus je m'y replongeois, et plus mon embarras redoubloit. Est-ce donc là le même homme qui passa il y a deux jours quatre heures avec vous comme un moment, avec une joie qui tenoit du ravissement, et qui, au bout de ce temps-là, ne pouvoit encore se résoudre à vous quitter? Que mon amour-propre est anéanti! Oubliez que vous m'avez vu hier; plaignez-moi, secourez-moi contre moi-même, surtout donnez-moi ma revanche, en me proposant quelque chose qui puisse vous plaire et vous divertir. Adieu : que la sincérité de cet aveu vous persuade au moins de la vérité de tout ce que je vous ai jamais dit de plus fort et de plus passionné, qui étoit encore au-dessous de tout ce que je pensois et de tout ce que je sentois pour vous.

LETTRE V

J'ARRIVE de chez M. D. P., dont l'écorce est fort tendre, et l'intérieur fort coriace. Pour surcroît de malheurs, je trouve un laquais du président Hénault qui vient me sommer de ma parole de vouloir bien être le malheureux juge d'un malheureux opéra qu'il veut que j'entende après midi, et me donner après cela à souper.

C'est bien ici que je maudis le cas que l'on fait de moi. N'est-il pas bien cruel qu'il faille que je m'ennuie par bienséance, quand je puis me divertir par goût? j'aurois passé tout le soir avec vous. Comme je sais l'effet que le moindre dérangement fait sur vous, je vous offre mon carrosse pour en faire tout ce qu'il vous plaira. Que j'aie la consolation que vous vous divertissiez, tandis que je me désespérerai. Quand vous en aurez fait, il viendra me reprendre chez le président Hénault. Je serai demain à vos ordres pour tout ce qu'il vous plaira, car M. le grand-prieur s'en va à la chasse. Adieu.

LETTRE VI

Qu'ordonnez-vous pour aujourd'hui? Que voulez-vous faire d'un jour qui n'est compté dans les jours de ma vie qu'autant que je le puis passer avec vous, ou que j'y puis trouver quelque occasion de vous plaire? Si vous en aviez besoin pour le succès de vos affaires ou pour le moindre de vos intérêts, employez-le, je vous en fais le sacrifice avec plaisir. Il n'est point de moment où je ne sente que je vous aime cent fois plus que moi-même. Je sentis hier plus réellement, plus machinalement que jamais, chez madame de L..., l'effet de cette sympathie qui m'attache à vous. Il faisoit si obscur dans la chambre, que je ne vous vis point. Je ne savois si vous étiez là ou chez madame de S.... Un trouble secret, un mouvement me dit que vous y étiez. Si cela n'étoit exactement

vrai, je n'aurois ni la fadeur ni ne prendrois la peine de vous le dire. C'est cette sympathie qui fait ce pouvoir sans bornes que vous avez sur moi. Je veux bien qu'il soit absolu, mais trouvez bon que je vous reproche un peu qu'il est tyrannique; je ne vous ai jamais trouvée si farouche. Faites-moi goûter la douceur de votre empire, il fait tout le plaisir de ma vie, et sera éternel; mais il n'est point de tyran qui ne soit toujours en danger de sa chute. Je revis hier votre Clichy; je soupai bien dans ce même salon que vous aimez tant, mais vous n'y étiez pas. Que l'affection que vous avez pour cette maison-là en a augmenté les charmes pour moi! Que n'est-elle à vous! Que vous en feriez bien les honneurs! Que vous y dormiriez bien! Pourquoi cela est-il impossible? Vous savez bien que nous décidâmes l'autre jour que les chimères doivent avoir place parmi les projets des hommes; il n'en est point qui ne me passent tous les jours par la tête pour le bonheur de votre vie, qui ne cesse jamais de m'occuper. Adieu.

LETTRE VII

Vous me dites tous les jours que ce malheureux esprit, qui devroit être un moyen de plaire à quelqu'un qui en a autant que vous, est une source éternelle de défiance, et que tout ce que je vous dis, ou vous écris, est trop bien pour que vous en soyez touchée. Si vous ne l'êtes par les paroles, soyez-le au moins par les faits. Faites autant de réflexions sur votre aventure d'hier,

que j'en ai fait. Quelqu'un qui penseroit moins tendrement pour vous que moi sentiroit une maligne joie de se voir vengé de vous ; mais bien loin de là, j'ai partagé avec sensibilité le peu d'égards et le peu de considérations qu'ont eus pour vous des gens qui devroient baiser les pas par où vous marchez. Quelle différence de procédé avec moi, qui ne suis pas tout-à-fait si bien payé. Si vous étiez la reine du monde, je vous en atteste vous-même, vivrois-je avec vous avec plus de considération, de bienséance, d'égards, de politesses, de soumissions, et de tout ce qu'un vrai mérite personnel peut attirer, qui est toujours fort au-dessus de toute sorte de conditions. L'amour que j'ai pour vous me rappelle toujours ce vers de Cybèle dans *Atys* :

Un mortel dans mon cœur est au-dessus des dieux.

C'est là le principe de ma conduite avec vous. Il n'est point d'occasions où je ne vous fasse des sacrifices. L'attachement que j'ai pour vous fait envie ; on me le reproche. Au milieu de tout cela, je vous professe hautement, je ne m'en dédis point. Votre nom, vos louanges sont éternellement dans ma bouche ; et avec toutes les choses dont j'ai à me plaindre de vous, il ne s'en faut pas beaucoup que je ne sois confesseur et martyr. J'ai refusé encore ce matin un souper avec la maréchale d'Estrées que l'on me demandoit avec empressement. Je ne puis me résoudre à mettre en usage quelques talents de plaire qui me restent pour d'autres que pour vous. Avouez que vous n'en usez pas tout-à-fait de même pour moi ; je ne puis pas vous cacher que cela

commence à prendre un peu trop sur mon cœur. Avec cette même vérité que je vous ai dit tant de fois que je vous aimois à la fureur, je vous avouerai que je vous aime moins depuis les deux dernières visites du T... Encore autant, et je crois que je ne vous aimerois plus. Si la vérité, la tendresse, la force de l'attachement que j'ai pour vous est de quelque prix, répondez-y par des choses qui le rendent éternel; car jamais personne n'a eu un fonds d'inclination si marqué que celui que j'ai pour vous, ni un penchant si violent. Adieu mille fois.

LETTRE VIII

Vous aimer fait le charme de ma vie, vous plaire tous mes désirs, vous rendre heureuse et indépendante, surtout de moi, le plus doux projet de mon cœur. Faire toutes vos volontés, flatter vos fantaisies, vous donner des plaisirs, ne vous jamais contraindre,

C'est le dessein que je formai
Le douzième du mois de mai.
Si ce dessein vous plut, Sylvie,
Le douzième du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

Faire cette lettre plus longue, ce seroit la gâter. Où trouver des expressions pour soutenir plus d'un moment la vérité et la vivacité de ce style? Adieu. Que voulez-vous? qu'ordonnez-vous pour aujourd'hui, et vous serez obéie?

LETTRE IX

Vous me débitez tous les jours les maximes les plus sages et les plus sensées de la société, qu'il faut prendre des gens ce qu'il y a de bon, les mettre à l'usage auquel ils sont propres, et n'en vouloir rien de plus. Les beaux préceptes pour les indifférentes! Mais la remontrance que vous fit votre femme de chambre est plus raisonnable et plus sage. Vous croyez cette proposition téméraire, je vous la démontrerai la première fois que le feu prendra à nos imaginations et produira une conversation comme celle d'avant-hier. Croyez-vous que je ne connoisse pas la raison, et qu'elle ne me dise pas que vous ne méritez point l'attachement que j'ai pour vous? Mais, grâce au ciel, je ne l'ai pas encore voulu écouter. Je vis depuis six mois dans un enchantement avec vous qui me les a fait passer comme un moment, qui me rend facile tout ce que vous désirez, et me fait mettre le degré de chaleur qui est nécessaire pour le faire réussir. N'est-ce pas cet enchantement qui fait cette envie éternelle de vous plaire, cette soumission aveugle à vos volontés, ce feu, ce pétillement d'imagination, cette douce fureur de passer notre vie ensemble; cette confiance aveugle, cette envie continuelle de faire le plaisir, les amusements, le bonheur de votre vie : en un mot, cette complaisance aveugle pour le moindre de vos désirs qui ne se dément jamais? Je ne veux d'autre juge que vous-même, que j'aime encore plus que ma vie, si depuis six mois j'ai dit une fois non, quoi que vous m'ayez proposé. Faites cesser cet

enchantement, que tout cela deviendra-t-il? Vous resterez seulement pour moi cette personne singulière, telle que vous vous trouvâtes en débarquant à la cour. Je vous admirerai, je vous louerai, et ne vous verrai qu'une fois tous les mois. Pour moi, je deviendrai pour vous au plus comme Fontenelle ou comme l'abbé Conti. On m'apportera dans une chaise, et tout fait comme lui, chez vous, pour y venir parler de métaphysique avec un asthme et quelque touche d'apoplexie. Croyez-moi; faites durer le charme au lieu de le faire cesser. La sagesse et la raison vont plus souvent à conserver d'aimables erreurs, et à faire durer un attachement aussi vrai et aussi tendre que celui que j'ai pour vous, qu'à suivre une sèche et stérile vérité. Dès que le charme est fini, que devient l'opéra d'*Armide*, qu'un débris de palais détruit, une triste senteur de lampes qui s'éteignent? Quel plaisir, au lieu de toutes vos belles réflexions, de vous retrouver parée de tous vos agréments, telle que vous me parûtes il y a quelque temps chez madame de Vauvray, ou telle que vous m'enlevâtes avant-hier par une conversation et une belle humeur qui me rappela toute la passion que j'eus jamais pour vous! Quelle différence de la tiédeur de l'amitié à cela! Et si je vous quitte, ce que vous ferez peut-être arriver trop tôt, qui vous aimera comme moi?

LETTRE X

Vous m'êtes trop chère, et je suis trop occupé de vous, pour ne pas avoir la dernière

attention sur tous les mouvements de votre vie. Depuis trois semaines vous avez un fonds de chagrin dont je ne puis pénétrer la cause; vous avez beau tantôt prendre pour prétexte ou l'extrémité de votre amie, ou des contretemps qui vous impatientent, ou quelques moments de mauvaise santé; il y a quelque raison plus forte que tout cela dans votre âme, qui les produit. Toutes mes réflexions, ma grande connoissance du monde, me persuadent que vous avez quelque embarras que vous ne pouvez dissiper; peut-être quelque engagement qui vous pèse; peut-être quelque parti que vous voudriez prendre, et dont vous n'êtes peut-être pas bien d'accord avec vous-même. N'y a-t-il point, dans le monde, de remède à tous ces maux? Je suis prêt d'y entrer, aux dépens de tout ce qui est dessus la terre : je n'en excepte rien, car mon amitié pour vous n'a point de bornes; ce penchant naturel, ce goût que vous n'oseriez nier que j'ai pour vous, sont de plus sûrs garants de la vérité de mes sentiments, que tous les termes avec lesquels je les pourrois exprimer, qui sont toujours communs entre ceux qui parlent d'amour, et ceux qui le ressentent véritablement. Parlez-moi avec confiance, je vous estime trop pour vous accuser d'être fausse; mais je vous aime trop pour ne pas vous reprocher de n'être pas assez vraie avec moi. Ne vous étonnez pas de cet empressement à guérir vos noirceurs; vos chagrins sont devenus les miens; vous noircissez mon imagination : ne vaut-il pas mieux que je rende à la vôtre cet agrément et ce brillant que je lui ai vus? Travaillons pour le public; il y perdroit trop, si votre imagination et

la mienne prenoient le deuil en même temps. L'impertinence de M. de C.... acheva, hier au soir, d'en faire un habit tout complet à la mienne ; il y manquoit encore quelque point, il l'acheva hier à souper ; il me porta votre santé. M. le grand-prieur se fit un plaisir de la boire. Il lui dit qu'en vous écrivant ce matin il ne manqueroit pas de vous l'apprendre. C'est bien à un homme de cette espèce de faire les honneurs d'une personne comme vous. J'avoue que je n'y puis pas tenir. Comment imaginer que quelqu'un d'aussi hautain, d'aussi orgueilleux que vous, laisse prendre ces airs-là à un petit farfadet tel que celui-là ! Vous pouvez juger par vous de l'impression que cela fait sur un homme aussi glorieux que moi. Laissons toutes ces sottises ; mettons dans notre vie la joie, le plaisir, l'abondance et la tranquillité. Je vous fis l'autre jour votre définition juste ; trouvez bon que je vous fasse la mienne. Je suis fait de sentiments et de volupté ; vous avez fait naître les plus vifs qu'un mortel puisse avoir ; que l'autre en soit la digne récompense : en un mot, il n'y a que vous qui puissiez faire le bonheur de ma vie, comme il n'y en a point d'autre qui puisse avoir tant d'envie de faire le bonheur de la vôtre que moi. Adieu mille et mille fois ; j'irai vous voir ce soir : puissé-je vous trouver avec tous les agréments que la joie vous donne !

LETTRE XI

Vous croyez peut-être qu'il n'y a que vous qui éprouviez la vicissitude des choses humaines; je vais à mon tour faire un beau saut. M. de Vendôme a acheté une maison à l'autre bout du faubourg Saint-Germain, et il faut que je quitte l'ombre de mes marronniers, les fruits de mes jardins, et surtout mes figues, que le plaisir de les partager avec vous me rendoit si chères; mais il vaut encore mieux se séparer de bonne grâce de ces petites douceurs, que de quitter un prince, un bienfaiteur, un ami avec qui je vis depuis quarante ans dans le sein de la confiance et de l'amitié. Ces sortes de mariages de bienséance, sans être un sacrement, ont la même force que les autres, et se peuvent quasi aussi peu dissoudre. Quelques raisons de consolation que m'ait suggérées ma philosophie, je n'en ai admis que celle que mon tendre attachement pour vous m'a fait envisager, quoique dans le lointain, qui est le plaisir d'habiter un quartier où, selon les apparences, vous devez passer votre vie. Un plus grand changement, et un événement plus nouveau, est que je me dispose à y bâtir pour moi une maison de cinquante mille écus. Nous sommes dans ce temps des fées et des enchantements. Ne soyez surprise de rien, sortez seulement de..... Et qui vous a dit qu'Urgande et Mellusine ne se mettront pas en pièce pour vous? Gardez-vous bien seulement, quand vous sortirez, de faire un signe de croix, de peur que tout cela ne disparoisse, et prenez une confiance aveugle à la baguette du sage

Equif. Que ne donnerois-je point d'une heure de conversation avec vous! Car les mystères de la cabale se développent mal par lettre. J'aurois trouvé des secours, des conseils dans votre esprit et dans votre amitié, et vous en auriez trouvé réciproquement dans la mienne. Adieu. M. de G..... m'a fait l'honneur de me venir voir hier; il m'a dit qu'il avoit été voir M..... chez M. le lieutenant de roi, depuis deux ou trois jours, et qu'il ne logeoit plus chez M. l'abbé de Vertot. J'irai voir après midi notre cher ami, dont personne ne connoît si bien le mérite que moi, et à qui je vous prie de faire mille compliments. Adieu encore une fois. Je quitte la plume à peine, car j'aurois bien des choses à vous dire; mais il faut la quitter.

LETTRE XII

Quel talent de plaire vous avez! Quelque accoutumé que j'y sois, je l'admire toujours. Vous mêlez à vos agréments tant de naturel, qu'il semble que vous ne soyez née que pour la chose que vous faites. A vous voir hier à table avec M. le grand-prieur, on diroit que vous avez passé votre vie avec le prince d'Auvergne et le duc de La Ferté; vous en fûtes, ce me semble, bien payée. Quelle marque d'estime, de confiance et d'amitié ne vous donna point M. le grand-prieur! Si votre suisse avoit été aussi poli, vous n'auriez pas pensé coucher dehors. Mon laquais m'a fait une peinture de vos embarras qui m'a impatienté encore plus que jamais. Ma

fluxion sur mon œil continue, et me met d'une humeur à me pendre si j'étois Anglois. Je n'ose sortir, et le chagrin de ne vous point voir est le plus grand de tous mes maux. S'il continue, je vous conjure, par tout ce qu'il y a de plus tendre, de me venir voir. Vous m'avez tant dit de fois que vous le feriez quand il y auroit quelque raison pour cela! il n'y en a que trop, mais je ne veux point que ce soit cela qui vous détermine. Je ne vous en parlerai point, et vous ferez tout ce qu'il vous plaira. Après que vous fûtes partie, que ne me dit point M. le grand-prieur, d'obligeant pour vous! Que ne m'avez-vous, depuis quinze jours, voulu croire! Laissez là tous vos tièdes amis, et comptez qu'on ne trouve qu'une fois en sa vie une violente passion, une solide amitié et une estime infinie jointes ensemble, et qu'avec cela on va bien loin. Adieu.

LETTRE XIII

QUAND j'entrai chez vous hier, je ne faisois que vous aimer; quand j'en ressortis, je vous adorois : quel moyen avez-vous employé pour cela? Tout ce qui auroit guéri l'amant le plus passionné, dans ce vulgaire d'amants que les gens qui possèdent comme vous la théologie sublime de cet art méprisent fort. Qui jamais, autre que vous, a fait son amant fidèle et constant par le récit de ses friponneries? M. de La Rochefoucauld avoit bien raison de dire que les grandes passions sont au-dessus de la jalousie; s'il nous avoit connus, il auroit fait cette maxime-

là pour nous; s'il nous avoit entendus hier, je lui en servirois de preuve. Que vous connoissez bien le chemin de mon cœur! Achevez de l'apprendre; je désire passionnément que vous ne vous y égariez jamais. Ma passion ne vit que de plaisir, mon amour ne se nourrit que de faveur : après cela, donner ma vie pour ce que j'aime, partager avec elle mon bien, ma fortune, tout ce que j'ai au monde; voilà ce que je sais faire, et ce que je ferai pour vous. Quel joug! quelle servitude vous imposerois-je pour cela! Vous laisser, vous prier de faire tout ce qui pourra vous plaire et vous divertir sans réserve; moi, de mon côté, faire tous les plaisirs, l'amusement et le bonheur de votre vie sans contrainte, avec des chaînes de fleurs; voilà de quoi je vous convaincrai bientôt. Je m'en vais à l'opéra; pendant que j'y serai, ne voudriez-vous point mon carrosse pour aller voir madame de Réal, ou faire telle autre chose qui pourra vous divertir, fût-ce pour faire une friponnerie? Il suffira que vous me le renvoyiez dans la place du Palais-Royal, à huit heures. Adieu mille et mille fois. Ne craignez point de vous faire un maître; vous prenez le chemin de vous faire un esclave, et je le veux être jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE XIV

Enfin me voilà revenu avec plus d'envie de vous voir que jamais; je la satisferois tout présentement, au lieu de ma lettre, si l'ébranlement du carrosse ne m'avoit donné un petit

frémissement dans le pied, que je ne veux pas qui dégénère en goutte. Fiez-vous-en à mon impatience ; elle vous doit être un sûr garant de la promptitude de mon voyage à Sceaux. Le récit de mes amusements sera plus court que celui de vos ennuis ; mais que nous avons bien d'autres récits à faire ! combien de choses ai-je à vous dire ! L'esprit s'épuise, mais le langage du cœur est intarissable. Vous m'avez flatté quelquefois que je n'étois fait que pour vous dire des choses qui pouvoient vous plaire : voilà ce que je ferai encore mieux que jamais au premier moment que je serai avec vous ; mais apprenez un peu à répondre, car je vous avertis que je ne puis plus parler tout seul. Vous m'aviez tant dit que vous n'auriez peut-être plus de passion ; je vous en trouve une des plus vives pour mon jardinier. Quoi donc ! trois ou quatre douzaines de figues tournent-elles la tête à une personne sur qui tous les traits de l'amour, les soins, les Rémond n'ont pu rien prendre ? encore si c'étoit le jardinier des *Contes de la Fontaine*, et que vous fussiez dans votre couvent, je ne dirois mot. Quoi qu'il en soit, le voilà donc sous votre protection. Grâces à vous, je n'aurai bientôt plus de mes valets qui veuillent me servir ; tous me quittent pour vous : ce n'est pas la première fois que vous avez fait bien d'autres déserteurs. J'ai trouvé votre lettre en arrivant, et bien que ce ne soit pas vous voir que d'entendre parler de vous, elle m'a fait un plaisir si sensible, que je ne puis m'empêcher de vous tenir un compte infini de votre exactitude. Adieu mille fois. Imaginez quelque chose qui puisse vous faire plaisir ; proposez-le-moi en arrivant auprès de vous,

voilà le moyen de me bien recevoir; car je mourrois de plaisir, si vous étiez un jour assez contente de moi pour que je le fusse de vous. Adieu encore une fois.

LETTRE XV

Nous nous sommes assez prêtés au monde depuis trois jours; nous avons assez fait, vous les délices, et moi l'amusement des autres; ne vivrons-nous point un peu l'un pour l'autre aujourd'hui? Je ne dois qu'au hasard les moments que j'ai passés samedi au soir avec vous; vous n'eûtes jamais tant d'esprit, et ne me parûtes jamais plus aimable; mais ne devrai-je jamais de pareils moments à votre attention? N'est-ce pas les mériter que de les désirer aussi ardemment que je le fais? Je fis hier un dîner merveilleux avec madame la comtesse de Veauce, le duc de Sully et l'abbé de Bussy; ils avaient de l'esprit, tous ne cherchoient qu'à plaire; mais que cela a été loin du brillant de cette conversation, de ces charmes inconnus qui me firent passer trois heures avec vous, plus courtes qu'un quart d'heure! Je meurs d'impatience de savoir comment vous serez logée à l'hôtel C... Nous devrions bien aller voir ensemble l'appartement qui vous est destiné, pour tâcher d'arracher au bon homme Fontanieu quelques tapisseries de Pharamond ou de François Ier; ils seront trop heureux et trop honorés de vous meubler; et si j'étois roi comme eux, je vous

prêterois encore mon lit avec toutes mes tapisseries. Adieu.

LETTRE XVI

Que nous soyons, vous et moi, des augures qui ne peuvent se rencontrer sans étouffer de rire de leur profession; que nous soyons des gens de bien; que nous soyons des fripons, comme vous avez grand penchant à le croire : qu'importe du oui ou du non, si nous jouissons de cette douce fureur de nous voir, de nous chercher, de passer notre vie ensemble? Ne vins-je pas hier encore de l'autre bout de Paris vous donner les seuls moments de liberté que j'aie? je quittai la duchesse de G... et une compagnie qui me plaisoit infiniment, parce que vous me plaisez davantage. Je restai avec vous jusqu'à dix heures; j'y aurois resté jusqu'à minuit, si nous avions été seuls, malgré la présence d'un homme qui étoit trop fraîchement et trop abondamment poudré blanc, pour n'être pas suspect. Quelle vivacité, quel brillant dans notre conversation! Quel éclat de rire ne fîtes-vous point, quand je demandai si j'étois destiné toujours à périr par les mains des gascons! il ne l'entendit pas le bon homme. Entre les gens aussi déliés que nous, cela ne vous échappa point. J'envie le plaisir de vous divertir : n'est-ce pas vous plaire? J'ai lieu de croire que vous ne vous ennuyez pas avec moi : appelez cela coquetterie, penchant, goût, plaisir, sympathie, volupté, amour, passion, amusement, amitié, je

vous laisse le choix des armes et des noms. Je crois qu'en bon françois cela s'appelle s'aimer. Ce je ne sais quoi, quel qu'il soit, au sortir d'avec ces belles dames, me fera vous aller donner le bonsoir, dussé-je n'être qu'un moment avec vous. Que les gens de bien fassent mieux!

LETTRE XVII

Je servis hier votre ami comme vous le désirez, et comme il le peut souhaiter; pour parler plus juste, je flattai et satisfis la bonté de votre cœur; j'ai bien peur que vous ne me forciez bientôt à en faire l'éloge aux autres : cependant il n'est personne sur la terre (je vous en atteste vous-même, et ce goût effréné que j'ai pour vous) qui méritât tant de s'en louer que moi. Je voulois hier vous rendre compte de tout ce qui s'étoit passé; mais M. l'ambassadeur de Sicile vint me voir à six heures, et me trouva de si bonne compagnie, qu'il ne me quitta qu'à neuf heures et soupa avec nous. Combien de fois je maudis le cas que l'on faisoit de moi, qui m'empêchoit d'être avec vous! Je vous ai ouï dire bien des fois, et vous me l'avez persuadé, que vous vouliez que votre amant eût de la considération; ce sentiment seul soutint mon amour-propre, et ce qui m'étoit indifférent pour moi me devint précieux par rapport à vous. Ce n'est pas la première fois que je me suis aperçu que je vous aimois mille fois plus que moi-même; bien que l'exagération soit le langage de ceux qui pensent comme moi, c'est toujours en

moi le langage de la vérité. Adieu, je vous irai voir de bonne heure, car je suis menacé de vous quitter à sept heures.

LETTRE XVIII

Je vous envoie la réponse de notre tête calcinée; vous verrez par là que nous n'avons qu'à nous arranger avec Silly. J'irai vous prendre à sept heures et demie chez l'abbé de Vertot, ou partout où vous ordonnerez; je m'en vais à cinq heures chez madame de Lambert; je vous offre mon carrosse pendant que j'y serai, si cela vous est plus commode que de traverser les Tuileries par le soleil, que j'ai peur qui ne vous donne votre migraine : vivons et ne songeons qu'à nous divertir. Je veux faire tous les plaisirs de votre vie, sans mélange d'embarras ni de chagrin; j'en ferai le solide bonheur toutes les fois que vous le voudrez : faites un peu le mien; car tout n'est qu'un commerce dans la vie.

> Et que pour nous Vénus forme une chaîne
> D'amour sans fin et de plaisir sans peine.

Avec cet équipage, croyez-moi, mon adorable, nous ne nous ennuierons point.

LETTRE XIX

Enfin je retrouvai hier ce charme de nos premières conversations, où beaucoup d'estime, assez de sympathie dans la façon de penser et dans le tour de l'esprit, un peu d'envie de me plaire, m'attirèrent votre confiance, faveur dont je me glorifie; achevez de la prendre toute entière, connoissez-moi une fois tel que je suis dans toute mon étendue, et vous serez la personne du monde la plus heureuse, et moi le plus content. Après les explications que nous eûmes hier, on ne me dira pas que j'aime mon idée. Vous vous montrâtes telle que vous êtes, et voilà comme je vous demande; je vous adore libertine, coquette, friponne, avec tous vos défauts et tous vos agréments. Me peut-on reprocher, avec cet aveu, que je vous aime en dupe? c'est mademoiselle Delaunay tout entière, comme elle est, son esprit, sa figure, pour qui j'ai un goût infini: que d'autres avec toutes leurs perfections et leurs beautés me plaisent autant, je les aimerai de même. Mes fureurs sont calmées, je suis précisément dans l'état où vous me demandez; où occupé de faire tous les plaisirs de votre vie, de vous fournir des comtes d'Albert, de vous passer des grands-prieurs si vous le voulez, de vous ramasser autant d'amants qu'en eut Pénélope; ne vous contraindre jamais, et vous laisser faire tout ce que vous voulez. Je veux toujours recevoir de vous comme une grâce, comme une faveur, tout ce que vous voudrez faire pour moi, sans vouloir jamais prendre de droit ni affecter la moindre autorité avec vous.

Avouez au moins qu'il faut que vous soyez de bien méchante humeur si vous ne trouvez quelque moyen de vous accommoder de ce projet. Adieu, mandez-moi quel est votre arrangement, et je l'exécuterai.

LETTRE XX

Nous voici dans le temps des prodiges : une truie est accouchée à Clichy d'un éléphant. Vous me parlâtes hier d'un enfant qui n'a pas encore tout-à-fait cinq mois, et qui a déjà une grande barbe blanche ; pour lui donner un accoutrement bienséant à sa vieillesse, vous lui donnâtes même un collet monté ; moi qui veux aussi y mettre quelque chose du mien, et ne pas vous laisser toute seule l'habiller, j'y ajouterai un chapeau pointu : avec cela si nous le montrions à la foire, nous ne laisserions pas de gagner quelque argent. Il faut rire avec vous, c'est le seul bon parti, c'est du bien perdu d'y mettre plus de sérieux, et jusqu'ici je n'ai perdu ni mon temps ni ma peine ; il est trop tard de commencer, l'un et l'autre m'est trop cher pour les perdre. Mandez-moi ce que vous voulez que je fasse pour mademoiselle de S..... et je l'exécuterai encore avec plaisir.

LETTRE XXI

Je ne puis attendre jusqu'à ce soir tranquillement à savoir l'état de votre santé, et comment vous avez passé la nuit. Je dois voir Fagon à midi, et mes attentions pour vous ne me laissent pas un moment en repos; c'est le tourment de ma vie : mais il est si doux, qu'il passe tous mes plaisirs. Je vous convaincrai peut-être à la fin combien tendrement et véritablement je vous aime.

LETTRE XXII

J'aurois plus d'empressement à vous mander des nouvelles de ma santé si elles étoient meilleures; mes maux augmentent et ma patience diminue; c'est une vertu dont je n'irai point chercher le magasin chez vous (je ne prétends point vous insulter); la provision que j'en ai est encore moindre que la vôtre. Je passai hier l'après-midi à faire le bel esprit entre M. de Longepierre et des jésuites qui m'étoient venus voir; j'aurois eu autant besoin de votre secours pour soutenir la conversation, que vous eûtes besoin du mien avec l'abbé Conti. Je suis si abattu et si misérable, que je n'ai pas la force de vous rien dire. Adieu.

LETTRE XXIII

Qu'est-ce qu'ordonnent vos fantaisies pour la journée d'aujourd'hui? car, pour le lendemain, elles le connoissent aussi peu, et n'en ont pas davantage de souci que vous. Eh bien! jouissons du présent; s'il fait beau, arrangeons notre promenade pour demain. Voulez-vous sortir? Allons voir Silly ou madame de Lambert, ou tout ce que vous aimerez le mieux. Avez-vous bien dormi? Etes-vous de belle humeur? Nous causerons et nous rirons. Quand vous voudrez me paroître aimable je vous aimerai, quand vous ne le voudrez pas je vous laisserai. Flatter tous vos désirs, servir vos goûts, ne jamais vous contraindre, ne vous aimer guère, vous laisser ennuyer quelquefois pour vous divertir davantage : voilà mon système, le plan de la plus aimable vie du monde, et le modèle d'une espèce de chaîne de roses qui ne pèse guère. Elle me fait souvenir de ces honnêtes forçats qui se promènent, sur leur parole, sur le port de Marseille, et ne portent d'autre chaîne qu'un petit anneau de fer-blanc au pied pour marque de leur esclavage. Plaire un moment vaut mieux que dix ans de passion et d'attachement. Ne vous étonnez pas de me voir si dégagé dans mes maximes; je fus hier trois heures avec le comte d'Albert; je mourois d'envie de vous aller voir après; mais je crus que c'étoit trop d'avoir laissé corrompre ma vertu toute l'après-dînée, et d'aller achever d'aller la perdre le soir avec vous. Adieu, je vous dirai tantôt bien des choses.

LETTRE XXIV

Je vous croyois à l'autre bout de Paris à souper quelque part en fête, quand on me rendit hier au soir votre lettre, en sortant de chez madame du Maine; le cœur me battit; j'eus peur qu'il ne vous fût arrivé quelque chose : vous me faites connoître la crainte que je n'avois jamais connue pour moi-même. Pourquoi ne me pas dire que vous alliez souper chez madame de Livry? j'en devinai la cause, mais je ne saurois vous pardonner de m'avoir ôté ce moment que j'eusse passé avec vous; car j'y aurois été souper. Comment va votre rhume? Je ne saurois attendre à en savoir des nouvelles jusqu'à six heures et demie que j'irai vous prendre chez votre ami. Que ce moment d'impatience est cher à mon cœur! que je chéris ce qui me fait sentir mon amour! que mon attachement me plaît! mais combien me plairoit-il davantage si j'osois m'y abandonner! Deux tristes réflexions importunes viennent suspendre malgré moi ce penchant qui m'entraîne vers vous; je n'ose m'y fier; les engagements que vous avez ne sont point assez forts; mes chaînes sont douces et légères, mais je ne les trouve pas assez solides; une absence, un caprice, peut-être une jalousie, mes fantaisies que je crains moi-même, un goût, tout peut les rompre. Je vous conjure, par tout ce qu'il y a de plus tendre, de mettre encore quelque chose entre nous qui nous empêche de nous séparer jamais. Que ne pendrions-nous point réciproquement! moi, mon amour et mon

goût; et vous, le bonheur de votre vie que je voudrois faire au péril de la mienne.

LETTRE XXV

Vous avez oublié que je vais ce soir à Clichy; je vous l'ai dit pourtant hier : ainsi je n'irai point aux Tuileries. Votre amie qui doit venir vous prendre peut manquer, et qui sait quand elle viendra, si elle n'aime pas autant ses chevaux que madame de Vauvray? Je ne veux point hasarder que vous vous ennuyiez un moment; je connois vos impatiences; je vous envoie un carrosse, dont vous ferez tout ce qu'il vous plaira : s'il vous sert, j'aurai fait une chose utile à votre satisfaction; si vous ne vous en servez point du tout, j'aurai satisfait le sentiment de mon cœur, qui, pour vous épargner une peine, ou vous procurer un plaisir, donneroit tout ce qu'il a au monde. Je ne me sens plus de mon torticolis; et quel torticolis n'auroit point disparu? quel cou ne se seroit point redressé à la sortie que vous me fîtes hier? Vous croyez peut-être que je fus fâché; je n'ai jamais été si aise. Je bénis cent fois ce qui m'avoit empêché d'assister aux apoplexies métaphysiques de l'abbé Conti; je n'aurois pas joui de ce mouvement de vivacité avec lequel vous vîntes me gronder. Qui est capable de vous impatienter peut bien une autre fois être capable de vous plaire; il n'est rien que je redoute tant que votre indifférence.

LETTRE XXVI

Mademoiselle de Grieu m'attend ce soir à sept heures, pour me faire des remercîments qui ne sont dus qu'à vous. Je ne veux prendre le bien de personne; vous devriez venir les recevoir, ou du moins les partager avec moi. Si vous le voulez, je vous irai prendre à sept heures; si vous ne le voulez pas, j'irai avec le chevalier : sa fortune est votre ouvrage. Il a fallu toute l'envie que j'avois de faire quelque chose qui vous plût, pour employer la chaleur nécessaire à la faire réussir. Je ne vous ai jamais dit les difficultés que j'ai rencontrées, parce que je ne trouvois rien d'impossible, et que l'occasion de vous plaire me tenoit en cela lieu de récompense. J'ai cherché à payer, non votre dette à la maison de Grieu, mais la mienne particulière, d'avoir élevé et formé ce que j'ai jamais trouvé de plus estimable et de plus aimable. Voilà ce que j'avais une fois à vous dire en ma vie sur l'affaire du chevalier de Grieu, dont je ne vous ai jamais parlé. Adieu. J'espère que le sommeil aura dissipé la mauvaise humeur où je vous ai laissée.

LETTRE XXVII

Quoi donc! est-ce une conspiration de tout l'univers réuni pour m'éloigner, pour me séparer de vous, les uns d'une façon, et les autres de l'autre? Les préventions de mon cœur

me défendraient assez, si vous n'entriez vous-même plus avant que personne dans la conjuration pour me détacher de vous. Il y a un siècle que je ne vous ai vue; il y a sept jours que je n'ai reçu de lettre de vous; vous ne me faîtes pas seulement réponse; et il n'y a que quinze jours ou trois semaines que quand des contre-temps s'opposoient à nous voir, vous m'écriviez la première, et songiez à prendre des arrangements pour surmonter ces obstacles. Vous m'avez promis de me venir voir aujourd'hui. A quelle heure voulez-vous mon carrosse? Que ce soit à cinq heures, vous irez voir votre amie malade au sortir d'ici; car si vous y alliez devant (comme il vient souper beaucoup de gens ici), ils viendroient encore nous importuner comme ce malheureux commandeur d'enfer y vint il y a quelque temps : surtout, ne venez pas me voir parce que vous me l'avez promis; je vous rends votre parole : mais venez-y, ou avec quelque sentiment d'amitié pour l'homme du monde qui vous a jamais le plus tendrement aimée, ou avec quelque sentiment de plaisir et de goût d'être avec quelque chose qui vous plaît; venez telle que vous me parûtes hier. Que votre personne, que votre air, que votre ajustement me plut! Si Hélène étoit revenue avec tous les attraits où Pâris la trouva, elle ne m'auroit pas tant charmé. Comme j'aime quelquefois à vous dire des vérités dures, je crois que vous êtes moins belle qu'elle; mais je suis sûr qu'elle ne fut jamais si gracieuse ni si aimable que vous : si elle avoit été aussi capricieuse et aussi quinteuse, je doute fort que Pâris se fût tant empressé d'enlever une telle maîtresse, à moins

qu'il n'eût été aussi amoureux que moi. Adieu. Je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré de venir ici; nous n'avons jamais tant eu besoin de nous voir.

LETTRE XXVIII

Voici la crise de votre vie et le moment le plus important au bonheur de la mienne; cela est assez de conséquence à notre amitié pour pouvoir parler une heure ensemble sans être interrompus. Faites un arrangement pour venir me voir : les noirceurs où vous me vîtes hier continuent, le temps n'en est que le prétexte, et la raison est la situation bizarre et incertaine où je vois quelqu'un que j'aime autant que vous.

LETTRE XXIX

Calmez vos inquiétudes, dissipez vos noirceurs, vous trouverez en moi tous les secours de l'amour et de l'amitié; l'effort que je fais pour vous écrire de ma main vous marquera mieux qu'une lettre de six pages les vrais sentiments de mon cœur. Mandez-moi s'il y a quelque chose de nouveau.

LETTRE XXX

Je suis comme un homme frappé de la foudre, qui doute quelque temps s'il respire ou s'il est mort. Parmi les maux dont je suis accablé, ma fluxion étant considérablement augmentée par l'agitation, je ne suis occupé que de vous et de votre situation. Où allez-vous? Que devenez-vous? Si vous avez un moment, passez ici, vous trouverez tous les secours et toute la consolation que vous devez attendre de l'amitié d'un homme tel que moi. Si vous ne pouvez venir, je vous les offre; disposez sans réserve de tout ce que j'ai au monde comme du vôtre; je ne recevrai jamais de marques plus essentielles de votre amitié que quand vous voudrez vous servir de la mienne. Adieu mille et mille fois, je ferois tort au sentiment de mon cœur pour vous, si je m'amusois à l'aller répandre en vaines paroles.

LETTRE XXXI

Quand je vous dis le plus tendre et le plus triste adieu que j'aie jamais dit à personne, je ne croyois pas avoir autant besoin de mon courage et de ma fermeté que vous; cependant depuis que je vous ai vue, l'humeur de ma goutte m'est entrée dans les yeux avec une telle violence et des douleurs si effroyables, qu'il a fallu toute ma dureté, plus que stoïque, pour les supporter. Au milieu de mes maux, je n'étois occupé que des vôtres, et je sentois au fond de

mon cœur que j'aurois souffert plus tranquillement si vous aviez été plus heureuse. Tant que j'ai été dans cet état pitoyable, je n'ai point voulu vous donner de mes nouvelles ni vous demander des vôtres : les grandes douleurs, il en faut convenir, laissent peu de place au sentiment. La nature a pour moi fait un miracle cette nuit par un déluge d'eau qui m'a coulé des yeux pendant dix heures; toutes mes douleurs se sont apaisées et je me crois guéri. Je n'ai pu reprendre quelque attachement pour la vie, dont j'ai cent fois souhaité la fin, sans me souvenir de tout celui que j'ai pour vous, le plus vrai et le plus tendre qui fut jamais. Ne trouverons-nous point quelque moyen de vous réconcilier avec la fortune, comme je viens de me réconcilier avec la nature ?

LETTRE XXXII

Je vous écrivis avant-hier, outré encore de dépit contre vous; serai-je assez heureux pour vous avoir écrit une lettre qui vous ait fort déplu ? J'en aurois de la joie et ne pourrois m'en repentir. Je n'aurois point le talent quelquefois de vous plaire, si je n'avois celui de pouvoir quelquefois vous fâcher. N'est-ce pas de vous que je tiens ces malheureuses maximes de vos inégalités et de votre humeur, que j'ai reçu ces exemples? Si la nature ne vous avoit donné cet art, Ovide vous l'auroit appris. Que je me repens de vous l'avoir donné ! n'en saviez-vous point assez déjà, sans que ce fripon-là et moi

achevassions de vous gâter? Croyez-moi, qui vous aimeroit toujours ne vous aimeroit guère. Que je vous haïssois en partant de Sceaux! que j'aurois de plaisir à vous retrouver ces haut et bas, ces mouvements d'impatience, de satisfaction, de mécontentement! La bizarrerie de toutes mes fantaisies n'est-elle pas le coin véritable où l'amour est marqué? Surtout je ne veux vous voir de ma vie dans cette maudite échaguette que vous habitez : on y monte avec une peine extrême, on en descend avec un péril infini; enfin c'est une spélonque qu'habitent éternellement l'indifférence, l'incomplaisance et la dureté : pour votre petit appartement d'en bas, c'est le séjour des grâces et des ris. Le temps de mon retour s'approche tous les jours, et je m'en irai précisément le quinze. Ne trouverai-je point en ce temps-là quelques dispositions à votre retour à Paris? J'ai proportionné mon magasin de patience sur le vôtre; elle peut aller jusqu'à la Saint-Martin. Des voyages de Sceaux, quelque séjour que fera M. le grand-prieur, pourront adoucir la longueur de cette absence : mais à la Saint-Martin il faut périr, et l'on ne voit point de patience, fût-elle montée sur des palefrois, comme dit Sarazin, aller plus loin. Adieu mille et mille fois.

LETTRE XXXIII

Je suis très inquiet de votre mal d'yeux, et je connois trop de quel prix sont les yeux pour vous, pour que mon inquiétude ne devienne

pas une véritable affliction. La lecture et l'écriture sont les seuls amusements de la plus malheureuse vie dont l'injustice de la fortune puisse persécuter le mérite. Ne vous étonnez pas de la noirceur de ma lettre, je suis agité des furies et désespéré. J'ai voulu aller hier à Sceaux, j'ai voulu y aller encore aujourd'hui; on ne l'a jamais voulu souffrir. J'ai un rhume affreux, et je crois que c'est une portion de l'humeur de ma goutte. Le ciel ne se lassera-t-il pas bientôt de nous persécuter? disgrâce, contre-temps, absence, dureront-ils toujours? Encore si nous avions contribué à nos maux, je les supporterois plus patiemment; mais le malheur des autres, à quoi nous n'avons rien contribué, fait tous nos chagrins. Surtout, et je vous en conjure, par tout l'attachement que je vous ai juré, et par quelque amitié que vous me devez, ne me soupçonnez ni de peu d'empressement pour vous ni d'artifice : je suis incapable de l'un et de l'autre, et vos soupçons me seroient plus insupportables que tous mes maux; ils finiront. Réservons-nous pour une meilleure fortune; plaignez-moi autant que je vous plains. Voilà des temps affreux, et vous ne pourrez plus vous promener. Qu'allez-vous faire? Je partage ici tous vos ennuis, et je ne saurois m'accoutumer à penser que quelqu'un que j'aime autant que vous soit aussi malheureux. Quelle bizarre destinée nous unit et nous sépare! Vous n'avez point assez de liberté pour venir à Paris, je n'ai point assez de santé pour aller à Sceaux. On me traîna dimanche à la comédie, pour voir jouer par mademoiselle Lecouvreur Atalide dans Bajazet; que je vous y souhaitai! je me faisois un vrai plaisir

d'en faire le lendemain une dissertation avec vous; au lieu de cela je n'y rencontrai qu'un rhume. Je suis si chagrin, que je n'ai pas la force de vous en dire davantage. Adieu, ne m'écrivez point, ne forcez point vos yeux; c'est vous dire assez que tout ce qui vous touche va cent fois devant tous les plaisirs de ma vie. Mais dites bien seulement des nouvelles de vos yeux à celui qui vous portera ma lettre.

LETTRE XXXIV

VOILA des temps affreux, et je serois assez bon pour plaindre vos ennuis, si vous ne m'aviez laissé entendre que vous avez de quoi vous passer de nous tous, quand vous avez Faune et Sylvain à votre service. Tant que vous aurez de pareils adorateurs, croyez-moi, ne regrettez ni demi-dieux ni bergers. Le comte d'Albert, tout demi-dieu qu'il est, et moi, le plus tendre et le plus fidèle de tous les bergers qui ont jamais habité les rives du Lignon, nous ne valons pas le moindre petit satyre. Il faut que quelque chèvre-pied étranger, charmé de vos appas, soit venu des bois voisins s'établir dans le parc de Sceaux pour vous entretenir quelquefois; car dans la revue que j'ai faite de toute la compagnie de Sceaux, et de toute votre maison, j'y trouve peu de satyres. S'il avoit été question de quelque expédition nocturne, de vitres cassées, ou de portes enfoncées, j'aurois tout d'un coup trouvé sous ma main D...; mais je ne sais pas s'il réussit dans les bosquets comme il fait dans

une chambre. Quoi qu'il en soit, j'attendrai votre histoire avec impatience, et je l'écouterai avec plaisir. Belle demande! si je serai de belle humeur dès que je serai avec vous, et que vous voudrez mettre en usage ce charme vainqueur dont je ne puis me défendre, non plus que douter des agréments de la narration sur les moindres discours où votre imagination jette des fleurs avec largesse, sans rien ôter de la justesse et des grâces de l'invention.

Ne vous étonnez pas de me retrouver dans ma gaieté et dans ma vivacité naturelles ; je sens à tout moment rapprocher le plaisir de vous voir. Mon accès de goutte est passé. Il semble que la nature ait pris plaisir à me donner seulement, par un peu de mal, des espérances de santé et de vie, dont j'atteste le ciel que je ne désire la durée que pour faire le plaisir et le bonheur de la vôtre. Adieu.

LETTRE XXXV

Toute notre affaire est bien arrangée, c'est-à-dire la vôtre. Vous aurez le comte d'Albert ici à six heures. Convenez au moins que si je suis un grand capitaine pour les dispositions, je suis le meilleur homme du monde, et un amant qu'il faudroit brûler pour en garder les cendres. On montreroit mon urne dans le trésor du temple de Cythère, tout auprès de celle du bon comte de Chabannes. Il s'éleva hier, à notre souper, de grands problèmes sur la galanterie et sur les passions, et j'eus le plaisir de me voir

tout d'une voix reconnu pour homme de bien, vrai, plein de passion et de sentiment, et le comte d'Albert déclaré abominable ; il seroit en effet ce qu'il y a de plus exécrable sur la terre, si vous n'y étiez pas. Je soupai hier avec M. de Boulainvilliers, qui m'assura que tous les astres qui avoient présidé à ma naissance, m'avoient fait tout exprès pour quelqu'un d'aussi extraordinaire que moi. Ne devineriez-vous point qui ce pourroit être? Adieu, je vous enverrai mon carrosse à cinq heures précises.

LETTRE XXXVI

Je pars à deux heures et demie avec M. le grand-prieur pour une visite aux Chartreux et une autre aux Invalides ; j'aimerois autant m'embarquer pour le Mississipi. Mais ce bon fripon que vous avez mis à ma suite, et qui ne me quitte plus, me prêtera ses ailes pour revenir chez moi vous attendre : c'est le seul usage que j'en ferai jamais avec vous. Je vous enverrai mon carrosse à quatre heures. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous en ferez tout ce qu'il vous plaira : car je n'ai plus rien à moi dont vous puissiez avoir besoin. Ne venez qu'à six heures ; et si par hasard, à quelque instant près, je n'étois pas revenu, ce que je ne crois pourtant pas, vous trouverez un valet de chambre, des bougies et du feu dans ma chambre, et sur mon bureau un recueil de toutes mes folies qui pourront vous divertir un moment ; elles auroient tout leur agrément, si je les avois toutes faites

pour vous. Adieu mille fois. On ne peut vous voir sans découvrir toujours quelque talent nouveau ; et je fus ravi hier au soir de retrouver Molière qui, par la force de la métempsycose, est entré dans une personne que j'adore.

LETTRE XXXVII

Si vous m'avez sacrifié hier à votre plaisir, je m'en réjouis avec vous, et vous en remercie; vous n'avez fait que ce que je suis près de faire moi-même en toutes sortes d'occasions. Pour vous, voilà une théologie en amour fort éloignée de la route ordinaire ; mais nous ne sommes pas des gens du commun, et M. de Cambrai m'a appris qu'il falloit souhaiter d'être damné, si cela plaisoit à Dieu ; et en mille rencontres mon cœur m'apprend que je vous aime plus que moi-même. Cela mériteroit bien que vous vinssiez passer ici une heure avec moi, avant que je m'en allasse : vous me l'avez promis ; mais je vous rends votre parole pour jouir du sentiment de votre amitié. Je m'en vais dimanche après midi. Je vous conjure de me faire ce plaisir-là demain. J'ai promis solennellement à Silly de lui aller dire adieu. Si vous voulez, j'irai vous prendre vers les six ou sept heures aujourd'hui, pour cette expédition. Si vous aviez eu une femme, je vous aurois donné le plaisir de l'Opéra. Si vous avez quelque autre chose à me proposer, je soumets tout ce que je pense à vos volontés. Je fus charmé avant-hier au soir de vous : vous devez être contente de moi; car jamais attachement

n'aura tant de circonstances agréables, pour qui que ce soit au monde, que celui que j'ai pour vous en a.

LETTRE XXXVIII.

Que voulûtes-vous me dire hier? Que dois-je faire? Je vous défie réciproquement vous et moi de l'expliquer. Vous m'avez jeté dans un tourbillon dont je ne suis pas encore sorti. Depuis qu'il est des conversations, à commencer par celle d'Astrée, et à finir par celle de Clélie et des autres romans, en fut-il jamais une si extraordinaire? Elle fut pleine de choses abominables, et cependant charmante, extravagante, aimable : quel charme inconnu s'y mêloit! Je voulus cent fois m'en aller, vous ne m'en laissâtes jamais la liberté. Je me rassis vingt fois; et sans le souper de M. le prince de Dombes, je crois qu'elle dureroit encore. Quel brillant! quelle vivacité! quelle joie! quel enjouement! Ce fut le chef-d'œuvre de l'esprit et de l'imagination. Mais, mon Dieu! croyez-vous de bonne foi qu'une telle conversation puisse être entre des gens indifférents? Malgré tous vos beaux discours, tous ces beaux principes; malgré vous, malgré moi, et toutes mes belles résolutions, reconnoissons la main de la nature qui sème une secrète intelligence entre nous, des rapports, un attrait de plaisir, de la sympathie qui n'est point avec d'autres. Voulez-vous que nous démentions la volonté du ciel? Vous n'oubliâtes pas une des raisons qui doivent me détacher de vous; vous me

débitâtes des principes abominables, propres à vous faire détester : vous le fîtes avec tant d'agrément, tant de finesse d'esprit, tant de délicatesse, que vous en fûtes cent fois plus aimable à mes yeux. Tout ce qui devroit nous séparer me rapprocha de vous : que faire, que dire à tout cela? Je ne le sais pas moi-même. Je consultai le comte d'Albert, l'oracle en pareille matière. Nous causâmes plus d'une heure; j'en ressortis confirmé par lui dans mes opinions, et dans la fausseté des vôtres. Que conclure de tout cela? sinon que nous sommes des fous, des fripons, avec tout cela ce qu'il y a de plus aimable, de meilleur dans le monde, qui ne sauroit se passer l'un de l'autre, et qui ne sauroit vivre ensemble par le bizarre, l'inexplicable que vous y voulez mettre : cela finira par quelque chose de plus singulier que tout le reste, qui est que je vous quitterai absolument, parce que je vous aimerai trop. Il faut encore plus d'une conversation pour vider tous ces procès-là; mais je vous la promets plus vive, plus enjouée encore que celle d'hier au soir. Je veux vous servir à votre mode; je veux vous plaire, vous aimer comme vous voulez l'être, sans vous contraindre jamais sur aucun de vos goûts, avec un libertinage qui fasse pourtant tous les plaisirs de votre vie et la douceur, chose dont je ne puis m'empêcher d'être occupé, malgré vous. Je vous réserve une conversation à mourir de rire, quand je vous représenterai au naturel l'entrée et la sortie que nous fîmes hier dans la chambre de madame D..... Je serai avant six heures à.....

LETTRE XXXIX

C'est bien à moi à me mêler de sacrement. Je passai hier tout le jour à parler de mariage, et à en raccommoder un qui avoit le cou rompu : que cela me réussit mal! J'en perdis le plaisir de vous voir. Tout ce qui me console un peu, c'est qu'il venoit beaucoup de gens souper ici, et que ce malheureux devoir qui nous assassine vous et moi, chacun de notre côté, m'eût obligé à vous quitter de bonne heure. Nos devoirs réciproques me pèsent : bien que les miens soient plus volontaires et plus relâchés que les vôtres, ils obligent également les gens qui connoissent les bienséances, et qui ont le cœur bien fait. Que j'aime ces soirées! Que le charme d'être avec vous, la confiance, le brillant mutuel de nos conversations prolongent des heures entières, sans en sentir couler les moments! Les fureurs de Rémond me plaisent; quand il me voit arriver si tard, il commence à me traiter avec beaucoup d'aigreur : plus il me haïra, plus je vous aimerai. Poussez-le jusqu'à m'emprisonner, et je vous adorerai. Vous m'avez flatté du plaisir de me venir voir demain; j'attends ce moment avec impatience : cependant je vous rends votre parole pour jouir du plaisir de vous voir; non parce que vous me l'avez promis, mais parce que cela vous plaira. Cette délicatesse est chère à mon cœur, qui conçoit une douce espérance de souper mardi avec vous. Je viens d'envoyer chez madame de Vauvray, pour en être plus sûr; je vous en dirai ce soir la réponse. Le comte d'Albert, qui doit en être, me

le manda dès hier. Je vous ménerai, je vous raménerai, je vous verrai, je vous entendrai. Soyez aussi aimable que vous pouvez l'être pour moi : que je vous aimerai ! Voilà une lettre de madame de Vauvray, que je vous envoie, qui, de son côté, m'écrit tandis que je vous écrivois.

LETTRE XL

Les aveugles voient; c'est le premier miracle qui s'est fait en notre faveur depuis quelque temps : il s'en est fait assez d'autres contre. L'œil de M. le grand-prieur s'est guéri de concert avec les miens, et nous donne le moyen d'aller demain coucher à Sceaux. Je préviens le plaisir de vous voir par celui de vous le mander. Je rends grâces aux dieux de cet arrangement qui me fait passer avec vous le premier jour de lumière et de santé qu'ils m'ont rendu, sans quoi je leur saurois peu de gré de leurs bienfaits. Quel sacrifice ne leur ferai-je point, quand ils voudront bien finir votre exil et notre éloignement! Je sais d'original que l'on cherche ici une gouvernante pour mademoiselle D. M. Si l'on veut la trouver promptement, que l'on me charge de cette commission; je me flatte que vous répondrez de mon empressement. Je prends mes précautions par avance. Que vous me trouverez rouillé demain! Cet esprit, qui a eu quelquefois le don de vous plaire, est absolument nul; et j'ai perdu l'usage d'une langue que je ne parlois que pour vous et qu'avec vous. Votre solitude n'aura pas fait le même effet que la

même : vous avez de plus grands magasins. Quoi qu'il en soit, devenons plus heureux, et nous aurons bientôt repris tous nos agréments : c'est un nuage qui ne fait qu'obscurcir la clarté d'un beau jour, et un peu de cendre jetée sur un brasier. J'attends le jour de demain avec une impatience proportionnée à la douleur que je sentis en vous disant adieu. Réservons-nous pour une meilleure fortune, et elle arrivera sûrement. Je n'oublie rien pour en jouir, ou, pour exprimer plus juste le sentiment de mon cœur, pour vous en faire jouir. Adieu mille et mille fois.

LETTRE XLI

J'envoie savoir des nouvelles de votre santé, et si votre courage a un peu repris le dessus de vos douleurs et de vos chagrins. J'ai essuyé en ma vie quelques séparations douloureuses ; je n'en ai jamais essuyé une qui ait fait une impression si vive sur mon cœur, que quand je vous dis adieu l'autre jour en partant pour mes grands voyages. J'ai laissé au moins ce que j'aimois dans l'abondance et dans un état heureux (à notre absence près); mais je vis partir l'autre jour en vous ce que j'aime le plus au monde, et ce qu'il y a de plus malheureux N'est-ce point assez ? Vous m'avez fait faire en partant une chose indigne de vous, de moi, de la passion et de l'attachement que j'ai pour vous; je ne vous le pardonnerai jamais. Pourquoi faut-il que je souffre que vous abusiez du pouvoir que vous avez sur moi, que je vous laisse

jouer le rôle d'une reine, et que vous me fassiez jouer celui d'un gredin? je saurai bien prendre ma revanche. Il n'est pas temps de vous faire une querelle quand il y a tant lieu de vous plaindre. Je me forçai hier à sortir pour aller voir notre brillant; cela m'a raigri ma fluxion qui étoit quasi guérie. Mais il ne m'importe, je voulois satisfaire une impatience qui va devant ma santé. Au reste, il est venu beaucoup de gens me voir; j'ai mis sur le tapis sans affectation la question dont nous avions parlé; on est convenu qu'il ne falloit pas que madame du Maine quittât la partie, et se tînt à la campagne, où elle sera cent fois plus observée qu'à Paris, où un voyage de qui que ce soit sera toujours pris pour un dessein, où en effet elle sera totalement oubliée, où dans un mois elle ne sera plus comptée pour rien. M. L. C., que l'on disoit aussi devoir se retirer à R., a pris le parti de rester par le conseil de ses amis. Bien que le plaisir de vous revoir à Paris pût faire soupçonner la sincérité de mon conseil, j'atteste le ciel, je le donne comme je le pense. Dès que je le pourrai, j'irai à Sceaux, et je vous défie de douter de l'envie extrême que j'en ai. Madame de Vauvray m'est venu voir, et m'a chargé de mille compliments pour vous. J'ai fait à l'égard de madame de Livry ce que vous m'aviez ordonné. Adieu mille et mille fois. N'y a-t-il aucune espérance de vous voir? Calmez vos déplaisirs; c'est trop dire, suspendez-les au moins, et comptez sur un attachement et une amitié de ma part que l'absence et le temps n'effaceront jamais.

LETTRE XLII

Comment, de votre côté, m'avez-vous pu croire coupable de la moindre négligence et du moindre tort à votre égard? Cela ne peut être et ne sera jamais. Mais comment, de mon côté, aurois-je pu penser que vous auriez cherché Rémond pour lui faire confidence de mes torts imaginaires et de vos plaintes? J'ai été souvent fâché et piqué dans ma vie; je vous avouerai, avec cette vérité dont je fais profession, que je ne l'ai jamais été au point où je le suis. Cet honnête homme trouva hier le chevalier de C. H. au Palais-Royal, et lui dit qu'il avoit été à Sceaux avec des airs que je ne puis souffrir; qu'il y a long-temps que vous vous étiez plainte de n'avoir point entendu parler de moi, et qu'apparemment je ne voulois plus de commerce avec des proscrits. Me voilà donc livré au public; car ce qu'il a dit au chevalier, il l'a déjà dit à la moitié de Paris, et a parlé de moi comme d'un homme qui manque de tendresse et d'attachement pour vous, qui trahit celui dont je fais profession depuis vingt ans pour madame la duchesse du Maine, et qui manque d'amitié pour mes amis dans leurs malheurs. Certes, voilà un portrait qui ne me ressemble guère. Et par qui, grand Dieu! est-il fait? Par vous. Et à qui est-il sacrifié? à ce que je méprise le plus au monde et à ce que je dois le plus haïr. Je n'en veux d'autres juges que vous. N'ai-je pas assez de mes maux et de votre absence, me falloit-il encore ce chagrin-là? Je vous atteste, si je connois avec vous l'usage des plaintes, des

tracasseries et de la gronderie; mais comment la délicatesse de mes sentiments pour vous peut-elle souffrir sans murmurer de voir sacrifier indignement le plus honnête homme de France, et le meilleur de vos amis à Rémond? C'est tout dire; je vous avois tant priée de ne jamais lui nommer mon nom, comme je vous avois dit que je ne lui nommerois jamais le vôtre! Il y a un an qu'il n'oublie aucune sorte de friponnerie pour nous brouiller ensemble; vous ferez si bien qu'à la fin il y réussira. De quoi je suis encore le plus outré, c'est que cela m'arrive dans le temps que mon laquais m'apporte une lettre de vous dont j'étois charmé par les sentiments d'amitié qui y paroissent, qui peuvent seuls faire le plaisir de ma vie, et contribuer au bonheur de la vôtre. Adieu. En voilà trop sur une si désagréable matière; je n'ai pas la force de vous rien dire. Dans un homme aussi vrai et aussi naturel que moi, quand le cœur est blessé, il se refuse dans ce moment aux expressions de passion et de tendresse, dont il a toujours tant de penchant à se servir avec vous, et dont il reprendra aisément l'usage.

LETTRE XLIII

Vous établîtes hier au soir pour principe qu'il falloit vous croire aveuglément, parce que la vérité avoit pour vous quelque chose de si sacré, que vous étiez incapable jamais de l'altérer. Je l'adopte, je le reçois avec plaisir, je le chéris ce principe-là; ce sera le solide fondement du repos

de ma vie et de mon attachement pour vous; il calmera toutes mes inquiétudes et dissipera toutes mes fantaisies. Enfin ce sera le sceau d'une paix éternelle entre nous. Quel plaisir de voir un oracle toujours vrai, toujours infaillible, que l'on puisse consulter sur tous les mouvements de son âme! Je ne crois pas que dans tous les livres des oracles de votre ami Fontenelle il s'en trouve un pareil; mais quand je suis content sur mes intérêts, permettez-moi de vous dire un mot pour les vôtres. Sentez-vous bien le poids de cet engagement? en connoissez-vous toute l'étendue? ne vous en repentirez-vous point? pourrez-vous bien entrer dans une règle si austère, sans faire quelque temps de noviciat? Songez-vous bien que vous me permettez par là de vous proposer mes doutes, de vous faire des questions, enfin d'établir un commerce de vérités, même les plus dures entre nous, et inconnues jusqu'ici? Je ne crois pas qu'on trouve le modèle d'un pareil traité dans les chroniques de Cythère. Si vous vouliez bien venir demain passer deux heures ici, nous mettrions la dernière main à une chose qui fait tout le bonheur de ma vie, parce qu'elle me fournit le moyen de vous plaire toujours, et de pouvoir m'abandonner au plus doux penchant de ma vie, qui est celui de vous aimer.

LETTRE XLIV

En vous quittant, je rencontrai le comte d'Albert. Il m'entraîna pour causer avec lui, et

je reconnus la fatalité de ne pouvoir conserver l'innocence avec laquelle j'étois né, entre ce qu'il y a de plus aimable et de plus abominable en homme et en femme. Je lui défendis, sous peine d'excommunication majeure de votre part, de mettre le pied chez vous. Nous parlâmes de vous, nous vous louâmes, et nous vous détestâmes en vous louant. Je ne vous ai jamais détestée de si bon cœur, parce que je ne vous ai jamais trouvée plus à mon gré qu'hier. Que vous me plûtes! que je vous trouvai jolie, parée sans affectation, d'un genre de parure que j'aime! enfin je vous aurois donné mon cœur si vous ne l'aviez déjà. Mais par quelle loi trop dure ne sera-t-il jamais de plaisir sans peine? En entrant chez madame du Maine je vis que vous n'étiez ni si jolie ni si parée pour moi; toutes mes fantaisies me prirent, et je me jetai dans mon carrosse sans vouloir vous dire adieu. Je vins chercher un repos que je ne trouvai point, et n'imaginai d'autre consolation que de faire votre portrait, et celui des sentiments que j'ai pour vous. La conversation que nous eûmes l'autre jour ensemble m'en a fourni les couleurs, et l'amour le pinceau.

Launay (1), qui souverainement
Possèdes le talent de plaire,
Qui sais de tes défauts tirer de l'agrément,
Et des plaisirs du changement
Jouir sans paroître légère
Même aux yeux d'un fidèle amant,

(1) On trouve cette pièce en entier dans les *Mémoires*, t. I, p. 140. Le manuscrit des *Lettres* ne contenoit que ces onze vers, qui ne sont pas en tout conformes au texte connu et imprimé.

Libertine, coquette, et friponne adorable,
Je sens, dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur hormis toi ne trouve rien d'aimable,
Et par ce qui rendroit une autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.

LETTRE XLV

VOILA une lettre qui est écrite dès hier, que je n'ai jamais pu trouver le moyen de vous envoyer; elle est si vraie, elle sent tant la passion, que je n'ai pu me résoudre à la brûler. C'est mettre votre portrait à mon bras que de vous l'avoir écrite : que n'y est-il en effet! Vous ne hasarderiez rien, et nous aurions bientôt l'un et l'autre ce qui nous manque : vous au bonheur de votre vie, et moi au plaisir de la mienne. Nous aurions mieux, nous aurions ce que chacun mérite; mais il nous faut encore une conversation comme celle de l'autre jour, pour mettre la dernière main à un corps de doctrine d'amour que nous ne fîmes qu'ébaucher, et qui vaudra mieux que celui à quoi travaillent nos évêques. Adieu : ne puis-je rien aujourd'hui pour votre plaisir ou votre satisfaction, qui font la plus ordinaire et la plus chère occupation de ma vie? J'éprouve dans le moment ce que vous me dîtes si souvent, qui est un plaisir nouveau à vous écrire, que je n'aurois pas, si je le faisois tous les jours.

LETTRE XLVI

Si vous êtes contente de moi, comme vous m'en flattez, que ne ferez-vous point si jamais je le suis de vous? Je vous ferai bien voir que jusque-là je ne vous ai point encore aimée, quelque marque de passion et d'attachement que je vous aie donnée. Toujours occupé de faire les amusements et les plaisirs de votre vie, je courus hier moi-même tout Paris pour vous trouver *Ovide*. Je défie la plus jolie femme de France de me donner autant de plaisir par ses faveurs, que j'en eus à chercher cette occasion de vous plaire. Je vous envoie notre maître commun :

Lisez de *l'Art d'aimer* les maximes galantes;
Et de tous ceux qu'amour soumit à votre loi,
Vous verrez bien, selon les règles importantes,
Qu'aucun ne sut jamais vous aimer comme moi.
Ce livre en un point seul vous est très nécessaire.
Laissez là les leçons qu'il donne pour charmer :
Vous savez trop comme il faut plaire;
Mais apprenez-y bien comment il faut aimer.

Ne me parlez point de mon malheureux voyage de Fontenay : pourquoi me rendez-vous insupportable une chose qu'il faut que je fasse? Si vous étiez ici, ou que je pusse vous voir autant que je le voudrois, je ne songerois pas à le faire; mais quelque envie que j'aie de vous voir, ces bienséances, dont vous et moi sommes des esclaves, peuvent-elles me permettre d'aller tous les jours à Sceaux? Et quelqu'un douteroit-il de ce que j'y vais chercher? Je ne partirai pas

sans vous aller dire adieu, et vous jurer mille fois que si jamais vos bontés m'attachent à vous plus que je n'y suis attaché, vous verrez, comme dans l'*Epître d'Œnone à Pâris*, les fleuves remonter à leurs sources, plutôt que je cesse de vous aimer, ou de vous donner jamais la moindre occasion de vous repentir de m'avoir donné quelque part dans votre amitié.

LETTRE XLVII

Quand Rémond m'apparut avant-hier comme un fantôme, il me laissa quelque temps incertain s'il étoit entré dans votre chambre au travers des murailles, ou s'il étoit tombé par la cheminée; je l'aurois pris pour un esprit qui revenoit chez vous, s'il ne s'étoit pas vautré sur votre lit de repos, comme un corps et un assez vilain corps. Quoi! ce lit où repose ce qu'il y a toujours de plus aimable pour moi, est-il destiné à un usage si profane? J'avoue que rien ne m'a plus fait envie de rire que cette entrée de ballet, et si je puis vous retrouver dans une de ces belles humeurs, où les ris et la vivacité se trouvoient souvent entre nous, je vous ferai une peinture de cette apparition qui vous divertira. Je fus ravi de vous retrouver ce soir-là sortie de l'abattement où je vous avois vue la veille. Croyez-moi, dissipez toutes vos noirceurs, reprenez vos agréments, et le goût des plaisirs et du monde; vous y êtes si propre quand vous voulez, que vous ferez les délices de tout ce qu'il y a de gens de meilleure compagnie. Je

juge des autres par moi ; car j'avoue que depuis que je ne fais plus que vous voir, et que je ne vis plus avec vous, comme nous faisions à ces heureuses Tuileries, plus de la moitié des plaisirs de ma vie est perdu. Je me meurs, si je ne cause deux heures entières avec vous. Vos oreilles, que j'ai eu quelquefois l'art d'enchanter, n'entendront encore que tout ce qu'il y a de plus gracieux, de plus vrai, de plus tendre dans les discours. Nul homme du monde ne vous a jamais aimée plus passionnément, et n'a joint à cela plus l'estime et l'amitié (j'ose trancher le mot) du plus honnête homme de France. Reprenez avec moi toute cette confiance dont vous m'avez honoré : quelques petits soins de me plaire, et je suis plus prêt que jamais à vous aimer. Je suis si libertin, je suis si gâté tous les jours par tout le monde, qu'il faut votre mérite, vos agréments, et plus que tout cela, ce charme que je sens et que je ne connois point, pour me tenir encore attaché à vous. Adieu : daignez être heureuse, et laissez faire aux dieux. Comme vous ne me mandâtes rien hier, j'ai jugé que vous étiez sortie ; mais que je sache si je ne vous verrai pas aujourd'hui, et à quelle heure vous vous croyez à l'abri de la toilette.

LETTRE XLVIII

C'est aujourd'hui le grand jour des souhaits ; quelque ample qu'en soit la matière, tout mon esprit et tout mon amour ne sait que vous souhaiter pour cette nouvelle année. Je vous

trouve fort mal d'être abandonnée de deux si grands médecins; mais vous vous trouvez si bien de tout ce que vous n'avez point, et si parée de tout ce qui vous manque, que ces deux grands médecins et moi sommes réduits, tout bien examiné, à vous souhaiter seulement une façon de penser ordinaire et du sentiment. Ne vous y trompez pas, ces deux choses seroient la source de tout le bonheur, de tout le plaisir et de la considération même de toute votre vie. Gardez la singularité pour vos talents de plaire, vos agréments; et tout ce qui m'avoit charmé en vous y est si fort attaché, que ce n'est qu'avec peine que je romprai des nœuds si doux. L'état d'inquiétude et de chagrin où je vous trouvai hier, m'a noirci l'imagination, et m'a plus encore serré le cœur : mais que sert de plaindre des maux à quoi vous ne voulez point de remède? J'aurois voulu hier causer avec vous, et chercher à vous réjouir ou à vous consoler; ce qui fait toujours la plus tendre occupation de ma vie : mais qui le peut faire dans la spélonque que vous habitez, où l'on est toujours entouré de vos ennemis, ou incommodé par vos soi-disant adorateurs, dont tôt ou tard vous aurez du chagrin? Ainsi, si voulez? tantôt j'irai vous prendre vers six heures; nous irons ou faire quelque visite, ou nous promener au moins dans les rues, où nous n'ayons point de Rémond, ou de sœur-écoute. Je n'ai point reçu la lettre que vous me dîtes hier que vous m'aviez écrite par un des gens de M. le grand-prieur; faites-la chercher, car on ne la leur a point donnée, et cela me donne une espèce d'inquiétude. Mandez-moi ce que vous vouliez; car je suis

encore tout prêt à faire tout ce qui pourra vous plaire. Je ne puis achever; car voilà M. le grand-prieur qui entre dans ma chambre. J'ai tant de choses à vous dire qu'il faudroit une main de papier.

LETTRE XLIX

C'est faire tort aux sentiments du cœur que de se servir de l'esprit à les exprimer. Si je vous disois peut-être aussi bien que je le pourrois faire combien je suis occupé de vous, je le sentirois moins. Un fait en dit plus que mille paroles. Je courus hier tout le jour pour une chose qui m'est de la dernière conséquence; c'est le bonheur et le plaisir de votre vie. Adieu. Que voulez-vous que je fasse? c'est-à-dire que voulez-vous faire aujourd'hui? Ordonnez.

LETTRE L

Je ne crois pas qu'à Lacédémone on ait mieux possédé le style laconique que vous dans le billet que vous avez reçu de M. Fontenelle. Il s'agissoit de vos plaisirs; en ce sens-là, il étoit plus pour moi que pour vous; car quoique j'aime fort les miens, les vôtres me sont cent fois plus chers. Nous en arrangerons la partie avec lui ce soir. Je ne fus point aux Tuileries hier; on m'y guettoit pour me mener à l'Arsenal avec M. le grand-prieur. Bien que le sacrifice

que je vous en eusse fait eût été léger, les bienséances que nous nous piquons tant de connoître ne vouloient pas que je refusasse à M. D. M. en face. Nous devions passer ce soir ensemble à faire les beaux esprits; je laisse ce personnage à notre vanité; mais causer un moment avec vous est un sentiment voluptueux pour moi que je voudrois satisfaire. J'irai aux Tuileries avant que madame de Lambert vous envoie chercher : si V. est avec vous, je passerai mon chemin; s'il n'y est pas, j'entrerai; car tout ce qui vous conviendra sera toujours pour moi ce qu'il y aura de plus agréable.

LETTRE LI

Je vous envoie la plus belle douzaine de figues que figuier ait portées, depuis celui dont le bonhomme Adam et sa friponne de femme ont pris les feuilles. Nous autres poëtes aimons toujours un peu le merveilleux, et mes jardiniers m'ont persuadé que mes figuiers venoient en droiture de celui-là. Comme les fruits en sont destinés à ce que je trouve de plus aimable au monde, je les crois venus des jardins de Cythère, et que les Grâces les ont cueillis. Ce qui est très sûr, c'est qu'elles vous sont envoyées par l'Amour, mais qu'elles ne croissent pas dans les pays des romans. Adieu. Ordonnez ce qu'il vous plaira. J'irai vers le soir voir madame de Lambert pour savoir s'il n'y a rien de changé à notre partie. Si vous voulez voir mademoiselle de Grieu, vous prendrez votre équipage.

LETTRE LII

Je vis hier madame de Lambert; l'excès de la chaleur et de la poussière a déterminé ces dames à me demander de transporter le soupé de demain au soir dans mon appartement en bas du Temple; il sera frais et très agréable. Vous, pour qui la fête est faite, regretterez peut-être Clichy. Au bout du compte, ce n'est qu'un bien étranger, et tout ce que vous verrez demain est cent fois plus à vous qu'à moi-même. Voilà des figues de votre jardin; c'est une attention, et ce n'est pas un présent. Puissent-elles vous trouver d'aussi belle humeur que la tourte et le melon de Zandet avant-hier! Que vous fûtes aimable! avec quelle légèreté et quel agrément ne fîmes-nous pas succéder l'enjouement de l'imagination au sérieux des sciences, et de l'érudition de l'abbé Conti! Ces visites-là font déjà grand bruit par Paris, et vous voilà si bien établie bel esprit, que je n'oserois plus vous voir qu'en tremblant. Malgré cela, que faites-vous aujourd'hui? ne vous verrai-je point? car je compte pour perdus tous les moments que je passe avec le reste du monde.

LETTRE LIII

Tout étoit dérangé hier au soir. Tout va selon nos désirs aujourd'hui : ainsi nous en voilà à pure perte, vous pour votre impatience, et moi pour le chagrin de voir vos plaisirs incertains.

Madame de Vauvray nous attend de bonne heure aujourd'hui, et demain M. de Fontanieu nous donne un très bon soupé ; nous sommes les maîtres du reste. Point de Lambert, il nous remettroit au calendrier grec, et je ne connois que la jouissance du présent. Au premier instant que je vous vis hier au soir, vous me dîtes que j'avois quelque chose de noir dans la tête, et il étoit vrai. Je pense et je sens toujours de la même façon sur le bonheur de votre vie. Sûr de mes façons de penser, je crains toujours les vôtres ; et je n'ose m'abandonner encore autant que je le voudrois au plaisir de vous aimer. Adieu (1).

(1) Chaulieu mourut le 27 juin 1720, à quatre-vingt-un ans.

FIN DES LETTRES

DE CHAULIEU A MADEMOISELLE DELAUNAY.

TABLE DES MATIÈRES

Mémoires de M^me^ de Staal (suite et fin). — La duchesse du Maine est menée dans la citadelle de Dijon, p. 5. — Elle accepte d'être transférée à Chalons, p. 6. — Sa santé s'altère. — Elle reçoit des nouvelles qui la tourmentent, p. 7. — Elle est conduite à Savigny, puis à Chanlay, p. 9. — Madame la Princesse va voir sa fille, p. 9. — La duchesse proteste qu'elle n'a rien fait ni contre le roi, ni contre l'État, ni même contre le Régent, p. 9. — M^me^ la Princesse lui conseille de faire parvenir un exposé justificatif au Régent, p. 9. — Objections de la duchesse du Maine, p. 10. — Éclaircissements préalables qu'elle réclame, p. 10. — La Billarderie s'entremet dans la négociation, p. 11. — Assurances qu'il rapporte à la duchesse du Maine, p. 12. Déclaration détaillée écrite par la duchesse du Maine, p. 12. — Lettre de cachet qui permet à la duchesse de retourner à Sceaux, p. 13. — M. Le Blanc vient à la Bastille interroger M^lle^ Delaunay (plus tard M^me^ de Staal), p. 13. — Récit de ce fâcheux entretien, p. 14. — Entrevue avec de Menil, p. 15. — Les prisonniers de la Bastille sont élargis, hormis M. de Malésieu et M^lle^ Delaunay, p. 16. — M. Du Ménil est relégué en Anjou, p. 16. — Son départ, p. 16. — La captivité de M. de Saint-Geniez et de M^lle^ Delaunay est resserrée, p. 17. — Chagrin et égards de M. de Maisonrouge, p. 18. — Il donne à M^lle^ Delaunay des nouvelles du chevalier Du Ménil, p. 18. — Il se fait l'intermédiaire de leur correspondance, p. 19. — Le duc du Maine refuse d'aller à Sceaux et demande à se retirer à Clagny, p. 21. — Etonnement et douleur de la duchesse à cette nouvelle, p. 22. — Le public, qui ne l'a pas vue, blâme la déclaration, p. 23. — Visite de M^me^ la Princesse à Sceaux, p. 24. — Sa fille la prie de s'entremettre en faveur des prisonniers et de ménager son raccommodement avec son mari, p. 24. — Causes du mécontentement du duc du Maine, p. 24. — La duchesse fait parvenir à M^lle^ Delaunay, à la Bastille, une lettre et sa déclaration, p. 25. — C'est M. de Malésieu qui est l'intermédiaire de cet envoi, p. 26. — Il est exilé à Etampes, où il demeure six mois, p. 27. — La duchesse du Maine parle au Régent en faveur du comte de Laval et de M^lle^ Delaunay, p. 27. — Comment

celle-ci est à la veille d'être transférée à Nantes, p. 27. — Le Régent exige que Mlle Delaunay dise tout ce qu'elle sait de la conjuration, p. 28. — Conseil de Mlle Rondel à cet égard, p. 28. — Lettre de Mlle Delaunay à M. Le Blanc, p. 29. — Mlle Delaunay projette à sa sortie de la Bastille de se retirer à la Présentation, p. 30. — Lettre de l'abbesse, p. 30-31. — La duchesse du Maine insiste pour garder Mlle Delaunay auprès d'elle, p. 31. — Retour de de Menil, p. 31. — Sa visite au lieutenant de roi, p. 32. — Incertitudes de Mlle Delaunay sur ses sentiments, p. 32. — La duchesse du Maine ordonne à Mlle Delaunay de faire sa déclaration, p. 32. — Texte de cette déclaration, p. 33 à 37. — Lettre à M. Le Blanc, p. 38. — Mise en liberté de Mlle Delaunay, p. 38. — Regrets de Maisonrouge, p. 39. — Visite à l'abbé de Chaulieu au Temple, p. 39. — Arrivée à Sceaux, p. 40. — Entrevue avec la duchesse du Maine, p. 40. — Mlle Rondel entre à son service, p. 40. — Mme la duchesse du Maine voit peu de monde et passe les nuits à jouer et les jours à dormir, p. 40. — Lettre du pauvre Maisonrouge, p. 41. — Lettre au chevalier de Menil, p. 42. — Son attitude équivoque, p. 43. — Entrevue avec lui, p. 43. — Visite à M. de Maisonrouge, p. 44. — Dédicace à lui adressée, p. 44. — Visite de M. de Silly, p. 45. — Infidélité de de Menil avérée, p. 45. — Douleur de cette déception, p. 45. — Visite réparatrice du chevalier, p. 46. — Lettre et présent délicat de Mme de Vauvray, p. 46. — Mlle Delaunay est assez fêtée, p. 47. — Négociations et entrevue de la duchesse du Maine avec son mari, p. 47. — Il consent à revenir à Sceaux; il refuse de revoir M. de Malésieu, p. 48. — Attitude réservée du cardinal de Polignac, p. 49. — Il va à Rome et la duchesse n'entend plus parler de lui, p. 49. — La duchesse du Maine regagne peu à peu sa pleine liberté, 49. — Mlle Delaunay perd sa mère, p. 50. — Relations avec M. et Mme Dacier, p. 50. Mort de Mme Dacier, p. 50. — La duchesse de La Ferté veut remarier M. Dacier avec Mlle Delaunay, p. 51. — Négociation à ce sujet entamée par M. de Valincour, p. 52. — Opposition de la duchesse du Maine, p. 53. — Mlle Delaunay consulte le chevalier de Menil, p. 54. — Sa réponse ambiguë, p. 54. — La duchesse du Maine semble favoriser un projet d'union avec le chevalier, p. 55.

— Mme de Lambert dissuade Mlle Delaunay d'épouser M. Dacier, p. 56. — La duchesse du Maine caresse Mlle Delaunay pour l'en empêcher p. 57. — Mort de M. Dacier, p. 58. — Regret d'une irréparable faute, p. 58. — Rupture décente avec le chevalier Du Ménil, p. 59. — M. de Silly prend Mlle Delaunay pour confidente d'une passion et pour secrétaire, p. 60-61. — Scène de rupture, p. 62. — Correspondance avec M. de Silly, p. 63. — Mort de M. de Maisonrouge, p. 63. — Mlle Delaunay projette de se retirer du monde, p. 64. — Maladie de la duchesse du Maine, p. 64. — Ouvertures du chevalier de G..., p. 64. — Nouvelle liaison, p. 65-67. — Mlle Delaunay songe à se jeter aux Carmélites, p. 68. — Conseils de la prieure, p. 68. — Liaison avec Mme Du Deffand, p. 69. — Portrait de Mlle Delaunay par elle-même, p. 70 à 72. — Mort affreuse du marquis de Silly, p. 72. — Mlle Delaunay perd aussi Mme de Réal, Mme de Grieu, M. de Valincour, p. 72. — Elle pense à retourner à Saint-Louis, à Rouen, p. 72. — La duchesse du Maine lui permet le voyage de Rouen, contre le serment de revenir, p. 73. — Séjour au couvent, p. 74. — La duchesse du Maine songe à resserrer les liens qui lui attachent Mlle Delaunay, p. 74. — Projets divers d'établissement, p. 75-79. — Mission donnée par la duchesse du Maine à Mme de Zurlauben, p. 79. — M. de Staal, p. 80-81. — Conditions qu'il pose, p. 82. — Entrevue avec M. de Staal, p. 82. — Visite à sa maison de campagne, p. 83. — Le duc du Maine lui accorde la survivance du chevalier de Molondin, p. 84. — La duchesse du Maine hâte la conclusion, p. 86. — La nouvelle Mme de Staal est conduite à l'autel par Mme de Chambonnas, p. 86. — Elle va à Gennevilliers, p. 86. — Visite à Mme de Bussy mourante, p. 86. — Les filles de M. de Staal accueillent médiocrement leur belle-mère, p. 87. — Chagrin de celle-ci, p. 86. — Déception à la revue des gardes suisses, p. 88. — Elle s'aperçoit qu'elle n'a fait que resserrer sa chaîne, p. 89. — Mort de Mme de Bussy, p. 89. — Elle laisse sa maison de campagne à Mme de Staal, p. 89. — Son portrait, p. 90. — Mort du duc du Maine, p. 91. — Son portrait, p. 91-92.

Portrait de la duchesse du Maine par Mme de Staal, p. 93-95.

Lettres de Mme de Staal à la marquise Du Deffand, p. 99. — Détails sur le séjour à Sorel. — Les hôtes, p. 99-100. — Mort du chevalier de Belle-Isle, p. 100. — Le récit de Mme du Deffand l'a fort divertie. — Mauvaises nouvelles de l'affaire d'Italie, p. 101. — La duchesse du Maine désire passionnément son voyage à Anet, p. 102. — Est transportée de joie que Mme du Deffand soit réconciliée avec son appartement de Saint-Joseph, p. 103. — Le secret de Mme du Châtelet, p. 104-105. — Petits événements : le mal de gorge de M. Dumont, p. 106. — La du Châtelet parviendra à jouer son opéra, p. 107. — Apparition à Anet de Mme du Châtelet et de Voltaire, p. 109. — Ils font répéter leur comédie, p. 110. — Les hommes et leurs femelles sont de plaisants animaux, p. 111. — Soirée orageuse; on ne voit guère Voltaire et Mme du Châtelet, p. 112. — Détails sur les hôtes d'Anet, p. 113. — Mme du Châtelet est à son troisième logement. — Railleries sur son compte, p. 114. — Détails sur la représentation à Anet du *Comte de Boursouffle*, p. 117. — Départ de Voltaire et de Mme du Châtelet. — Voltaire a égaré sa pièce, p. 119. — La duchesse d'Estrées fait une chute, p. 121. — Appréciation du Prologue mis par Voltaire à sa pièce, 122-123. — Appartement qui lui est réservé à Sceaux, p. 124. — Mme de Saint-Pierre, p. 125. — Le désir de la duchesse du Maine d'être entourée augmente de jour en jour, p. 126. — Représentation de la comédie de *la Mode* de Mme de Staal, p. 127. — Est ravie de la prise de Berg-op-Zoom, p. 128. — Compliments. — Pourquoi Formont se laisse-t-il engourdir? p. 129. — Mme la duchesse du Maine l'aime autant que jamais, p. 130. — Mort et enterrement de la duchesse d'Estrées, p. 132. — Détails sur son accident et sa maladie, p. 133-135. — M. de Nevers est légataire universel, p. 136. — Départ pour Sceaux, p. 137. — Dégoûts donnés par la duchesse du Maine à Mme de Staal, p. 138. — Elle prie M. de Lassay d'en faire doucement sa plainte, p. 138. — La farce de M. de Senneterre. Mme de Saint-Maur, p. 140. — Départ pour Sceaux retardé d'un jour, p. 141. — Est bien aise qu'on n'ait point de comédies à Sceaux, p. 142. — Surprise et chagrin où l'on est de sa visite à la duchesse de Modène, p. 143.

Lettres de Chaulieu à Mlle Delaunay, p. 145. —

Est-il rien de si aimable qu'elle? est-il rien de si amoureux que lui? p. 147. — Éloge des vers que M. Brunel a faits pour elle, p. 148. — Il fait un hymne en l'honneur de l'amour, p. 148. — Elle ne lui a jamais tant plu; protestations de soumission et de tendresse, p. 149. — Souper désagréable; serait un grand saint s'il l'offrait à Dieu avec résignation pour la rémission de ses péchés, p. 150. — Tout conspire à les séparer; qu'elle ne soit pas de la conspiration, p. 151. — Est sommé par le président Hénault de vouloir bien être le malheureux juge d'un malheureux opéra qu'il a commis, p. 152. — Témoignage de sa fascination sympathique, p. 153. — A revu hier son Clichy, p. 154. — L'amour qu'il a pour elle lui rappelle un vers de Cybèle dans *Atys*, p. 155. — Triolet à Sylvie, p. 156. — Est depuis six mois la proie d'une sorte d'enchantement, p. 157. — Qu'elle fasse durer le charme au lieu de le faire cesser. — Dès que le charme est fini que devient l'opéra d'*Armide*? p. 158. — Depuis trois semaines, elle a un fond de chagrin dont il cherche à pénétrer la cause, p. 159. — M. le grand-prieur a bu à sa santé, p. 160. — M. de Vendôme a acheté une maison à l'autre bout du faubourg Saint-Germain, et il faut qu'il quitte l'ombre de ses marronniers, p. 161. — Son succès au souper d'hier, chez M. le grand-prieur, p. 162. — Il ne l'aime plus, il l'adore, p. 163. — Veut-elle son carrosse pour aller voir M^me^ de Réal? p. 164. La plaisante sur sa passion pour son jardinier, p. 165. — Dîner merveilleux fait hier; mais elle n'y était pas, p. 166. — Il envie le plaisir de la divertir, n'est-ce pas lui plaire? p. 167. — A été retenu hier chez lui par M. l'ambassadeur de Sicile, p. 168. — Va à cinq heures chez M^me^ de Lambert. — Lui offre son carrosse pendant qu'il y sera, p. 169. — Enfinil a retrouvé hier le charme de leurs premières conversations, p. 170. — Plaisanteries à propos d'une truie qui est accouchée à Clichy d'un éléphant, p. 171. — Doit voir Fagon à midi, p. 172. — A fait hier le bel esprit, p. 172. — Son système de vie; son modèle d'une espèce de chaîne de roses qui ne pèse guère, p. 173. — Fut hier trois heures avec le comte d'Albert, p. 173. — Pourquoi ne lui a-t-elle pas dit qu'elle allait souper chez M^me^ de Livry? p. 174. — Est enchanté d'avoir été grondé,

p. 175. — Cherche à payer sa dette à la famille de Grieu, p. 176. — Quelle vienne encore telle qu'elle lui parut hier, p. 177. — Qu'elle calme ses inquiétudes et dissipe ses noirceurs, p. 178. — Lui a dit le plus tendre et le plus triste adieu qu'il ait jamais dit à personne, p. 179. — Se repent de lui avoir donné Ovide, p. 180. — Est très-inquiet de son mal d'yeux, p. 181. — On l'a traîné dimanche à la Comédie, pour voir jouer par Mlle Lecouvreur Atalide dans *Bajazet*, p. 182. — Ne vaut pas le moindre petit satyre, p. 183. — Elle aura le comte d'Albert à six heures, p. 184. — Part pour une visite aux Chartreux et une autre aux Invalides, p. 185. — S'en va dimanche après midi; la conjure de le venir voir, p. 186. — Quelle conversation charmante et extravagante que celle d'hier! p. 187. — Il veut la servir à sa mode, lui plaire et l'aimer comme elle veut l'être, p. 188. — Les fureurs de Rémond lui plaisent, 189. — Va demain avec le grand-prieur coucher à Sceaux, p. 190. — Que leur séparation d'hier fut triste! p. 191. — Reproches, p. 193. — Consent à la croire aveuglément, p. 194. — Scellement d'une paix éternelle entre eux, p. 195. — Conversation avec le comte d'Albert sur elle, p. 196. — Vers à elle adressés, p. 196. — Autres vers à elle adressés en lui envoyant un Ovide, p. 198. — Satire contre Rémond, p. 199. — Qu'elle daigne être heureuse et laisse faire aux dieux, p. 200. — Souhaits qu'il lui adresse, p. 201. — Raille le laconisme d'un billet qu'elle a reçu de M. de Fontenelle, p. 202. — Ira aux Tuileries avant que Mme de Lambert ne l'envoie chercher, p. 203. — Envoi d'une douzaine de figues, p. 203. — Le souper de demain est transporté de Clichy au Temple sur la demande de Mme de Lambert, p. 204. — Mme de Vauvray les attend de bonne heure aujourd'hui et demain M. de Fontanieu leur donne un très-bon souper. — Mort de l'abbé de Chaulieu, p. 205.

Table analytique et alphabétique des noms propres cités dans les deux volumes, p. 212 à la fin du vol.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU TOME SECOND.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

A

ALBÉRONI (le cardinal), premier ministre du roi d'Espagne. Le baron de Walef est chargé par la duchesse du Maine de le voir. *Mémoires*, p. 157. — Le Régent fait publier deux lettres du prince de Cellamare à lui adressées, p. 181.

ALBERT (le comte d'). L'abbé de Chaulieu est son ami. *Lettres de l'abbé de Chaulieu à Mme de Staal*, p. 184. — Conversation de l'abbé de Chaulieu avec lui sur Mme de Staal, p. 196.

ANTIN (le duc d'). Est chargé d'apprendre à la duchesse du Maine que son mari refuse de la rejoindre à Sceaux. *Mémoires*, t. II, p. 22.

ARGENSON (le comte d'). Est nommé garde des sceaux, *Mémoires*, p. 165. — Excite le Régent contre le duc du Maine, p. 169. — Est commis avec M. Le Blanc à l'examen des personnes arrêtées pour la conspiration de Cellamare, p. 180. — Vient interroger les prisonniers à la Bastille, p. 194. — Interrogatoire de Mme de Staal, p. 200-201-202-203. — S'oppose à l'insertion au procès-verbal de déclarations de l'interrogatoire de M. de Pompadour qui disculpent le duc du Maine, p. 208-209.

AVARAY (la marquise d'), ambassadrice en Suisse, ancienne et intime amie du chevalier de Menil qui va la voir. *Mémoires*, t. II, p. 43.

AYDIE (le comte d'). Compromis dans une intrigue avec le prince de Cellamare, s'enfuit en Espagne. *Mémoires*, p. 178.

B

BARJETON (M.), avocat à Paris, est impliqué dans la conspiration de Cellamare. *Mémoires*, p. 187. — Sort de la Bastille, p. 210.

BARON (le comédien). Raille Mme de Staal qui lui répond vertement. *Mémoires*, p. 85.

BELLE-ISLE (le chevalier de). On a appris hier la nouvelle de sa mort; on ne sait ce que fera le maréchal sans son frère. *Lettres à Mme du Deffant*, t. II, p. 100.

BÉTHUNE (le duc de), capitaine des gardes, procède à l'arrestation de la duchesse du Maine. *Mémoires*, p. 185.

BILLARDERIE (M. de La), lieutenant des gardes du corps, procède à l'arrestation de la duchesse du Maine. *Mémoires*, p. 185. — Ne songe qu'à adoucir, par ses soins et ses services, la captivité de la duchesse, p. 186. — Est chargé de transférer la duchesse du Maine de la citadelle de Dijon à celle de Châlons. *Mémoires*, t. II, p. 6. — Services délicats qu'il lui rend, p. 6. — Il la conduit de Châlons à Savigny, p. 8. —

Bon conseil qu'il lui donne, p. 9. — Il travaille en sa faveur auprès de M. Le Blanc, p. 11. — Mission dont le charge ce ministre auprès de la duchesse du Maine, p. 11. — La duchesse du Maine le charge de porter sa déclaration écrite à M. Le Blanc, après l'avoir montrée à Mme la Princesse, p. 12-13. — Conduit la duchesse du Maine de Chanlay à Sceaux, p. 20. — Cherche à amener un raccommodement de la duchesse avec son mari. N'y réussit pas. Ses ménagements délicats, p. 21. — Il avoue l'échec de ses tentatives conciliatrices, p. 22. — Rappelle à l'abbé de Maulevrier qu'il est la cause des aveux de la duchesse du Maine, p. 23.

Bochet (M.), secrétaire des commandements du prince de Conti, est chargé de porter à Mme de Staal à la Bastille l'avis de la duchesse du Maine, qu'elle peut écrire sa déclaration. *Mémoires*, t. II, p. 32.

Boisdavis (le marquis de). Est arrêté et mis à la Bastille. *Mémoires*, p. 187.—Sa réponse aux interrogatoires, p. 196. —M. Le Blanc l'autorise à dîner chez le gouverneur, p. 239.— Il y va en société avec M. de Pompadour et Mme de Staal, p. 244.

Boivin (M.), l'aîné, de l'Académie des inscriptions, communique à la duchesse du Maine les trésors de son érudition à propos du Mémoire en faveur des princes légitimés. *Mémoires*, p. 152. — Sa plaisante bévue, p. 153.

Brancas (le duc de), un des favoris du duc d'Orléans, engage Mme de Staal à inspirer à la duchesse du Maine la pensée d'un mariage entre son fils, le prince de Dombes, et Mlle de Valois, p. 134. — Rend quelquefois hommage à Mme de Staal, p. 146.

Brassac (la comtesse de). A aux Carmélites un appartement où elle passe une partie de sa vie. *Mémoires*, t. II, p. 68. — Mme de Staal veut se servir d'elle pour favoriser sa retraite aux Carmélites, p. 68. — Elle la dissuade de ce dessein, p. 69.

Brigaut (l'abbé). Fait lecture à la duchesse du Maine d'un pamphlet dont il se dit l'auteur, intitulé : *Réponse aux lettres de Fitz-Morris. Mémoires*, p. 167. — Son portrait, p. 168. — Le prince de Cellamare lui envoie cent louis, en le prévenant de la découverte de la conjuration, p. 175. — Il confie une cassette de papiers au chevalier de Menil, p. 175. — Le comte de Laval annonce à la duchesse du Maine qu'il est en sûreté, p. 177. — Est arrêté, p. 179. — Ses aveux compromettent le chevalier de Menil, p. 179-180. — A donné d'amples déclarations. *Mémoires*, t. II, p. 11.

Brienne (M. de). Mme de Staal regrette sa mort, ne fût-ce qu'à cause de son courage digne d'un Lacédémonien. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 105.

Brunel (M.), avocat de Rouen, ami de Fontenelle. Ses assiduités auprès de Mlle de Silly et de la future Mme de Staal, alors âgée de treize ou quatorze ans, au couvent de Saint-Louis, à Rouen. *Mémoires*, p. 38. — Partage entre les deux amies ses galanteries, p. 38. — Ses vers à Doris, p. 39. — Son portrait, p. 39. — Analyse des sentiments qu'il inspire à Mme de Staal, p. 39.—Elle lui adresse

ses premiers vers, p. 40. — Son portrait de Doris, p. 40. — Il meurt peu de temps après le départ de Mme de Staal pour Paris. Regrets qu'il lui inspire, p. 40. — Vient à Silly avec l'abbé de Vertot, p. 60. — Ses offres généreuses à Mme de Staal qui les refuse, p. 70. — Amène M. de Fontenelle chez Mme de Staal, p. 73. — Mme de Staal se décide à lui emprunter quelque argent, p. 90. — Lettre par laquelle l'abbé de Vertot annonce sa mort à Mme de Staal, p. 114. — Elle rembourse ses héritiers par l'intermédiaire de M. de Fontenelle, p. 115. — Chaulieu loue les vers qu'il a faits pour Mme de Staal. *Lettres de Chaulieu à Mme de Staal*, t. II, p. 148.

Bussy (Mme de). Mme de Staal se lie intimement avec elle depuis la mort de Mme de Réal. *Mémoires*, t. II, p. 72. — Approuve le projet de Mme de Staal d'un voyage à Rouen et d'un séjour au prieuré de Saint-Louis, p. 73. — Projets divers d'établissement qu'elle désapprouve et qui avortent, p. 75 à 79. — Goûte le projet de mariage de son amie avec M. de Staal et l'encourage à conclure, p. 85. — Mme de Staal la voit le jour de ses noces et la trouve très-malade, p. 86. — Elle donne à Mme de Staal une belle tabatière, p. 86. — Mme de Staal ne peut la voir avant sa mort, p. 89. — Elle laisse à Mme de Staal une maison de campagne et un diamant, p. 89. — Son éloge et son portrait, p. 89-90.

C

Caylus (Mme de). — Les *Mémoires* de Mme de Staal forment le pendant naturel et le complément presque nécessaire de ses *Souvenirs*. *Notice historique*, p. 5. — Différences dans le spectacle et dans le style, *ibid.* p. 2. — Appartient encore moralement et littérairement au dix-septième siècle, p. 7.

Cellamare (le prince de), ambassadeur d'Espagne. Ses liaisons avec de grands seigneurs mécontents, le comte de Laval et le marquis de Pompadour. *Mémoires*, p. 159. — Ses entrevues à l'Arsenal avec la duchesse du Maine, p. 159. — Approuve le dessein de faire demander par son maître la réunion des États généraux; demande un modèle de lettres que le roi d'Espagne écrirait à ce sujet, l'une au roi, l'autre au Parlement. — Auteurs de ces deux pièces, p. 160. — L'abbé de Porto-Carrero lui donne avis de la saisie de ses papiers, p. 174. — Sa négligence à en profiter, p. 175. — Fait avertir le comte de Laval et envoie cent louis à l'abbé Brigaut, p. 175. — Son arrestation, p. 175. — Le Régent fait publier deux lettres de lui au cardinal Albéroni, p. 181.

Chambonnas (la marquise de), dame d'honneur de la duchesse du Maine. Mme de Staal la prie de faire agréer à la duchesse son projet de quitter son service et de se retirer dans un couvent. *Mémoires*, p. 162. — Ses objections maladroites et sa roideur manquent d'envenimer l'affaire, p. 163. — La duchesse du Maine, après lui avoir fait sa leçon, l'emploie à ménager son raccommodement avec son mari. *Mémoires*, t. II, p. 48. — Elle profite d'un voyage de son fils pour écrire au cardinal de Polignac, p. 48. — Le cardinal, quoique

parent, refuse d'assister à la noce de son fils avec Mlle de Ligne, p. 49. — Conduit à l'autel Mme de Staal, p. 86.

CHAMBONNAS (le marquis de), fils de la dame d'honneur de la duchesse du Maine. Porte en Flandre une lettre de la duchesse du Maine au cardinal de Polignac. *Mémoires*, t. II, p. 48. — Le cardinal refuse d'assister à son mariage avec Mlle de Ligne, p. 49.

CHAROLAIS (le comte de), frère de M. le Duc, présente requête au Roi contre les priviléges des princes légitimés. *Mémoires*, p. 151.

CHATELET (le marquis du), ami et ancien colonel de M. de Maisonrouge, gouverneur de Vincennes. M. de Maisonrouge dîne chez lui quand le chevalier de Menil est surpris chez Mme de Staal. *Mémoires*, p. 234.

CHATELET (la marquise du), femme du gouverneur du château de Vincennes. Ecrit, à la demande de M. de Maisonrouge, à l'abbesse de la Présentation, pour obtenir que Mme de Staal se retire à ce couvent lors de sa sortie de la Bastille. *Mémoires*, t. II, p. 30. — Lettre que lui écrit l'abbesse à ce sujet, p. 30-31.

CHATELET (la marquise du), belle-fille de la précédente, amie de Voltaire. Son secret est éventé. Elle voulait faire jouer ici le petit Boursault le jour de Saint-Louis impromptu. Comment on l'apprend. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 104. — Communique son projet à Mme de Staal; parviendra à jouer son opéra; mais point de récidive, p. 107. — Vient à Anet avec Voltaire, p. 109. — Fait son lit elle-même et s'en plaint; change d'appartement, p. 110. — Joue Mlle de la Cochonnière, p. 110. — Ne se montre pas de jour; ne veut ni jouer ni promener, p. 112. — En est d'hier à son troisième logement, p. 114. — Fait la revue de ses principes, p. 116. — M. de Richelieu veut la voir, ainsi que Voltaire, avant de partir pour Gênes, p. 115. — A maille à partir avec Voltaire, à propos de son habit dans le personnage de Mlle de la Cochonnière, p. 117. — Mais c'est la souveraine et lui l'esclave, p. 117. — La duchesse du Maine offre son appartement à Mme Du Deffand, p. 118. — Elle a six ou sept tables dans son appartement, p. 119.

CHATILLON (M. de). Comment il apprend à la duchesse du Maine la découverte de la conspiration de Cellamare. *Mémoires*, p. 177.

CHAULIEU (l'abbé de), *patito* octogénaire de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 17-18. — Ses lettres à Mme de Staal font partie de la présente édition, p. 26. — La réputation d'esprit de Mme de Staal le pousse à entrer en relations avec elle. *Mémoires*, p. 127. — Son épître à Mme de Staal, p. 140-143. — Son Hymne à l'Amour, p. 143-144. — Offre mille pistoles à Mme de Staal qui les refuse; son mot naïf à cette occasion, p. 144. — Ses égards et ses soins pour Mme de Staal, p. 144-145. — Lui fait visite le jour où elle apprend la découverte de la conspiration de Cellamare, p. 176. — Histoires effrayantes sur la Bastille qu'il a contées à Mme de Staal, p. 198-199. — A sa sortie de la Bastille, Mme de Staal va le voir et le trouve mourant et indifférent à tout le reste. *Mémoires*, t. II, p. 39. — *Lettres de*

Chaulieu à Mme de Staal, t. II, p. 147. — Est-il rien de si aimable qu'elle, est-il rien de si amoureux que lui? p. 147. — Il loue les vers faits pour elle par M. Brunel, p. 148. — Il fait un hymne en l'honneur de l'Amour, p. 148. — Elle ne lui a jamais tant plu. Protestations de soumission et de tendresse, p. 149. — Souper désagréable. Serait un grand saint s'il l'offrait à Dieu avec résignation, pour la rémission de ses péchés, p. 150. — Tout conspire à les séparer; qu'elle ne soit pas de la conspiration, p. 151. — Est sommé par le président Hénault d'être le malheureux juge d'un malheureux opéra qu'il a commis, p. 152. — Témoignage de sa fascination sympathique, p. 153. — A revu hier son Clichy, p. 154. — L'amour qu'il a pour elle lui rappelle un vers de Cybèle dans *Atys*, p. 155. — Triolet à Sylvie, p. 156. — Est depuis six mois la proie d'une sorte d'enchantement, p. 157. — Qu'elle fasse durer le charme au lieu de le faire cesser. Dès que le charme est fini, que devient l'opéra d'*Armide?* p. 158. — Depuis trois semaines, elle a un fond de chagrin dont il cherche à pénétrer la cause, p. 160. — M. le grand-prieur a bu à sa santé, p. 160. — Il faut qu'il quitte l'ombre de ses marronniers, p. 161. — Son succès au souper d'hier chez M. le grand-prieur, p. 162. — Il ne l'aime plus, il l'adore, p. 163. — Veut-elle son carrosse pour aller chez Mme de Réal? p. 164. — La plaisante sur sa passion pour son jardinier, p. 165. — Dîner merveilleux fait hier; mais elle n'y était pas, p. 166. — Il envie le plaisir de la divertir; n'est-ce pas lui plaire? p. 167. — Va à cinq heures chez Mme de Lambert. Lui offre son carrosse pendant qu'il y sera, p. 169. — Enfin il a retrouvé hier le charme de leurs premières conversations, p. 170. — Son système de vie; son modèle d'une espèce de chaîne de roses qui ne pèse guère, p. 173. — Pourquoi ne lui a-t-elle pas dit qu'elle allait souper chez Mme de Livry? p. 174. — Est enchanté d'avoir été grondé, p. 175. — Qu'elle vienne encore telle qu'elle lui parut hier, p. 177. — Qu'elle calme ses inquiétudes et dissipe ses noirceurs, p. 178. — Lui a dit le plus tendre et le plus triste adieu qu'il ait jamais dit à personne, p. 179. — Se repent de lui avoir donné Ovide, p. 180. — Est très-inquiet de son mal d'yeux, p. 181. — Va voir jouer, par Mlle Lecouvreur, Atalide dans *Bajazet*, p. 182. — Ne vaut pas le moindre petit satyre, p. 183. — Elle aura le comte d'Albert à six heures, p. 184. — Part pour une visite aux Chartreux et aux Invalides, p. 185. — La conjure de le venir voir, p. 186. — Quelle conversation charmante et extravagante que celle d'hier! p. 187. — Il veut la servir à sa mode, p. 188. — Les fureurs de Rémond lui plaisent, p. 189. — Va avec le grand-prieur coucher à Sceaux, p. 190. — Que leur séparation d'hier fut triste! p. 191. — Reproches, p. 193. — Consent à la croire aveuglément, p. 194. — Scellement d'une paix éternelle entre eux, p. 195. — Conversation avec le comte d'Albert sur elle, p. 196. — Vers à elle adressés, p. 196. — Autres vers à elle adressés en lui envoyant un Ovide, p. 198. —

Satire contre Rémond, p. 199. — Qu'elle daigne être heureuse, et laisse faire aux dieux, p. 200. — Souhaits qu'il lui adresse, p. 201. — Raille le laconisme d'un billet qu'elle a reçu de M. de Fontenelle, p. 202. — Ira aux Tuileries avant que Mme de Lambert ne l'envoie chercher, p. 203. — Envoi d'une douzaine de figues, p. 203. — Le souper de demain est transféré au Temple, sur la demande de Mme de Lambert, p. 204. — Mme de Vauvray les attend de bonne heure, p. 205. — M. de Fontanieu leur donne un très-bon souper, p. 205.

CHIVERNY (Mme de), amie de M. Dacier. Prie la duchesse d'Orléans d'obtenir de la duchesse du Maine son consentement au mariage de Mme de Staal avec M. Dacier. *Mémoires*, t. II, p. 56.

COLBERT (M.), archevêque de Rouen. Fait une visite au prieuré de Saint-Louis, provoquée par les plaintes et la cabale des religieuses, et décide que Mme de Grieu se démettra de son abbaye ou se séparera de Mme de Staal et de ses nièces. *Mémoires*, p. 41. — Désespoir que cause cette décision. — Expédient qui est enfin adopté, p. 42.

CONTI (le prince de). Présente requête au roi contre les priviléges des princes légitimés. *Mémoires*, p. 151. — Parle à la duchesse du Maine en faveur du mariage de Mme de Staal avec M. Dacier. *Mémoires*, t. II, p. 56.

CONTI (la princesse de), nièce de la duchesse du Maine, qui lui donne des marques d'amitié. Est priée par elle d'engager M. Le Blanc à terminer l'affaire de Mme de Staal. *Mémoires*, t. II, p. 32.

D

DACIER (M.). Veut épouser Mme de Staal. *Notice historique*, p. 18. — M. de Valincour lui fait connaître Mme de Staal. *Mémoires*, t. II, p. 50. — Devenu veuf, il veut épouser Mme de Staal, p. 51. — Il y est encouragé par la duchesse de La Ferté et le maréchal de Villeroy, p. 51. — M. de Valincour approuve ce projet et dîne chez M. Dacier avec Mme de Staal, p. 52. — M. Dacier prend une espèce de passion pour Mme de Staal, p. 52. — Il porte à M. de Valincour le mémoire de son bien, p. 53. — Avantages qu'il veut faire à Mme de Staal, p. 53. — Personnages qu'il emploie à solliciter le consentement du duc et de la duchesse du Maine, p. 56. — Voit Mme de Staal chez M. de Valincour ou chez Mme de Réal; lui écrit souvent, p. 56. — Malade, il demande à son tour un délai, p. 57. — Mme de Staal va le voir, p. 58. — Il meurt deux jours après cette visite, p. 58.

DACIER (Mme). A sa mort, son mari veut se remarier avec Mme de Staal. *Notice historique*, p. 18. — M. de Valincour lui fait connaître Mme de Staal. *Mémoires*, t. II, p. 50. — Il la réconcilie avec La Motte, p. 50. — Sa mort; regrets qu'elle inspire à son mari, p. 50.

DAVISARD (M.), avocat général au parlement de Toulouse. Travaille au Mémoire en faveur des princes légitimés. *Mémoires*, p. 152. — Est arrêté et mené à la Bastille, p. 187. — Est associé avec le

chevalier de Menil et le marquis de Saint-Geniez, p. 245. — Demande une entrevue à Mme de Staal, p. 245. — Etrange conversation, p. 246. — Tombe malade. La nouvelle de sa mise en liberté le guérit instantanément, p. 249.

DEFFAND (la marquise du). Disait « qu'elle n'avait ni tempérament, ni roman. » *Notice historique*, p. 7. — Sa liaison et sa correspondance avec Mme de Staal, p. 23. — Défend mollement son amie, p 25. — La présente édition comprend la correspondance de Mme de Staal avec elle, p. 26. — Mme de Staal se lie à Sceaux avec elle. *Mémoires*, t. II, p. 69. — Son éloge, p. 69 — Fait le portrait de Mme de Staal, p. 69. — Celle-ci le trouve plus flatté que ressemblant, p. 70. — *Lettres de Mme de Staal à la marquise du Deffand*, t. II, p. 99. — Elle a lu sa lettre à la duchesse du Maine, p. 99. — La prie de parler d'elle au président Hénault et à M. de Cereste le plus souvent qu'elle pourra. — La prie de dire aux Duchâtel combien elle est touchée de leur malheur, p. 100. — Mme de Staal aime passionnément ses lettres, p. 101. — L'aime beaucoup elle-même, p. 102. — La duchesse du Maine désire passionnément qu'elle puisse venir à Anet, p. 102. — Mme de Staal est transportée de joie qu'elle se réconcilie avec son appartement de Saint-Joseph, p. 103. — Mme de Staal se gardera bien de dire qu'elle a fait connaissance avec la duchesse de Modène, tout serait perdu, p. 104. — Si Lassay peut venir, qu'elle vienne avec lui, p. 109. — Est extrêmement désirée à Anet, p. 111. — La duchesse a écrit à M. de Lassay en termes très-pressants pour qu'il vienne avec elle, p. 116. — Le président Hénault ne pourrait-il la conduire à Anet? p. 117. — La duchesse du Maine lui offre l'appartement de Mme du Châtelet, p. 118. — Aura l'appartement qu'elle désire à Sceaux, à condition de se montrer un peu plus dans la journée, p. 122. — A trouvé le vrai secret pour conserver des amis : passer tout et ne rien prétendre, p. 123. — Mme de Staal est très-touchée de son amitié; mais est trop fâchée de la bonne opinion qu'elle a d'elle, p. 125. — Sera bien reçue; on l'aimera dès qu'on la verra, p. 129. — On se consolera à Sceaux de ne l'avoir pas vue à Anet, p. 130. — La duchesse du Maine est fâchée de savoir qu'elle a été chez la duchesse de Modène, p. 143. — Si elle ne venait pas, tout retomberait sur Mme de Staal, p. 144.

DESANGLES (M.), lieutenant du roi à la citadelle de Châlons. Cache à la duchesse du Maine la détermination de son mari de ne pas la rejoindre à Sceaux. *Mémoires*, t. II, p. 20.

DIESBACH (M. de), officier suisse de la cour du duc du Maine. Désagréments que son intrigue avec Mme de M... cause à Mme de Staal. *Mémoires*, p. 118-119.

DOMBES (le prince de), fils du duc du Maine. Le duc d'Orléans songe à le marier avec sa fille, Mlle de Valois. *Mémoires*, p. 134. — La duchesse du Maine élude cette avance, p. 134. — Est privé de son rang au Parlement, p. 155 et 170. — Est exilé à Eu, p. 187.

DUBOIS (l'abbé, puis cardinal). Fabrique en Angleterre le traité de la quadruple al-

liance. *Mémoires*, p. 168. — Encourage le Régent dans ses desseins contre le duc du Maine, p. 169. — Pourquoi il en veut au chevalier de Menil, p. 179. —Insiste pour qu'il soit puni, p. 181. — Vient interroger les prisonniers à la Bastille, p. 194. — Trouve que le comte de Laval abuse des lavements. Mot du Régent à ce sujet, p. 248.

Duc (M. le). Le duc de Bourbon, dit, — Obtient du Régent la promesse d'abolir les priviléges des princes légitimés. *Mémoires*, p. 148. — Lui accorde le délai demandé; puis le somme de sa parole, p. 148. — Ses desseins hostiles sont révélés au duc du Maine par le Régent, p. 149. — On essaie de les neutraliser par des concessions, p. 149. — Conteste les qualités prises par le duc du Maine dans l'acte de partage de la succession de M. le Prince, p. 149. — C'est le signal de la guerre entre les princes légitimes et les princes légitimés, p. 149. — En échange d'un accommodement sur leurs affaires privées, il promet aux princes légitimés de ne pas les attaquer, p. 150. — La paix n'est pas de longue durée, p. 150. — Il présente requête au roi contre les priviléges des princes légitimés, p. 151. — Se fait donner la surintendance de l'éducation et la garde du roi, enlevées au duc du Maine, p. 170. — Le remplace dans son logement aux Tuileries, p. 170. — La duchesse du Maine, conduite à la citadelle de Dijon, dans son gouvernement, demande à être transférée à Châlons. *Mémoires*, t. II, p. 5-6.

Dupuis (la dame), intrigante, agent subalterne de la conspiration de Cellamare. *Mémoires*, p. 154-155.

Durolet (M.), oncle de Mlle Dutot, amie de Mme de Staal, lui donne l'hospitalité. *Mémoires*, p. 71. — Se brouille avec Mme de Staal pour une chanson, p. 72.

Dutot (Mlle), ancienne amie de Mme de Staal, lui donne l'hospitalité chez son oncle, M. Durolet. *Mémoires*, p. 71. — Son portrait, p. 72.

D... (Mlle), amie du couvent de Saint-Louis de Mme de Staal et de Mlle de Silly. *Mémoires*, p. 55. — Les agréments de M. de Silly font sur elle grande impression, p. 55.

E

Epinay (Mlles d'). Se lient avec Mme de Staal. *Mémoires*, p. 44-45.

Estrées (la duchesse d'). Va voir la duchesse du Maine à Sceaux, aussitôt qu'elle en obtient la permission. *Mémoires*, t. II, p. 40. — Fait une lourde chute; se fait saigner. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 121. — Sa mort, p. 132. — Récit de son accident, p. 133-136. — M. de Nevers est son légataire universel, p. 136.

Eu (le comte d'), fils du duc du Maine. Son père, cédant aux représentations du Régent, ajourne son entrée au Parlement. *Mémoires*, p. 149. — Est privé de son rang au Parlement, p. 170. — Est exilé à Eu, p. 187.

F

Fagon (M.), maître des requêtes. Est chargé d'examiner

les papiers de Mme de Staal. *Mémoires*, p. 188.

Favencour (M. de), officier chargé de la garde du duc du Maine dans la citadelle de Dourlens; se conduit en véritable geôlier. *Mémoires*, p. 186.

Ferran (M.), neveu de Mme de Vauvray. Va souvent chez elle; a bien de l'esprit. *Mémoires*, p. 93.

Ferté (duchesse de la), a chez elle une sœur de Mme de Staal, *Notice historique*, p. 13. — Mme de Staal lui est présentée. Elle s'en engoue et se déclare sa protectrice, p. 13. — Présentation à la duchesse de Noailles, p. 14. — Sa rancune contre Mme de Staal; sa vengeance, p. 15. — Mme de Staal lui est présentée à son arrivée à Paris par une de ses sœurs qui est auprès d'elle. *Mémoires*, p. 77-78. — S'engoue de sa protégée, p. 79. — La présente à la duchesse de Ventadour, p. 80-82. — Mène Mme de Staal au souper du roi, p. 82-83. — Visite à la duchesse de Noailles, p. 83. — Est piquée contre sa sœur, la duchesse de Ventadour, p. 84. — Projette de présenter Mme de Staal à Sceaux, p. 84. — L'abbé de Vertot, son parent, lui rend visite, p. 84. — Humilie Mme de Staal, p. 84. — La mène à Sceaux, la montre à la duchesse du Maine, la présente à M. de Malésieu, p. 85. — La ramène à son couvent, p. 86. — La charge de répondre à un envoi de chansons fait par M de Malésieu, p. 87. — Lettre de M. de Malésieu en réponse, p. 88. — Mène Mme de Staal à Sceaux chaque fois qu'elle y va, p. 90. — L'abbé de Tressan procède chez elle à l'examen doctrinal de Mme de Staal, p. 91. — Se fortifie dans le dessein de la prendre chez elle, mais n'ose encore à cause de Louison, p. 91. — Mène à Sceaux Mme de Staal, p. 95. — M. de Malésieu la fait entrer au service de la duchesse du Maine, p. 95. — Fureur de la duchesse de la Ferté, p. 96. — Explication de Mme de Staal avec elle, p. 96-97. — Elève une jeune fille, belle comme le jour, nommée Sylvine, p. 98. — Mme de Staal s'étudie à lui déplaire, p. 98. — Réalise ce dessein pendant un voyage à la Ferté, p. 99. — Vie singulière de la duchesse à la Ferté, p. 99-100. — Ne veut plus ramener Mme de Staal à Sceaux, p. 100. — Son courroux d'une lettre écrite par Mme de Staal à M. de Malésieu, p. 102. — Écrit une lettre foudroyante à Mme de Staal, p. 105. — Se venge en faisant donner à Mme de Staal l'emploi de femme de chambre, p. 105. — Promène Mme de Staal à Sceaux en ironique triomphe, p. 106. — Lui déclare qu'elle ne veut plus entendre parler d'elle, p. 106. — Rend un peu de ses bonnes grâces à Mme de Staal, p. 131. — Ne voit qu'elle qui ait raison, p. 132. — Persuade à M. Dacier, devenu veuf, d'épouser Mlle Delaunay (Mme de Staal). *Mémoires*, t. II, p. 51-52. — Prend cette affaire à cœur et y intéresse divers personnages, p. 53.

Ferté (Mlle de La), nièce d'un président au Parlement de Rouen. *Mémoires*, p. 63. — Séjour que Mme de Staal fait chez son père, p. 63. — Portrait de son père, p. 63. — Description de sa maison de Roeux, p. 64.

Fillon (la), célèbre appareilleuse. Donne avis au Régent du départ pour l'Espagne de l'abbé de Porto-Carrero,

chargé de pièces compromettantes. *Mémoires*, p. 174.

Fleury (le cardinal de). Rend au duc du Maine le rang dont il a été dépouillé. *Mémoires*, t. II, p. 50. — La duchesse de La Ferté l'intéresse au projet de mariage de M. Dacier avec Mlle Delaunay (Mme de Staal). *Mémoires*, t. II, p. 53.

Fontanieu (M. de). Donne un très-bon souper à l'abbé de Chaulieu et à Mme de Staal. *Lettres de Chaulieu à Mme de Staal*, t. II, p. 205.

Fontenelle (M. de). Accusé de croire au lutin de Mlle Testard. *Notice historique*, p. 16. — Lettre badine que lui écrit à ce sujet Mme de Staal, p. 16. — Son succès, p. 17. — Protecteur de Mme de Tencin, p. 18. — Critique les *Mémoires* de Mme de Staal, p. 24-25. — L'abbé Trublet les défend contre lui, p. 25. — M. Brunel l'amène chez Mme de Staal; détails sur leurs relations. *Mémoires*, p. 73-74. — On s'informe à lui des opinions de Mme de Staal, p. 91. — S'occupe, avec l'abbé de Saint-Pierre, de trouver une position à Mme de Staal, p. 94. — Perd son ami, M. Brunel; est inconsolable, p. 114. — Mme de Staal le charge de rembourser les héritiers de M. Brunel du prêt qu'elle en a reçu, p. 115. — Va chez Mlle Testard pour voir son lutin, p. 122. — Lettre badine que lui écrit à ce sujet Mme de Staal, à l'instigation de la duchesse du Maine, p. 123. — Succès de cette lettre; texte de la lettre, p. 123. — Réponse de Fontenelle, p. 125. — Voit fort souvent Mme de Staal pendant les premiers temps de la Régence, p. 146. — Dîne avec elle chez le chevalier de Menil. *Mémoires*, t. II, p. 59. — L'abbé de Chaulieu raille le laconisme d'un billet que Fontenelle a écrit à Mme de Staal. *Lettres de Chaulieu à Mme de Staal*, t. II, p. 202.

Formont (M. de). Pourquoi se laisse-t-il engourdir? *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 129.

Fréron (Stanislas). Son éloge des *Mémoires* de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 24.

G

Gavaudun (le chevalier de), gentilhomme du duc du Maine. Annonce à Mme de Staal l'arrestation du prince de Cellamare. *Mémoires*, p. 175. — Est arrêté en même temps que la duchesse du Maine, p. 187.

Gaya (M. de), officier au service de la duchesse du Maine. Est délogé de son appartement par suite de l'arrivée à Anet de Voltaire et de Mme du Châtelet. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 109. — Apostrophe au cavagnole la duchesse du Maine, qui est douce comme un mouton, p. 112.

Genest (l'abbé), poëte et commensal de Sceaux. On lui attribue une protestation badine de Mme de Staal contre l'élection du président de Romanet comme chevalier de la Mouche-à-Miel. *Mémoires*, p. 113. — Vers par lesquels Mme de Staal s'en défend, p. 113.

Goney (l'abbé de), supérieur du prieuré de Saint-Louis, à Rouen. *Mémoires*, p. 42.

Grieu (Mmes de), religieuses urbanistes de l'abbaye de Jouarre, pourvues par la nomination de l'aînée du prieuré de Saint-Louis, à Rouen, y amènent la future Mme de Staal,

alors âgée de sept ans. *Notice historique*, p. 9. — La mort de l'abbesse de Saint-Louis oblige Mme de Staal à entrer dans le monde avec ses talents pour unique ressource, p. 12. Séjour au prieuré de Saint-Louis. *Mémoires*, p. 31-32. — Faveur dont Mme de Staal enfant jouit auprès de l'abbesse, Mme de Grieu, et de sa sœur, p. 32.—Le couvent n'était pas riche quand l'aînée de ces dames en prend la direction; une espèce de famine achève de le réduire à la misère, p. 41. — Murmures et cabales des religieuses, p. 41. — Visite de M. Colbert, archevêque de Rouen, qui décide que Mme de Grieu se démettra de son abbaye ou se défera de Mme de Staal et de ses nièces, p. 41. — Désespoir de ces dames; l'abbesse offre de se démettre de l'administration du temporel de sa maison et de vivre sur la pension de sa famille, sans toucher à son bénéfice, p. 42. — Cet expédient est adopté, p. 42.— Part que Mme de Staal a au succès, p. 42. — Maladie de l'abbesse; réflexions que cet accident fait faire à Mme de Staal sur sa situation précaire, p. 44. — Mort de l'abbesse, p. 69. — Sa sœur ne lui succède point, p. 70. — Difficulté de rester au couvent, p. 70. — Chances meilleures qu'offre le séjour dans un couvent à Paris, p. 70. — Mme de Grieu la cadette, allant à Paris, est invitée chez un de ses frères et n'amène pas Mme de Staal, p. 71. —Arrive à Paris avec sa nièce; elle demeure avec Mme de Staal chez un de ses frères, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un couvent, p. 76. — Elles entrent, comme pensionnaires, à la Présentation, p. 77. — Mme de Staal lui raconte, ainsi qu'à sa nièce, ses aventures, p. 86. — Le gouverneur de la Bastille refuse à Mme de Staal la permission de lui écrire, p. 206. — M. de Maisonrouge procure de ses nouvelles à Mme de Staal, p. 232. — Mme de Staal projette de se retirer, à sa sortie de la Bastille, au couvent de la Présentation, où elle est encore. *Mémoires*, t. II, p. 30. — Mme de Staal vient la voir à la Présentation; elle pense mourir de joie, p. 42. — Sa mort, p. 72.

Grieu (Mlle), plus tard Mme de Réal, nièce des précédentes. Est pensionnaire à la Présentation avec sa tante et Mme de Staal. *Mémoires*, p. 86. — Devient l'amie intime de Mme de Staal, p. 87. — Voit souvent M. de Maisonrouge pour avoir des nouvelles de Mme de Staal, p. 216. — Mme de Staal passe deux jours chez elle et y donne rendez-vous au chevalier de Menil. *Mémoires*, t. II, p. 43. — Mme de Staal reçoit chez elle la visite de M. de Silly, p. 45. —Son portrait, p. 45. — Son dévouement, p. 45. — M. de Menil vient chez elle et explique son absence, p. 46. — Représente à Mme de Staal les avantages de son mariage avec M. Dacier, p. 56. — M. Dacier voit Mme de Staal chez elle, p. 56. — Vient voir Mme de Staal à Sceaux, p. 66. — Reçoit les confidences de son amie, p. 67. — Sa mort, p. 72.

Grimm (M.). Son éloge des *Mémoires* de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 26.

Gruchet (M.), serviteur de la duchesse du Maine. Fait une promenade avec Mme de Staal et lui dit grossièrement des choses assez fines, t. II, p. 100.

H

HÉNAULT (le président). Mme de Staal prie Mme du Deffand de lui parler d'elle. *Lettres*, t. II, p. 100. — Elle est très-fâchée qu'il perde son neveu, M. d'Aubeterre, p. 105. — Mme de Staal prie Mme du Deffand de lui montrer une brochure d'elle; elle serait bien aise de savoir ce qu'il en pense, p. 108. — La duchesse du Maine est fort contente de sa lettre. Ne pourrait-il amener Mme du Deffand à Anet? p. 116-117. — Dit qu'il ne peut être plus de trois jours hors de Paris, p. 125. — Somme l'abbé de Chaulieu d'être le malheureux juge d'un malheureux opéra qu'il a commis, t. II, p. 152.

HENRIETTE (Mlle), sœur de Mme de Staal. La présente à la duchesse de La Ferté, qui s'en engoue. *Mémoires*, p. 77-79. — Avis qu'elle donne à Mme de Staal sur les mécontentements qu'elle a donnés au corps des femmes de chambre, p. 111-112. — Le raccommodement de la duchesse de La Ferté avec sa sœur permet à celle-ci de la revoir plus facilement, p. 132. — Sa mort, p. 250. — Aveu de Mme de Staal à cette occasion, p. 250.

HÉRICOURT (M. d'). Ami et correspondant de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 18.

HERMENT (M.), médecin de la Bastille. Voit Mme de Staal pour quelque incommodité. *Mémoires*, p. 246. — Lui demande si elle a besoin d'un couvre-pieds, p. 247.

L

LAMBERT (la marquise de). Infiniment attachée aux intérêts de la duchesse du Maine, lui fait donner, par Mme de Staal, l'avis qu'on se propose de l'arrêter. *Mémoires*, p. 183. — Fait connaître à M. d'Argenson tout l'intérêt qu'elle prend à Mme de Staal, p. 203. — Dissu de Mme de Staal d'épouser M. Dacier. *Mémoires*, t. II, p. 56. — L'abbé de Chaulieu va chez elle. *Lettres de Chaulieu à Mme de Staal*, t. II, p. 169. — Enverra chercher Mme de Staal, p. 203. — Le souper sera transporté de Clichy au Temple, sur sa demande, p. 204.

LA MOTTE (M. de). Sa querelle avec Mme Dacier à propos des anciens et des modernes. M. de Valincour les réconcilie. *Mémoires*, t. II, p. 51.

LANDAIS (M.), secrétaire général de l'artillerie. Le duc du Maine a une entrevue avec la duchesse sa femme, dans sa maison de Vaugirard. *Mémoires*, t. II, p. 47.

LASSAY (le marquis de). Louange humiliante qu'il donne à Mme de Staal. *Mémoires*, p. 113. — Mme de Staal engage Mme du Deffand, s'il peut venir à Anet, à venir avec lui. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 109. — La duchesse du Maine l'en presse, p. 116. — Mme de Staal le prie de se plaindre doucement à la duchesse du Maine de ses exigences et de ses reproches, p. 138.

LAUNAY (M. de), gouverneur de la Bastille. Y reçoit Mme de

Staal. *Mémoires*, p. 190. — Il env ie quelques livres à Mme de Staal, p. 193.—Offre à Mme de Staal de faire ses Pâques, p. 205. — Refuse à Mme de Staal du papier, des plumes et de l'encre, p. 206. — Cherche à consoler Mme de Staal de la mise en liberté de quelques prisonniers moins importants qu'elle, p. 210-211. — Comment il surprend le chevalier de Menil chez Mme de Staal, p. 234. — Il fait transférer le chevalier dans un cachot éloigné, p. 234. — A une altercation avec le chevalier de Menil; est outré contre lui, p. 234-235. — Vient voir Mme de Staal, qu'il laisse médiocrement satisfaite de l'entrevue, p. 240. — Se réconcilie avec le chevalier de Menil, p. 242. — Mme de Staal est admise à aller dîner chez lui avec MM. de Pompadour et de Boisdavis, p. 244. — Cherche à consoler Mme de Staal de la persistance de sa détention. *Mémoires*, t. II, p. 18. — Demande à Mme de Staal, de la part de M. Le Blanc, une déclaration, p. 29.

Laval (le comte de), grand seigneur mécontent. Est présenté à la duchesse du Maine. *Mémoires*, p. 158. — Est lié avec le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, p. 159. —Entrevue de l'Arsenal, p. 159. — Fait des Mémoires, p. 159. —Ses idées chimériques, p. 172. — Donne avis à la duchesse du Maine de l'envoi en Espagne de l'abbé de Porto-Carrero, p. 174. — Le prince de Cellamare l'avertit de la saisie des papiers de l'abbé à Poitiers, p. 175. — Fait dire à la duchesse du Maine que l'abbé Brigaut est en sûreté, p. 177. — Est arrêté et conduit à la Bastille, p. 207. — Etablit qu'il lui faut deux lavements par jour, p. 247. — Le Régent lui accorde ce divertissement, p. 248. — Est étroitement resserré. Sa fermeté se soutient jusqu'à la fin de sa captivité, p. 248. — La duchesse du Maine, avant de faire sa déclaration, s'inquiète de ce qu'il a pu dire. *Mémoires*, t. II, p. 10. — Témoignages contradictoires à ce sujet de l'abbé de Maulevrier, p. 11. — Mme la Princesse et l'abbé de Maulevrier affirment à la duchesse du Maine qu'il a tout avoué, p. 12. — Le Régent refuse à la duchesse du Maine sa mise en liberté, p. 27. — Est soupçonné d'avoir pris part à l'affaire de Bretagne, p. 27.

Le Blanc (M.), ministre de la guerre. Est commis, avec M. d'Argenson, à l'instruction de l'affaire de la conspiration de Cellamare. *Mémoires*, t. I, p. 180. — Son entrevue avec le chevalier de Menil, p. 180. — Cherche à l'excuser auprès du Régent, p. 180. — Vient interroger les prisonniers à la Bastille, p. 194.—Interrogatoire de Mme de Staal, p. 200-203. — Se sert de M. de Maisonrouge pour faire parler M. de Pompadour, p. 207-208. — Donne l'ordre de faire cesser les promenades sur le bastion, p. 209. — Rend la promenade. Accorde à Mme de Staal la permission d'écrire, p. 211. — Il vient à la Bastille pour interroger le chevalier de Menil qui est surpris chez Mme de Staal, p. 234. — Autorise le gouverneur à mettre en société le duc de Richelieu et le chevalier de Menil et à les recevoir à dîner, p. 239. — Mme de Staal lui écrit pour lui demander de relâcher sa captivité, p. 243. — M. de la Billarderie

travaille auprès de lui en faveur de la duchesse du Maine. Il déclare qu'une confession sincère peut seule disposer le Régent à l'indulgence. *Mémoires,* t. II, p. 11. — M. de la Billarderie lui rapporte une déclaration écrite de la duchesse du Maine, p. 12-13. — Vient à la Bastille interroger Mme de Staal, p. 13. — Il l'informe de la déclaration de la duchesse du Maine. Mme de Staal, craignant un piége, élude ses question, p. 14. — Mécontentement de M. Le Blanc, p. 15. — Donne l'ordre de resserrer plus étroitement que jamais Mme de Staal, p. 17. — Fait demander à Mme de Staal une déclaration, p. 29. — La duchesse du Maine le fait prier, par la princesse de Conti, de terminer l'affaire de Mme de Staal, p. 32. — Déclaration que Mme de Staal lui adresse, p. 33-37. — Lettre qui accompagne cette déclaration, p. 38.

Lecamus (l'abbé). Un des agents subalternes de la conspiration de Cellamare. *Mémoires,* t. I, p. 153. — Est arrêté et mis à la Bastille, p. 187.

Lecouvreur (Adrienne). L'abbé de Chaulieu va la voir jouer Atalide dans *Bajazet. Lettres de l'abbé de Chaulieu à Mme de Staal,* t. II, p. 182.

Ligne (Mlle de). Épouse le marquis de Chambonnas. *Mémoires,* t. II, p. 40.

Livry (Mme de). Mme de Staal va souper chez elle. *Lettres de Chaulieu à Mme de Staal,* p. 174.

Louis XIV. Veut s'attribuer la nomination des abbayes d'Urbanistes. *Mémoires,* t. I, p. 28. — Commence à dépérir, p. 132. — La marquise de Maintenon obtient de lui qu'il communiquera son testament au duc du Maine, sous le sceau du secret, p. 133. — Faute que commet celui-ci en refusant, p. 133. — On apprend qu'il ne rappellera pas le roi d'Espagne à sa succession, p. 133. — Ne goûte pas un projet de mariage entre le prince de Dombes et Mlle de Valois, p. 134. — Tombe dangereusement malade, p. 135. — Accorde au duc du Maine une distinction dont le duc d'Orléans est piqué, p. 135. — Révèle au duc du Maine, quelques jours avant sa mort, les dispositions de son testament. Y persiste, malgré les représentations du duc du Maine sur leurs inconvénients, p. 136. — Analyse de ces dispositions. Mort de Louis XIV, p. 136. — La régence est donnée au duc d'Orléans, p. 136.

Louis XV (le roi). Séant en son lit de justice, confirme tout ce qui a été fait au Parlement. *Mémoires,* p. 137. — Va d'abord à Vincennes, puis la cour s'établit à Paris, p. 139. — Le duc du Maine est dépouillé de la surintendance de son éducation et de sa garde, données à M. le Duc, p. 168-170.

Louison (Mlle), femme de chambre favorite de la duchesse de La Ferté. *Mémoires,* p. 90. — La duchesse de La Ferté n'ose, à cause d'elle, prendre Mme de Staal dans sa maison, p. 91. — Outre la Louison, Mme de Staal a pour rivale Sylvine, p. 98. — La crainte de se l'aliéner retarde les projets bienveillants de la duchesse de La Ferté, p. 100.

M

MAGNY (M. de). Compromis dans une cabale particulière avec le prince de Cellamare, s'enfuit en Espagne. *Mémoires*, p. 178.

MAILLEBOIS (le maréchal de), hôte de la duchesse du Maine à Anet; tout ce qui peut se tirer de là. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 110.

MAINE (le duc du). Traduit *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. *Mémoires*, p. 128. — Sa femme est toujours occupée à lui procurer, ainsi qu'à ses enfants, un rang égal au sien, p. 129. — Sa femme le presse d'obtenir, par Mme de Maintenon, communication du testament de Louis XIV, p. 133. — Il refuse de s'obliger à en garder le secret, p. 133. — Il apprend que le roi ne rappelle pas le roi d'Espagne à sa succession, p. 133. — Il en informe le duc d'Orléans pour s'en faire un mérite auprès de lui, p. 133. — Le duc d'Orléans recherche son alliance, p. 134. — Le roi lui accorde une distinction dont le duc d'Orléans est vivement froissé, p. 135. — Apprend du roi lui-même les dispositions de son testament, p. 135. — Fait de vaines représentations au roi sur les dangers de ces dispositions, p. 135. — Analyse de ces dispositions en ce qui le concerne, p. 136. — La régence est donnée au duc d'Orléans, p. 136. — Le Régent lui fait enlever le commandement des troupes de la maison du roi, p. 137. — Est dépouillé de toute autorité, p. 137. — La surintendance de l'éducation du roi lui donne de droit son logement aux Tuileries, p. 139. — Le Régent l'avertit des projets hostiles de M. le Duc, p. 149. — Cède aux représentations du Régent en retardant l'entrée au Parlement du comte d'Eu, p. 149. — M. le Duc proteste contre ses titres et qualités, p. 149. — Se prête, en vue d'un accommodement, à la transaction désirée par M. le Duc, et y décide sa femme, p. 150. — Le Régent le dissuade de croire à une paix de repentance, payée de grands sacrifices, p. 150. — La qualité de prince du sang, prise de nouveau par lui dans un acte, rallume la querelle, p. 151. — Requête au roi des princes légitimes contre les princes légitimés, p. 151. — Le mémoire en faveur de ces derniers est fait sous les yeux de la duchesse du Maine, p. 151. — Par qui, p. 152. — Le procès des princes légitimés est perdu. Ils ne gardent que le rang et les honneurs viagers, mais perdent le titre de princes du sang, p. 155. — Conserve la prérogative de traverser le parquet au Parlement, p. 155. — Contrarie le dessein favori du Régent, le traité de la quadruple alliance, p. 168. — Colère du Régent; il fait enlever au duc du Maine la surintendance de l'éducation et la garde du roi, p. 169-170. — Exige de sa femme la promesse de ne voir aucune personne en soupçon de cabaler, p. 173. — Est arrêté à Sceaux et conduit dans la citadelle de Dourlens, où il est durement gardé par M. de Favencour, p. 186. — M. de Pompadour le disculpe dans ses déclarations, p. 208. — Est dangereusement malade. *Mémoires*, t. II, p. 9. — Pour le tirer de prison, Mme la Princesse engage la du-

chesse à faire des aveux, p. 9. — Refuse de revenir à Sceaux avec sa femme et se retire à Clagny avec ses enfants, p. 21. — Motifs de son mécontentement, p. 24. — Négociation en vue de l'apaiser. p. 25. — La duchesse du Maine fait agir auprès de lui Mme la Princesse, Mme de Chambonnas, le cardinal de Noailles, p. 47. — Il consent à une entrevue dans une maison de Chandais, p. 47. — Il se rend, p 48. — Il ne veut pas revoir à Sceaux M. de Malésieu, p. 48. — Il rentre dans l'exercice de ses charges, p. 49. — Il est réintégré dans son rang sous le ministère du cardinal de Fleury, p. 49. — La duchesse du Maine lui demande le commandement d'une compagnie pour le baron de Staal, en faveur de son mariage avec Mlle Delaunay, p. 82. — Il l'accorde, p. 84. — Il accorde une pension à Mme de Staal, p. 86. — Remerciement badin de Mme de Staal, p. 86. — Sa maladie, sa mort; son portrait, p. 90 à 92.

MAINE (la duchesse du). Mme de Staal entre auprès d'elle comme femme de chambre. *Notice historique*, p. 14-15.—Succès d'esprit qui attire sur Mme de Staal son attention et sa faveur, p. 15-16. — Mme de Staal est, plus qu'elle, l'héroïne de la conspiration de Cellamare, p. 19. Les *Mémoires* de Mme de Staal sont publiés aussitôt après sa mort, p. 24. — La duchesse de La Ferté lui montre Mme de Staal. *Mémoires*, p. 85. — Cette première tentative ne rend rien, p. 85. — M. de Malésieu fait entrer Mme de Staal à son service. p. 95. — Elle l'annonce à la duchesse de La Ferté, qui en est furieuse, p. 96. — Agrée enfin Mme de Staal, p. 103. — La prend comme femme de chambre, p. 105. — Se plaint de son humeur silencieuse, p. 111. — Son ordre badin de la *Mouche-à-Miel*, p. 112. — Aventure de Mme de M..., dont Mme de Staal est accusée de favoriser l'inconduite, p. 117. — Charge le président de Mesmes d'interroger l'accusée, dont l'innocence est reconnue, p. 118. — Mme de Staal écrit, à son instigation, une lettre badine à M. de Fontenelle sur le lutin de Mlle Testard, p. 124. — Succès de cette lettre, qui met Mme de Staal en faveur auprès d'elle, p. 125. — Engage le cardinal de Polignac, avec qui elle est en grande liaison, à lui expliquer en français son *Anti-Lucrèce*, composé en vers latins, p. 128 — N'admet Mme de Staal à entendre la lecture du premier livre de cet ouvrage, traduit par le duc du Maine, qu'à la condition qu'elle ne paraîtra point, p. 128. — A toujours eu plus de considération pour le mérite que n'en ont les autres personnes de son rang, p. 129. — S'abaisse à parler à Mme de Staal et s'y accoutume, p. 129. — Son portrait, p. 129. Toujours occupée à procurer au duc du Maine et à ses enfants un rang égal au sien, p. 129. — Le succès de ces desseins répand la joie dans sa cour. p. 130.—Aime à veiller; passe les nuits au jeu, p. 130. — Divertissement imaginé par l'abbé de Vaubrun, p. 130. — Détails sur les *Grandes Nuits* de Sceaux et la part qu'y prend Mme de Staal, p. 130-131. — Presse le duc du Maine d'obtenir, par Mme de Maintenon, communication du testament de Louis XIV, p. 132-133. — Sent vivement la faute com-

mise par le duc du Maine en refusant cette communication à la condition du secret. Cherche à la réparer, p. 133. — Représente en vain la nécessité de se lier au duc d'Orléans, p. 134. — Celui ci recherche cette alliance, p. 134. — Elude le projet de mariage entre Mlle de Valois et le prince de Dombes, son fils, p. 134. — Tire peu de secours du président de Mesmes, p. 134. — A la nouvelle de la maladie du roi, presse Mme de Maintenon de lui suggérer certains moyens pour affermir ce qu'il a réglé en faveur des princes légitimés, p. 135. — Elle n'obtient rien d'une personne absorbée par ses propres intérêts, p. 135. — Veut être à Paris le jour de la décision du Parlement sur la Régence, p. 137 — Emprunte l'hôtel de Mesmes, p. 138. — Elle propose à Mme de Staal de lire la nuit auprès d'elle, p. 138. — M. le Duc perd contre elle et ses sœurs le grand procès de la succession de M. le Prince, p. 149. — Ressentiment de M. le Duc, p. 149. — Pour en prévenir les conséquences, le duc du Maine décide la princesse, sa femme, à de grands sacrifices, p. 150. — Raccommodement illusoire, p. 150. — Le grand mémoire en faveur des princes légitimés est fait sous ses yeux, p. 151. — Par qui, p. 152. — Elle contribue beaucoup elle-même à cet ouvrage, p. 152. — Elle charge Mme de Staal de recevoir les donneurs d'avis et d'aller à la découverte, p. 154. — Les princes légitimés perdent leur procès. Douleur qu'éprouve la duchesse à voir l'abaissement de sa famille, p. 155. — Elle songe à se procurer de l'appui auprès du roi d'Espagne, p. 156. — Elle charge Mme de Staal de sonder le Père Tournemine, p. 156. — Il lui recommande le baron de Walef, qui lui est présenté, p. 156. — Instructions qu'elle lui donne, p. 157. — Elle lui donne aussi cent louis, p. 157. — Ce qui arrive de cette belle ambassade, p. 158. — La duchesse se lie avec les mécontents de la haute noblesse du royaume, p. 158. — Entrevues avec le prince de Cellamare, p. 159. — Mémoire dont elle est l'auteur et qu'elle fait passer par lui en Espagne, p. 159. — N'approuve pas les visions de MM. de Laval et de Pompadour et s'y prête, non par faiblesse d'esprit, mais par le trouble de son âme, p. 160. — Fait dresser par le cardinal de Polignac et M. de Malésieu les brouillons de deux lettres que le roi d'Espagne adressera au roi et au Parlement, p. 160. — Ne fait que rire quand Mme de Staal l'assure qu'elle se fera mettre en prison, p. 160. — Brouillerie avec Mme de Staal, qui songe à la quitter, p. 161. — Charge le cardinal de Polignac de ménager un raccommodement, p. 162. — Entrevue de réconciliation, p. 164. — Le Régent, informé de ses menées, fait ôter à son mari la surintendance de l'éducation et la garde du roi, p. 168-170. — Est obligée de quitter les Tuileries; se réfugie à l'hôtel de Toulouse, p. 170. — Charge Mme de Staal d'aller à Sceaux passer la revue de ses papiers et brûler les compromettants, p. 170. — Son accablement, p. 171. — Commence à se ranimer, p. 172. — Revient à Paris, p. 172. — Le duc, son mari, exige d'elle la promesse de ne voir aucune des personnes en soupçon de cabaler, p. 173. —

S'oppose à l'envoi en Espagne, par l'abbé Porto-Carrero, de divers écrits compromettants, p. 173. — Prévoit les conséquences de cet envoi fait malgré elle, p. 174. — A peine à faire bonne contenance, p. 176. — Comment elle apprend, par M. de Châtillon, la découverte de la conspiration, p. 177. —Le comte de Laval lui fait dire que l'abbé Brigaut est en sûreté, p. 177. — Est avertie qu'elle sera arrêtée, p. 182. — Fait promettre à Mme de Staal de la suivre, p. 182. — Badine d'un avis que la marquise de Lambert a fait donner à Mme de Staal, p. 183. — Se fait lire les *Décades* de Machiavel, p. 183. — Le duc de Béthune et M. de la Billarderie procèdent à son arrestation, p. 185. — Elle est conduite à Dijon. Soins et services que lui rend M. de la Billarderie, p. 186. — Séjour à la citadelle de Dijon. *Mémoires*, t. II, p. 5. — Elle demande d'être transférée dans la citadelle de Châlons, t. II p. 6. — — Services que lui rend M. de la Billarderie, p. 6. — Ses sentiments pour elle, p. 6. — Incommodité de son logement à Châlons; elle ne l'habite pas longtemps, p. 7. — Elle dit, pour peindre son état : Que M. le duc d'Orléans juge de mes peines par mes plaisirs passés, p. 7. — Elle entretient des correspondances avec l'extérieur. — Soucis que lui donnent les nouvelles qu'elle reçoit du procès de M. de Malésieu, p. 7. — Elle obtient d'être enfermée dans une maison de campagne, à Savigny, en Bourgogne, puis à Chanlay. La Princesse, sa mère, l'engage à faire des aveux, p. 8-9. — Elle s'y refuse avant d'être sûre de ne compromettre personne, p. 10. — Dresse un modèle de requête au Parlement, pour demander sa mise en liberté, p. 10. — Convient avec sa mère d'un chiffre pour savoir quelles ont été les déclarations de M. de Laval et de M. de Malésieu, p. 10-11. — Lettres qu'elle reçoit à ce propos de l'abbé de Maulevrier, p. 11. — M. de la Billarderie travaille pour elle auprès de M. Le Blanc, p. 11. — Mission dont il est chargé auprès d'elle par ce ministre, p. 12. — Sa mère et l'abbé de Maulevrier lui affirment que MM. de Malésieu et de Laval ont tout avoué, p. 12. — Elle rédige en conséquence sa déclaration, et charge M. de la Billarderie de la remettre à M. Le Blanc, après l'avoir montrée à Mme la Princesse, p. 12. — Elle est reléguée à Sceaux, par infraction aux paroles données, p. 13. — M. Le Blanc va à la Bastille interroger Mme de Staal, en l'informant de la déclaration faite par la duchesse, p. 13. — Ténacité de Mme de Staal à éluder ce qu'elle considère comme un piége, p. 14-15. — M. de la Billarderie la conduit à Sceaux, p. 20. — Il cherche à apaiser le duc du Maine, indisposé contre elle, p. 21. — N'y réussit pas, p. 21. — Ses ménagements délicats, p. 21. — Son affliction quand elle apprend la détermination de son mari de ne pas la rejoindre à Sceaux, p. 22. — Le public blâme sa déclaration, p. 23. — L'abbé de Maulevrier crie plus haut que personne contre cette déclaration qu'il a inspirée et approuvée, p. 23. — Il vient à Sceaux et en blâme la duchesse, qui a le courage de résister à le confondre avec ses propres lettres, p. 23-24. — Elle prie

Mme la Princesse de l'aider à délivrer les prisonniers de la Bastille et de la raccommoder avec son mari, p. 24. — Fait parvenir à Mme de Staal une lettre et sa déclaration, p. 25. — Termes flatteurs de cette lettre, p. 26. — Travaille auprès du Régent à faire mettre en liberté M. de Malésieu, et y parvient, p. 27. — Parle au Régent pour le comte de Laval et Mme de Staal, p. 27. — Insiste pour ravoir auprès d'elle Mme de Staal, p. 31. — Ordonne à Mme de Staal de parler, p. 32. — Mme de Staal est mise en liberté avec ordre de rentrer à Sceaux auprès d'elle, p. 39. — Sa réception, p. 40. — Elle prend Mlle Rondel comme femme de garde-robe, p. 40. — Joue au biribi presque toute la nuit et dort la plus grande partie du jour, p. 40. — Entretient Mme de Staal des détails de sa captivité, et lui montre les lettres de Mme la Princesse et de l'abbé de Maulevrier, p. 41. — Fait agir auprès du duc du Maine, pour l'amener à un rapprochement, Mme la Princesse, Mme de Chambonnas, le cardinal de Noailles, p. 47. — Il consent à une entrevue, p. 47. — Il se rend, p. 48. — Il revient à Sceaux, où il ne veut pas que M. de Malésieu reparaisse, p. 48. — La duchesse du Maine se dédommage en correspondant avec lui, p. 48. — Elle écrit au cardinal de Polignac, qui cesse tout commerce avec elle, p. 49. — Elle regagne peu à peu sa pleine liberté, p. 49. — Elle voit du monde et va à Paris, p. 40. — Se révolte à l'idée du mariage de Mme de Staal avec M. Dacier, p. 53. — Favoriserait de préférence son mariage avec le chevalier de Menil, p. 55. — On lui fait compliment du mariage prochain de M. Dacier et de Mme de Staal, p. 56. — Elle ne le reçoit rien moins qu'agréablement, p. 56. — Obtient de Mme de Staal qu'elle renonce à ce projet, p. 56. — La traite avec faveur, p. 57. — La mort de M. Dacier la déconcerte. Regret qu'elle en marque, p. 58. — Tombe dangereusement malade, p. 64. — Confiance et amitié qu'elle témoigne à Mme de Staal en cette occasion, p. 64. — Lui accorde l'autorisation de faire un voyage à Rouen et un séjour au prieuré de Saint-Louis, sous la condition qu'elle reviendra, p. 73. — Lui sait mauvais gré de cet essai d'indépendance, p. 74. — Songe à l'attacher plus étroitement à elle, p. 74. — Se propose de lui faire épouser un homme de condition dans sa maison, p. 75. — Elle charge Mme de Surlauben de chercher dans le corps helvétique, commandé par le duc du Maine, quelqu'un qui veuille prendre une femme sans naissance, ni bien, ni beauté, ni jeunesse, p. 79. — Elle approuve le projet d'un mariage entre M. de Staal et Mlle Delaunay, et cherche à obtenir pour lui, du duc du Maine, une compagnie, p. 82. — Il l'accorde, p. 84. — Elle promet à Mme de Staal de lui laisser la liberté nécessaire à ses nouveaux devoirs, p. 85. — Elle oublie plus tard cette promesse, p. 86. — Elle lui donne des habits, p. 86. — A de la répugnance à montrer Mme de Staal trop près d'elle au grand jour, p. 88. — Refuse à Mme de Staal la permission de passer une semaine avec son mari, p. 88-89. — Maladie et mort du duc du Maine, p. 90-91. — Son por-

trait par Mme de Staal, p. 91-92. — Portrait de la duchesse du Maine par Mme de Staal, p. 93 à 95. — *Lettres de Mme de Staal à la marquise du Deffand*, t. II, p. 99. — La duchesse du Maine était hier dans un accès de frayeur du tonnerre, p. 99. — Elle a un rhume avec la fièvre; ce nonobstant la promenade va toujours son train, p. 99. — Est bien aise que son avis sur Gaurik ait des sectateurs de distinction, p. 101. — Désire passionnément la venue de Mme du Deffand à Anet, p. 102. — S'ennuie à Sorel. En est à désirer quelque pointe de tracasserie pour réveiller la compagnie, p. 106. — Est toujours enrhumée, et n'en fait ni plus ni moins, p. 107. — Apostrophée au cavagnole par Gaya, est douce comme un mouton, p. 112. — A écrit une lettre très-pressante à M. de Lassay, pour l'engager à venir à Anet avec Mme du Deffand, p. 116. — Assiste à la mort de la duchesse d'Estrées, p. 136. — Ses exigences et ses reproches à Mme de Staal, p. 138. — Est fâchée de savoir que Mme du Deffand a été chez la duchesse de Modène, p. 143.

MAINTENON (la marquise de). Conserve pour les princes légitimés l'affection d'une gouvernante. *Mémoires*, p. 132. — Le duc du Maine la prie d'obtenir du roi, en sa faveur, communication de son testament, p. 133. — Elle l'obtient, à la condition du secret. Le duc du Maine n'accepte pas cette condition, p. 133. — A la nouvelle de la maladie du roi, est pressée par la duchesse du Maine de lui suggérer certains moyens d'affermir ce qu'il a réglé en faveur des princes légitimés. Elle s'y refuse, p. 135.

MAISONROUGE (M. de), lieutenant de roi à la Bastille. Visite Mme de Staal. *Mémoires*, p. 196. — Son portrait, p. 196. — Élude les questions que lui fait sur la Bastille Mme de Staal, p. 199. — M. Le Blanc se sert de lui pour faire parler M. de Pompadour, p. 207-208. — S'affectionne de plus en plus à Mme de Staal et se réserve de la conduire à la promenade sur le bastion, p. 209. — Comment il explique l'ordre de suspendre ces promenades donné par M. Le Blanc, p. 210. — Obtient de M. Le Blanc, pour Mme de Staal, la permission d'écrire; redouble de soins pour elle, p. 211. — C'est le seul homme dont Mme de Staal ait cru être véritablement aimée, p. 211. — Il ne parle que d'elle à tout le monde; son faible connu est exploité, p. 212. — Comment s'en sert le chevalier de Menil, p. 212. — Il sert de messager aux vers du chevalier, p 213. — Ce commerce d'invisibles devient fort galant. M. de Maisonrouge permet aux deux correspondants de s'entrevoir, p. 214. — Puis il conduit le chevalier de Menil chez Mme de Staal, p. 214. — Fait à Mme de Staal une déclaration assez ingénieuse et point méditée, p. 216. — Visite en commun que lui font Mme de Staal et le chevalier de Menil, p. 225. — Il ne soupçonne rien de leur intelligence. p. 225. — Tous deux s'aperçoivent qu'il aime avec passion Mme de Staal. p. 226. — Ils lui cachent leur correspondance, p. 226. — Le transfert du duc de Richelieu dans un appartement au-dessus du chevalier de Menil l'oblige à resserrer sa surveil-

ance, p 227. — Le chevalier de Menil est jaloux de lui, p. 228. — Se doute de l'intelligence du chevalier et de Mme de Staal. M. de Menil se laisse enfermer chez Mme de Staal, qui est obligée d'implorer la complaisance du lieutenant de roi, p. 230. — Il délivre son rival, p. 231. — Procure à Mme de Staal des nouvelles de Mme de Grieu, p. 232. — En son absence, le gouverneur surprend le chevalier de Menil chez Mme de Staal, p. 234. — Il console Mme de Staal, p. 235. — Elle lui fait l'aveu de ses sentiments pour M. de Menil, p. 236-237. — Il se charge d'adoucir le gouverneur, p. 238-239. — Il porte à Mme de Staal une lettre du chevalier de Menil et se charge de la réponse, p. 241. — Ménage quelques rares entrevues entre les deux amants, p. 243. — Est toujours l'intermédiaire de leur correspondance, p. 248. — Trouve M. de Menil en visite chez Mme de Staal, qui est réunie avec lui à la société de M. de Pompadour, p. 250. — Sa surprise et sa douleur, p. 251. — Explication avec Mme de Staal, p. 251-252. — Demande aux gens d'affaires du duc du Maine des meubles pour Mme de Staal, p. 254. — Reçoit l'ordre de resserrer la captivité de Mme de Staal; sa douleur. *Mémoires*, t. II, p. 17. — Reprend son assiduité auprès de Mme de Staal. Lui donne des nouvelles du chevalier de Menil, p. 18. — Lui transmet un billet du chevalier, p. 18. — Se charge de lui écrire toutes les semaines, p. 19. — Fait des démarches pour favoriser le dessein de Mme de Staal de se retirer, à sa sortie de prison, à la Présentation, p. 30. — Reçoit tous les huit jours des lettres du chevalier de Menil, en réponse aux siennes. p. 31. — Le chevalier, à son retour, vient le voir, p. 31. — Sa tristesse après cette entrevue, p. 32. — Annonce avec un mélange de joie et de douleur à Mme de Staal qu'elle est libre, p. 38-39. — Sa lettre à Mme de Staal, p. 41-42. — Mme de Staal le trouve abattu et malade, p. 44. — Lui donne un petit écrit fait dans sa prison, avec une épître dédicatoire, p. 44. — Mme de Staal a l'idée de récompenser, en unissant son sort au sien, son fidèle attachement, p. 63. — Ce projet est déconcerté par sa mort, p. 63.

Malésieu (M. de). Mme de Staal entre, par son intermédiaire, auprès de la duchesse du Maine. *Notice historique*, p. 14-15. — Mme de Staal collabore avec lui aux divertissements de Sceaux, p. 17. — La duchesse de La Ferté projette de lui présenter Mme de Staal. *Mémoires*, p. 84. — M. de Malésieu rend un témoignage favorable à Mme de Staal, p. 85. — Mme de Staal lui écrit, par ordre de la duchesse de La Ferté, une lettre en réponse à un envoi de chansons, p. 87. — Réponse qu'il lui adresse, p. 88. — Fait entrer Mme de Staal au service de la duchesse du Maine, p. 95. — Fureur de la duchesse de La Ferté, p. 96. — Explication, p. 96-97. — Mme de Staal lui écrit, p. 100. — Sa réponse, p. 101. — Montre à la duchesse de La Ferté une lettre de Mme de Staal qui la courrouce, p. 102. — Sa lettre à Mme de Staal, p. 103. — Appelle Mme de Staal à prendre fonctions, p. 105. — N'écoute pas les plaintes de Mme de Staal sur son logement, p. 106. — Charge M. du Verney de faire

des représentations à Mme de Staal sur son humeur silencieuse, p. 111. — Protestation badine dressée par Mme de Staal, qu'on lui attribue, p 113. — Vers par lesquels elle le disculpe, p. 113. — Assiste au conseil tenu chez le duc du Maine pour décider sur quel article on demandera communication du testament de Louis XIV, p. 133. — Travaille au Mémoire en faveur des princes légitimés, p. 152. — Rédige, avec le cardinal de Polignac, le modèle de deux lettres que le roi d'Espagne doit écrire au roi et au Parlement, p. 160. — Ses anxiétés au sujet du modèle de la lettre du roi d'Espagne, égaré, p. 171.—Est arrêté à Sceaux, p. 186. — On saisit dans ses papiers l'original de la lettre du roi d'Espagne, qu'il cherche en vain à déchirer, p. 186. — Il est conduit à la Bastille, p. 187. — Soucis que donne à la duchesse du Maine la nouvelle que son procès va être poussé avec rigueur. *Mémoires*, t. II, p. 7. — Ses inquiétudes; sa demande à Mme de Staal, p. 8. — La duchesse du Maine, avant de faire sa déclaration, s'enquiert de ce qu'il a pu dire. Témoignages contradictoires de l'abbé de Maulevrier à cet égard. *Mémoires*, t. II, p. 11. — Mme la Princesse et l'abbé de Maulevrier affirment à la duchesse du Maine qu'il a tout avoué, p. 12. — Est excepté, avec Mme de Staal, de la première mise en liberté des prisonniers de la Bastille, p. 16. — Reçoit et communique à Mme de Staal la déclaration de la duchesse du Maine, p. 26. — La duchesse du Maine obtient son élargissement. p. 27. — Il est envoyé à Etampes, où il demeure six mois, p. 27. — Le duc du Maine ne veut pas le revoir à Sceaux, p. 48. — Il reste à Châtenay, p. 48. — Il revient à Sceaux, p. 49.

Malésieu (M. de), fils du précédent, lieutenant-général d'artillerie. Est mis à la Bastille. *Mémoires*, p. 187. — En sort, p. 210.

Malésieu (Mme de). Suit son mari dans son exil. *Mémoires*, t. II, p. 48. — Elle est gouvernante de Mlle du Maine, p. 48. — Elle reste avec son mari à Châtenay, p. 48. — Elle revient avec lui à Sceaux, p. 49.

Maulevrier (l'abbé de), homme de confiance de Mme la Princesse. Est chargé par elle de correspondre avec la duchesse du Maine. *Mémoires*, t. II, p. 10. — Ses affirmations contradictoires sur la déposition de MM. de Laval et de Malésieu, p. 11. — Il affirme que MM. de Malésieu et de Laval ont fait des aveux complets, p. 12. — Ses objections sur la déclaration de la duchesse du Maine, t. II, p. 12-13. — Il l'approuve, sauf ces légères observations, p. 13. — Crie plus haut que personne contre la duchesse du Maine et engage Mme la Princesse à la désavouer, p. 23. — Il vient à Sceaux et blâme la duchesse. Stupéfaction de celle-ci, p. 23. — Mme la duchesse du Maine montre ses lettres et celles de Mme la Princesse à Mme de Staal, p. 41.

Meilhan (Senac de). Son mot sur la vie. *Notice historique*, p. 23.

Menil (le chevalier de). Est aimé de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 11. — Est son compagnon de captivité à la Bastille, p. 20. — Pourquoi la

présente édition ne comprend pas la correspondance de Mme de Staal avec lui, p. 26. — L'abbé Brigaut lui confie une cassette de papiers. *Mémoires*, p. 175. — Est mis à la Bastille, p. 178. — Pourquoi, p. 179. — Est interrogé par M. Le Blanc, p. 180. — L'abbé Dubois insiste pour qu'il soit poursuivi, p. 181. — Le Régent le déclare un très-galant homme, p. 184. — Son aventure frappe de sympathie Mme de Staal, p. 181. — Le Régent dit qu'il donnerait un million des papiers que le chevalier a brûlés, p. 209. — Comment le chevalier de Menil se sert du faible de M. de Maisonrouge pour Mme de Staal, p. 212. — Il le prend pour intermédiaire d'un commerce épistolaire et poétique avec sa voisine, p. 213. — Ce commerce d'invisibles devient tort galant. M. de Maisonrouge permet aux deux correspondants de s'entrevoir, p. 214. — M. de Maisonrouge le conduit chez Mme de Staal, p. 214. — Correspondance furtive, p. 217. — Visite sans introducteur, p. 218. — Persuade de son amour Mme de Staal, p. 218. — En reçoit un congé qu'il n'accepte pas, p. 220. — S'explique sur ses desseins, p. 221. — Ses vœux sont agréés. Conventions faites, p. 222-224. — Visite en commun à M. de Maisonrouge, p. 225. — Celui-ci ne soupçonne rien de leur intelligence, mais ne peut leur dérober le secret de ses sentiments pour Mme de Staal, p. 226 — Ils lui cachent leur correspondance, p. 226. — Offre un engagement écrit à Mme de Staal, qui le refuse, p. 226 — Motifs de sa confiance, p. 227. — Le duc de Richelieu est transféré au-dessus du chevalier de Menil, p. 227. — La surveillance de M. de Maisonrouge est resserrée, p. 227. — Le chevalier affecte d'être jaloux de lui, p. 228. — Querelle qu'il lui fait à propos d'un souper, p. 229. — Se laisse enfermer chez Mme de Staal, qui est obligée d'appeler M. de Maisonrouge pour le délivrer, p. 230-231. — Gagne un geôlier et pénètre de nouveau chez Mme de Staal, p. 232-233. — Garde, puis rend à Mme de Staal les lettres de ce moment, p. 233. — Comment le gouverneur le surprend chez Mme de Staal, p. 234. — Il est transféré dans un cachot éloigné, p. 234. — Mme de Staal fait à M. de Maisonrouge l'aveu de ses sentiments pour lui, p. 237. — Le lieutenant de roi se charge d'adoucir le gouverneur, p. 238-239. — M. de Maisonrouge porte une lettre de lui à Mme de Staal et se charge de la réponse, p. 241. — Est réconcilié avec le gouverneur. Passe une partie de son temps avec le duc de Richelieu, p. 242. — M. de Maisonrouge lui ménage quelques brèves entrevues avec Mme de Staal, p. 243. — Est associé, après le départ du duc de Richelieu, avec MM. de Saint-Geniez et Davisard, p. 245. — Son projet de placer à fond perdu un remboursement qu'il vient de recevoir inquiète Mme de Staal, p. 248. — Il lui rend confiance, p. 249. — Est réuni à la bande de M. de Pompadour. Sa visite à Mme de Staal. Etonnement et douleur de M. de Maisonrouge, p. 250-251. — Sa déclaration, p. 251. — Mme de Staal lui épargne de se rencontrer avec son rival, p. 252. — Il dîne avec elle chez M. le gouverneur, et suit la compagnie chez elle, p. 252. — Lui promet de la respecter,

p. 253. — Il lit à Mme de Staal, pour la divertir, des lettres assez ridicules d'une sienne parente d'Anjou, p. 254. — Mme de Staal lui fait part de son interrogatoire devant M. le Blanc. Il est rappelé par elle à la circonspection. *Mémoires*, t. II, p. 15. — Sort de la Bastille; est exilé en Anjou, p. 16. — Il est médiocrement touché de quitter Mme de Staal, p. 16. — Maisonrouge donne de ses nouvelles à Mme de Staal. Billet de lui dont elle est peu contente p. 18 — Maisonrouge se charge de lui écrire toutes les semaines, p. 19. — Ecrit tous les huit jours à M. de Maisonrouge, p. 31. — Son retour, p. 31. — Vient voir M. de Maisonrouge, p. 31. — Son style paraît changé à Mme de Staal, p. 31. — Ses conversations avec Maisonrouge et ses lettres laissent Mme de Staal dans un état de trouble et d'incertitude, p. 32. — Billet que lui écrit Mme de Staal, p. 42. — Elle le rencontre au parloir du couvent de la Présentation, p. 42. — Son air embarrassé; ses explications ambiguës; son voyage en Suisse auprès de la marquise d'Avaray, p. 43. — Mme de Staal lui donne rendez-vous chez Mme de Saint-Réal, son amie, p. 43. — Il y manque. Douleur de Mme de Staal, p. 45. — Il explique son absence. Se prend de passion pour une de ses parentes d'Anjou, p. 53. — Sa légère é n'excite pas la jalousie de Mme de Staal, p. 54. — Il fait l'aveu de son changement, p. 54. — Mme de Staal croit devoir le consulter sur la proposition de M. Dacier, p. 54. — Il répond en oracle, p. 54. — La duchesse du Maine favoriserait volontiers son mariage avec Mme de Staal, p. 55. — Se détache de plus en plus de Mme de Staal, p. 58. — La rencontre quelquefois chez sa parente, Mme de Menou, p. 58. — Loge chez lui sa parente d'Anjou, p. 58. — Il veut que Mme de Staal la voie, p. 58. — Elle dîne chez lui avec elle, p. 59. — Sa vue la console, p. 59. — Mme de Staal n'a plus de relations avec lui, p. 63.

Menou (Mme de), parente et amie du chevalier de Menil. Fait connaissance avec Mme de Staal, qui prend pour elle beaucoup d'estime et d'amitié. *Mémoires*, t. II, p. 58.

Mesmes (le président de). Est chargé d'interroger Mme de Staal, accusée par M. de M. de favoriser l'inquiétude de sa femme. *Mémoires*, p. 118-119. — Assiste au conseil tenu chez le duc du Maine pour décider sur quel article on demandera communication du testament de Louis XIV, p. 133. — La duchesse du Maine en tire peu de secours, p. 134. — Portrait de ce personnage, p. 135. — La duchesse du Maine lui emprunte son hôtel pour y loger pendant les premiers jours de la Régence, p. 138. — Apprend la nuit, en grand secret, à la duchesse du Maine, la disgrâce du duc de Noailles et du chancelier, et leur remplacement par M. d'Argenson, p. 165.

Modène (la duchesse de), auparavant Mlle de Valois, fille du duc d'Orléans, Régent. Fait connaissance avec Mme du Deffand et la sacrifie trop à sa vanité. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 104. — La duchesse du Maine est fâchée d'apprendre que Mme du Deffand a été chez elle, p. 143.

Molondin (le chevalier de). Le baron de Staal lui succède dans le commandement d'une

compagnie des gardes suisses. *Mémoires*, t. II, p. 84.

MONTAUBAN (Mlle de), fille d'honneur de la duchesse du Maine, est arrêtée en même temps qu'elle, *Mémoires*, p. 187. Sort de la Bastille, p. 210.

N

NOAILLES (le cardinal de), archevêque de Paris. S'entremet auprès du duc du Maine pour ménager son raccommodement avec la d chesse. *Mémoires*, t. II, p. 47.

NOAILLES (la duchesse de). La duchesse de La Ferté lui présente la future Mme de Staal. *Notice historique*, p. 13. Récit de cette visite, p. 14. — La duchesse de La Ferté mène Mme de Staal chez la duchesse de Noailles. *Mémoires*, p. 83.

NEUVILLE (Mlles de). Se met tent en pension au couvent de Saint-Louis, à Rouen. *Mémoires*, p. 68. — L'aînée, à dix-huit ans, est aimée du comte de Novion, qui en a soixante-dix, p. 69. — Mme de Staal part avec elle pour Paris, p. 73.

NOYON (le comte de). Est enlevé de nuit à la Bastille et brusquement mené au château de Nantes. *Mémoires*, t. II, p. 27.

O

ORLÉANS (le duc d'), futur Régent de France. Va chez Mlle Testard. *Notice historique*, p. 16. — Va chez Mlle Testard et pousse Fontenelle à y aller. *Mémoires*, p. 122. — Le duc du Maine le fait informer des dispositions qui le concernent dans le testament de Louis XIV, p. 133. — Mme la duchesse du Maine représente en vain à ses amis la nécessité de se lier à lui, p. 134. — Recherche l'alliance du duc du Maine. Projet de mariage de sa fille, Mlle de Valois, avec le prince de Dombes, p. 134. — Rebuté, il tourne ses vues d'un autre côté. Comment il s'acquiert des partisans, p. 134. — Est vivement piqué d'une distinction accordée au duc du Maine par le roi, p. 135. — La Régence lui est donnée malgré les dispositions contraires du testament du roi, p. 136. — Il s'enferre dans son discours au Parlement, p. 136. — Avis opportun qui lui permet de réparer cet échec, p. 136. — Fait enlever au duc du Maine le commandement des troupes de la maison du roi, p. 137. — A pris l'engagement de faire abolir les privilèges des princes légitimés, p. 148. — Avertit le duc du Maine des projets hostiles de M. le Duc, p. 149. — Dissuade le duc du Maine de payer de grands sacrifices un accommodement illusoire avec M. le Duc, p. 150. — Nomme des commissaires pour juger la querelle entre les princes légitimes et les princes légitimés, p. 151. — Soupçonne fort injustement le cardinal de Polignac d'être l'auteur de la *Réponse aux Lettres de Fitz-Morris*, p. 167. — Désire passionnément assurer le traité de la quadruple alliance, fabriqué en Angleterre par l'abbé Dubois, p. 168. — Sa colère contre le duc du Maine qui critique ce projet, p. 168. — Il fait enlever au duc du Maine la garde du roi et la surintendance de son éducation, qui

sont données à M. le Duc, p. 169-170. — La Fillon lui donne l'avis du départ pour l'Espagne de l'abbé de Porto-Carrero, chargé de pièces compromettantes, p. 174. — Donne ordre d'arrêter l'abbé et de faire saisir ses papiers, p. 174. — Comment il perd un temps précieux dont les conjurés ne profitent pas, p. 175. — M. Le Blanc cherche à excuser auprès de lui la conduite du chevalier de Menil, p. 180. — Déclare que le chevalier est un très-galant homme, p. 181. — Fait imprimer et répandre deux lettres du prince de Cellamare au cardinal Albéroni, p. 181-182. — Fait arrêter la duchesse du Maine et Mme de Staal, p. 184-185. — Est ravi d'avoir en main la déclaration arrachée à M. de Pompadour, p. 209. — Dit qu'il donnerait un million des papiers que le chevalier de Menil a brûlés, p. 209. — Son mot sur les abus de lavements de M. de Laval, p. 248. — La duchesse du Maine dit de son état comparé au passé : Que M. le duc d'Orléans juge de mes peines par mes plaisirs. *Mémoires*, t. II, p. 7. — Il autorise la duchesse du Maine à faire sa détention dans une maison de campagne, à Savigny d'abord, puis à Chanlay, p. 8-9. — Veut en finir, mais avec honneur, et exige des aveux qui servent d'apologie à sa conduite, p. 11. — Fait lire en plein Conseil de régence la déclaration de la duchesse du Maine, qu'il a promis de tenir secrète, p. 22. — La duchesse du Maine en obtient l'élargissement de M. de Malésieu, p. 27. — Il refuse celui du comte de Laval et de Mme de Staal ; pourquoi, p. 27. — N'est pas satisfait de la déclaration de Mme de Staal, mais s'en contente, p. 38.

P

Paris (M.), secrétaire de la duchesse d'Estrées. Joue en honnête homme le rôle de Maraudin dans le *Comte de Boursouffle. Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 117. — Sa douleur de la perte de sa maîtresse, p. 132. — Elle lui laisse une pension et ses équipages, p. 136. — Est toujours malade. On aurait voulu que sa maîtresse fît plus pour lui, p. 140.

Parisot (M.), maître des requêtes. Est chargé de procéder à l'examen des papiers de Mme de Staal. *Mémoires*, p. 188.

Polignac (le cardinal de). La duchesse du Maine, qui est en grande liaison avec lui, le charge de lui expliquer en français son *Anti-Lucrèce*, composé en vers latins. *Mémoires*, p. 128. — Travaille au Mémoire en faveur des princes légitimés, p. 151. — Compose, avec M. de Malésieu, deux brouillons de lettres que le roi d'Espagne doit écrire au Parlement et au roi de France, p. 160. — Mme de Staal lui écrit pour lui faire part de son projet de quitter le service de la duchesse du Maine, p. 162. Est chargé, par la duchesse, de ménager un raccommodement, p. 163-164. — Le Régent le soupçonne à tort d'être l'auteur du pamphlet *Réponse aux Lettres de Fitz-Morris*, p. 167. Est exilé à son abbaye d'Anchin, p. 187. — La duchesse du Maine lui écrit et lui envoie sa déclaration. *Mémoires*, t. II, p. 48. — Il cesse tout commerce avec elle, p. 49.

POMPADOUR (le marquis de), grand seigneur mécontent. Est présenté à la duchesse du Maine. *Mémoires*, p. 159. — Est lié avec le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, p. 159. — Entrevues à l'Arsenal, p. 159. — Fait des mémoires, p. 159. — Sollicite la duchesse du Maine de voir l'abbé Brigaut, son homme de confiance, p. 167. — Fait un écrit qu'il lit à la duchesse du Maine, qui le désapprouve, p. 173. — Est mis à la Bastille, p. 176. — S'obstine à se taire, p. 207. — Comment on le fait parler, p. 207. — Fait une confession générale, p. 208. — On lui accorde le divertissement de la promenade sur le bastion, p. 209. — M. Le Blanc l'autorise à dîner chez le gouverneur, p. 239. — Sa femme obtient que Mme de Staal soit admise dans sa société et aille dîner avec lui chez le gouverneur, p. 244. — Obtient la même faveur pour M. de Menil et M. de Saint-Geniez, p. 250. — A donné d'amples déclarations. *Mémoires*, p. 11. — Sort de la Bastille. Est exilé, p. 16.

POMPADOUR (la marquise de), femme du précédent. Déplore le peu de cas qu'on fait des écrits de son mari. *Mémoires*, p. 173. Obtient que Mme de Staal soit admise dans la société de son mari et aille dîner avec lui et M. de Boisdavis chez le gouverneur, p. 244.

PORTO-CARRERO (l'abbé de). Est chargé, à son retour en Espagne, d'y porter diverses pièces de la conspiration de Cellamare. *Mémoires*, p. 173. — Les met dans le double fond de sa chaise, p. 174. — Comment son secret est trahi, p. 174. — Ses papiers sont saisis à Poitiers; on le laisse continuer sa route. Il prévient le prince de Cellamare, p. 174.

PRÉSENTATION (le couvent de la). Mme de Staal y entre à son arrivée à Paris. *Notice historique*, p. 12. — *Mémoires*, p. 77. — Boutés pour Mme de Staal de l'abbesse, Mme de Riberolles, p. 90. — Mme de Staal projette de s'y retirer à sa sortie de la Bastille. *Mémoires*, t. II, p. 30. — Lettre de l'abbesse à ce sujet, p. 30-31.

PRINCESSE (Mme la), mère de la duchesse du Maine. Vient la voir à Chanlay et passe quinze jours avec elle. L'engage à faire des aveux. *Mémoires*, t. II, p. 9. — Promet à sa fille de s'enquérir de la disposition de MM. de Laval et de Malésieu, et convient de l'en faire informer par l'abbé de Maulevrier, son homme de confiance, p. 10-11. — Envoie par M. de la Billarderie, à sa fille, l'avis que MM. de Laval et de Malésieu avaient fait des aveux complets, p. 12. — Lit et approuve la déclaration de la duchesse du Maine, p. 12-13. — L'abbé de Maulevrier l'engage à désavouer la duchesse du Maine, p. 23. — La duchesse du Maine se garde bien de lui faire des reproches qui retomberaient sur elle, p. 24. — Elle la prie de l'aider à se raccommoder avec son mari, p. 25. — La duchesse du Maine montre à Mme de Staal ses lettres et celles de l'abbé de Maulevrier, p. 41. — Parle en faveur de sa fille au duc du Maine, p. 47. — La conduit à une entrevue avec lui, p. 47.

PRUDENT (la), correspondante du baron de Walef. Est arrêtée et mise à la Bastille, où elle est interrogée par

M. Le Blanc. *Mémoires*, t. II, p. 13.

R

Ravenel (M.). Rectifie la date de la naissance et le nom patronymique de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 7.

Rémond (M.), introducteur des ambassadeurs. Ami de Mme de Staal, même amoureux; habitué de son entre-sol. *Notice historique*, p. 18. — Familier du petit salon de Mme de Staal, il affiche pour elle une grande passion. *Mémoires*, p. 145. — Ses fureurs plaisent à l'abbé de Chaulieu. *Lettres de l'abbé de Chaulieu à Mme de Staal*, t. II, p. 189. — Satire contre lui, p. 199.

Retz (le cardinal de). Son témoignage est moins sincère que celui de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 19.

Rey (M. de). Est le premier amour de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 10. — Comment elle découvre la diminution de ses sentiments pour elle, p. 10-11. — Ami de Mlle d'Epinay, se lie comme elles avec Mme de Staal. *Mémoires*, p. 44. — Offres généreuses qu'il fait à Mme de Staal, p. 44-45. — Diminution de ses sentiments pour Mme de Staal, p. 49. — Comment elle la mesure géométriquement, p. 50. — Sa mort, p. 68. — Regrets qu'elle cause à Mme de Staal, p. 68.

Ribérolles (Mme de), abbesse du couvent de la Présentation, est pleine de bonté pour Mme de Staal. *Mémoires*, p. 90.

Richelieu (le duc de). A sa cabale particulière avec le prince de Cellamare. Est mis à la Bastille. *Mémoires*, p. 179. — Est transféré de sa tour dans un appartement au-dessus de celui du chevalier de Menil, p. 227. — Raccourci de l'histoire de son séjour à la Bastille, p. 228. — Chante avec Mme de Staal une scène de l'opéra d'*Iphigénie*, p. 229. — M. Le Blanc l'autorise à vivre en société avec le chevalier de Menil et à dîner chez le gouverneur, p. 239. — Passe une partie de son temps avec le chevalier de Menil et va dîner avec lui, de deux jours l'un, chez le gouverneur, p. 242. — Obtient sa liberté par le sacrifice d'une belle victime, p. 245. — Mande M. de Voltaire et Mme du Châtelet, qu'il veut voir avant son départ pour Gênes. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 115.

Richelieu (Mme de), abbesse du couvent de la Présentation. Sa lettre à la marquise du Châtelet, au sujet du projet de Mme de Staal de se retirer à ce couvent à sa sortie de la Bastille. *Mémoires*, t. II, p. 30-31,

Rochefoucauld (Mme de la), sœur de l'auteur des *Maximes*. Abbesse du couvent de Saint-Sauveur d'Evreux, où Mme de Staal passe sa première enfance. *Notice historique*, p. 9. — Son amour pour les chiens. *Mémoires*, p. 29. — Comment Mme de Staal enfant capte sa bienveillance, p. 29.

Rohan (le cardinal de). Assiste à un conciliabule où il est question de ménager un sort digne d'elle à Mme de Staal. *Notice historique*, p. 13. — Mme la duchesse de La Ferté lui vante Mme de Staal comme un prodige. *Mémoires*, p. 78.

— La fait examiner sur sa doctrine, p. 90.

Romanet (le président de). Elu chevalier de la Mouche-à-Miel. *Mémoires,* p. 112. — Protestation badine de Mme de Staal, p. 113.

Rondel (Mlle), fille de chambre de Mme de Staal. Celle-ci, résolue à quitter la duchesse du Maine, la charge de disposer son déménagement. *Mémoires,* p. 161. — Suit sa maîtresse à la Bastille, p. 189. — Service essentiel qu'elle lui rend à propos de ses papiers intimes, p. 189-190. — Arrivée à la Bastille, p. 191. — Ce qu'elle a fait pour les papiers de Mme de Staal, p. 191. — Joue au piquet avec sa maîtresse, p. 193. — Mme de Staal se sert de ses yeux pour y voir, p. 194. — Elle donne et reçoit les lettres du chevalier de Menil et de Mme de Staal, et fait le guet pour les garantir des surprises, p. 225. — Fait ce qu'elle peut pour consoler Mme de Staal, p. 238. — Exhorte Mme de Staal à ne pas se laisser séduire par les sollicitations employées à la faire parler. *Mémoires,* t. II, p. 28-29. — La duchesse du Maine veut l'avoir comme femme de garde-robe, p. 40. — Mme de Staal prend une jeune sœur qu'elle a à son service, p. 40. — Elles deviennent l'une et l'autre, vingt ans après, femmes de chambre de la duchesse du Maine, p. 40

R..... (le chevalier de). Premier objet des rêves de couvent de Mme de Staal. *Mémoires,* p. 37. — Comment Mlle de Silly guérit son amie, p. 37. — Il ne reste à Mme de Staal, de l'impression qu'il lui a faite, qu'un goût singulier pour le luth et la guitare, p. 38.

S

Sailly (M. de), écuyer de la duchesse du Maine. Cache à la duchesse la détermination de son mari de ne pas revenir à Sceaux. *Mémoires,* t. II, p. 20-21.

Saint-Geniez (le marquis de). Compromis dans la conspiration de Cellamare, est mis à la Bastille. *Mémoires,* p. 176. — Est associé avec le chevalier de Menil et M. Davisard, p. 245. — Après le départ de M. Davisard, est réuni à la bande de M. de Pompadour, p. 250. — Est excepté, avec Mme de Staal, de la première mise en liberté des prisonniers de la Bastille, p. 16-17.

Saint-Louis (le prieuré de), à Rouen. Mmes de Grieu y amènent la future Mme de Staal, alors âgée de sept ans. *Notice historique,* p. 9. — Mort de l'abbesse, p. 12. — Détails sur le séjour de Mme de Staal enfant au prieuré de Saint-Louis. *Mémoires,* p. 32. — Elle gouverne ce petit empire, p. 32. — Le couvent est presque ruiné quand Mme de Grieu l'aînée en prend la direction. Une espèce de famine achève de le réduire à la misère, p. 41. — Murmures et cabales des religieuses, p. 41. — Visite de M. Colbert, archevêque de Rouen, p. 41. — Il conclut qu'il faut que Mme de Grieu se démette de son abbaye ou se défasse de ses nièces et de Mme de Staal, p 41. — Mme de Staal y revient Récit de ce séjour. *Mémoires,* t. II, p. 73-74.

Saint-Maur (Mme de). Dit cent choses à Mme du Deffand ; prospère toujours au cava-

gnole, mais sa faveur est en raison inverse de son gain. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 100. — Assiste à la mort de la duchesse d'Estrées, p. 136. — C'est la seule personne décente et raisonnable qu'il y ait à Anet, p. 140.

Saint-Pierre (l'abbé de). S'occupe, avec Fontenelle, de trouver une position à Mme de Staal. *Mémoires*, p. 94.

Saint-Pierre (Mme de). Dit à Mme de Staal la velléité qu'a eue Mme du Deffand de venir avec elle. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 109. — Mangée de goutte, se traîne à la promenade, p. 114.

Saint-Sauveur (l'abbaye de), à Evreux. Mme de Staal y passe sa première enfance. *Notice historique*, p. 9.

Saint-Simon (le duc de). Portrait qu'il fait du marquis de Silly. *Notice historique*, p. 21.

Sainte-Beuve (M.). Rectifie, d'après M. Ravenel, la date de la naissance et le nom de famille de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 7.

Silly (le marquis de). Est aimé de Mme de Staal. *Notice historique*, p. 11. — Prend pour secrétaire galant Mme de Staal, p. 21. — Son portrait par Saint-Simon, p. 21. — Sa mort tragique, p. 22. — A été fait prisonnier à la bataille d'Hoschtedt. *Mémoires*, p. 49. — Vient passer un été à Sifly, p. 50. — Ses charmes et ses dédains piquent Mme de Staal et sa sœur elle-même, p. 50. — Comment il apprend les susceptibilités qu'il a provoquées et comment il les calme, p. 51. — Son art de louer, p. 52. — Analyse des sentiments qu'il inspire à Mme de Staal, p. 52-53. — Conversation qu'il a avec elle, p. 53-54. — Il est tenté de s'attacher à elle, p. 54. — Ce qui l'en détourne. p. 55. — Effet qu'il produit sur Mlle D..., p. 55. — Loin d'en être jalouse, Mme de Staal affecte l'indifférence, p. 56. — Elle lui sait mauvais gré d'un manque de confiance, p. 56-57. — Il est obligé de revenir à la cour. Son portrait, p. 57. — L'ambition a causé son malheur, p. 58. — A son retour, il est amoureux, p. 60. — Lettre qu'il écrit à Mme de Staal, rentrée à son couvent, p. 61. — Il perd son père, p. 63. — S'excuse sur ses affaires de ne pouvoir recevoir la visite de Mme de Staal à Silly. Sa mère encourage cette visite, p. 65. — Mésaventures de ce voyage, p. 65. — Ecrit de temps en temps pour ce qui l'intéresse, non pour ce qui la regarde, à Mme de Staal, p. 68. — Lettre de lui à Mme de Staal, p. 74-75. — Autre lettre, p. 76. — Mme de Staal le revoit au couvent de Miramion, p. 87. — Lettre de M. de Silly à Mme de Staal, l'encourageant à entrer chez la duchesse du Maine, p. 104. — Autre lettre de lui à Mme de Staal, p. 111. — La duchesse du Maine se plaint de son humeur silencieuse, p. 111. — Lettre que lui écrit Mme de Staal, dégoûtée de la vie et résolue à s'en délivrer, p. 120-121-122. — Félicite Mme de Staal du succès de sa lettre à M. de Fontenelle, sur l'affaire de Mlle Testard, p. 126. — Charge Mme de Staal d'être sa nouvelliste, p. 126. — Revenu d'Allemagne, néglige Mme de Staal, et la traite comme une vieille gazette dont on n'a que faire, p. 147. — Il vient rarement chez Mme de Staal, aux Tuileries, p 147. — L'abbé de Chaulieu, qui a deviné les

sentiments de Mme de Staal pour lui, met M. de Silly de ses parties pour lui être agréable, p. 148. — Vient voir Mme de Staal après sa sortie de la Bastille, lui témoigne beaucoup de joie de la voir et grande satisfaction de sa conduite. *Mémoires*, t. II, p. 45. — Il voit beaucoup Mme de Staal, p. 59. — Il est très-occupé d'une grande passion, p. 59. — Il confie à Mme de Staal son amour et sa jalousie, p. 60. — Il lui demande conseil, p. 60. — Il la prie d'écrire pour lui, p. 60. — Elle devient son secrétaire, p. 61. — Entrevue à la campagne, p. 62. — Rupture, p. 63. — Vers piquants qu'il fait contre l'infidèle, p. 63. — Il garde toute la correspondance relative à cette affaire, p. 63. — Elle est remise, à sa mort, à Mme de Staal, p. 63.

Silly (Mlle de), sœur du marquis. Mme de Staal se lie avec elleau couvent de Saint-Louis, à Rouen. *Mémoires*, p. 34. — Son portrait, p. 34. — Elles lisent ensemble Descartes et Malebranche, p. 35. — Scrupules de Mme de Staal. Mlle de Silly les approuve, p. 36. — Affection passionnée qu'elle inspire, p. 36. — Découverte sur l quelle son amie lui demande des explications qu'elle élude, p. 36-37. — Comment elle guérit Mme de Staal d'une passion naissante pour le chevalier de R....., p. 37. — Mme de Staal ne pense plus à cette aventure que pour en rire, p. 38. — M. Brunel partage sa galanterie entre elle et Mme de Staal, p. 38. — Elle fait un voyage à Paris, p. 40. — Le chagrin que cette courte absence cause à Mme de Staal la plonge dans l'étude de la géométrie, p. 41. — Prend part à un conseil tenu sur la décision de M. Colbert, archevêque de Rouen, p. 42. — Quitte le couvent pour rentrer dans sa famille, p. 43. — Chagrin que cette séparation cause à Mme de Staal, p. 43. — Revoit Mme de Staal, p. 46. — L'emmène à son château. Tableau de cet intérieur, p. 47. — Galanteries du chevalier d'Herb..., p. 47-48. — Est blessée des dédains de son frère, p. 50. — Il répare ses torts, p. 51. — Avoue à Mme de Staal qu'il a été sur le point de s'attacher à elle, p. 54. — Ce qui l'en détourne, p. 55. — Son frère revient à Silly amoureux; elle est sa confidente, p. 60. — Mort de son père, p. 63.

Staal (Mme de). — Ses *Mémoires* forment le pendant naturel et le complément nécessaire des *Souvenirs* de Mme de Caylus. *Notice historique*, p. 5. — Différences dans le spectacle et dans le style, *ibid.*, p. 6. — Commence la littérature et la morale du dix-septième siècle, p. 7. — N'est pas née en 1693, mais en 1684. — S'appelait non Delaunay, mais Cordier, p. 7. — Appartient à la même race d'esprit et de cœur que Mme du Deffand, p. 7. — Ce qu'elle dit de sa mère et de son père, p. 8. — Est élevée en Normandie, au couvent, p. 8. — Passe sa première enfance à l'abbaye de Saint-Sauveur d'Evreux, p. 9. — Est dévote, puis philosophe, p. 9. — Dévore Descartes et Malebranche, p. 9. — Est amenée, à l'âge de sept ans, au prieuré de Saint-Louis à Rouen, par mesdames de Grieu, p. 9. — Etudie la géométrie, p. 10. — N'est pas jolie, p. 10. — Comment elle découvre la diminution des sentiments de M. de

Rey pour elle, p. 10-11. — Elle aimera plus tard M. de Silly et le chevalier de Menil, p. 11. — La mort de l'abbesse de Saint-Louis la réduit à entrer dans le monde avec ses talents pour unique ressource, p. 12. — Refuse les services de l'abbé de Vertot, p. 12. — S'installe à Paris, au petit hôtel de Châtillon, p. 12. — Cherche un couvent, p. 12. — Entre à la Présentation, p. 12. — Sa sœur qui est chez la duchesse de la Ferté, la présente à sa maîtresse. qui se déclare sa protectrice, p. 13. — Visite à la duchesse de Noailles, p. 14. — Prend le parti de se faire une position elle-même, p. 14. — Entre, par l'intermédiaire de M. de Malé ieu, auprès de la duchesse du Maine. — Ses mésaventures comme femme de chambre, p. 15. — Comment elle s'élève à une sorte de faveur, p. 16. — Le lutin de Mlle Testard, p. 16. — Lettre badine à M. de Fontenelle sur ce sujet, p. 17. — Son succès, p. 17. — Collabore avec Malésieu aux Divertissements de Sceaux, p. 15. — L'abbé de Chaulieu se fait son *patito*, p. 17. — Habitués de son entre-sol, p. 18. — Eloge naïf de Du Verney, p. 18. — Est la véritable héroïne de la conspiration de Cellamare, p. 19. — Est enfermée à la Bastille, p. 19. — Son témoignage est plus sincère que celui du cardinal de Retz, p. 19. — Amour de prison pour le chevalier de Menil, p. 26. — M. de Silly la prend pour secrétaire galant, p. 21. — Sentiments qu'il inspire à Mme de Staal, p. 22. — Son existence devient des plus ordinaires, p. 22. — Sa liaison et sa correspondance avec Mme du Deffand, p. 23. — Eloge de ses *Mémoires*, p. 23. — Sa mort, p. 24. — Publication de ses *Mémoires*, p. 24. — Eloges de Grimm et de Fréron. — Critiques de Fontenelle, p. 24. — Détails sur la présente édition de ses *Mémoires* p. 26. — N'écrit ses *Mémoires* que pour s'amuser *Mémoires*, t. I, p. 27. — Origine du malheur de sa vie p. 27. — Son père est obligé de quitter la France, p. 27. — Sa mère va le trouver en Angleterre et revient accoucher d'elle en France, p. 28. — Fait de petits discours à deux ans, p. 28. — Mesdames de Grieu se prennent de passion pour elle, p. 28. — Son excuse touchante à un chien dont elle a foulé la patte lui gagne le cœur de l'abbesse de Saint-Sauveur, p. 29. — Succès que promet son éducation, p. 30. — Sa mère entre chez la duchesse de Ventadour comme gouvernante de sa fille, puis revient au couvent, p. 30. — Mort de son père; elle lui donne des larmes, mais ne se souvient pas d'où elles partirent. p. 31. — Le couvent de Saint-Louis est un petit empire qu'elle gouverne souverainement. — Bontés de l'abbesse, de sa sœur, de ses nièces, p. 32. — Dévotion précoce; est admise à la participation des plus saints mystères de notre religion avant d'avoir atteint huit ans, p. 33. — Se fait couper les cheveux pour être plus tôt coiffée, p. 33. — Ralentissement de sa vocation religieuse, p. 33. — Lit des romans, p. 34. — Y renonce, p. 34. — Se lie avec Mlle de Silly, p. 34. — Son portrait, p. 34. — Elles lisent ensemble Descartes et Malebranche, p. 35. — Plaisir que Mme de Staal y trouve, p. 36. — Elle le trouve dangereux et en fait le sacrifice, p. 36. —

Mlle de Silly approuve sa retenue, p. 36. — Affection passionnée que Mme de Staal ressent pour elle, p. 36. — Spectacle nouveau et nouvelle curiosité, dont Mlle de Silly élude les questions, p. 36-37. — Est touchée des agréments, quoique médiocres, du chevalier de R...., p. 37. — Comment Mlle de Silly la guérit, p. 37. — Elle ne pense plus à cette aventure que pour en rire, p. 38. — Assiduités auprès d'elle et de Mlle de Silly de M. Brunel, p. 38. — Ses vers à Doris, p. 39. — Portrait de M. Brunel, p. 39. — Analyse de ses sentiments pour lui, p. 39. — Elle lui adresse ses premiers vers, p. 40. — Son portrait de Doris, p. 40. — Il meurt peu de temps après le départ de Mme de Staal pour Paris, p. 40. — Regrets qu'il lui inspire, p. 40. — Chagrin que lui cause une courte absence de Mlle de Silly, p. 41. — Pour se distraire, elle s'absorbe dans l'étude de la géométrie, p. 41. — Alerte au couvent, p. 42. — Causes qui le réduisent à la misère, p. 42. — Murmures et cabale des religieuses, p. 42. — Visite de l'archevêque, M. Colbert, p. 42. — Il décide que Mme de Grieu se démettra de son abbaye, ou se défera de ses nièces et de Mme de Staal. — Chagrin de Mmes de Grieu. — Expédient qui est enfin adopté, p. 42. — Part que Mme de Staal prend au succès de la négociation, p. 42. — Mlle de Silly quitte le couvent. Chagrin que cette séparation cause à Mme de Staal, p. 43. — Elle a la petite vérole, p. 43. — L'abbesse tombe malade, p. 44. — Réflexions que cet accident fait faire à Mme de Staal sur sa position précaire, p. 44. — Elle se lie avec Mlle d'Epinay et M. de Rey. — Propositions généreuses de ce dernier, p. 44. — Offres de l'abbé de Vertot, p. 45. — Son portrait, p. 45. — Ses empressements déplaisent à Mme de Staal, p. 46. — Revoit Mlle de Silly, p. 46. — Passe quelque temps à son château. Tableau de ce séjour, p. 47. — Galanteries du chevalier d'Herb.... Trouble jaloux éprouvé par Mme de Staal, p. 48. — Ses vers à ce sujet, p. 48. — Passe six mois à Silly. — Retourne à son couvent, en promettant de revenir l'année suivante, p. 49. — Le marquis de Silly doit venir y passer l'été, p. 49. — A été fait prisonnier à Hochstedt, p. 49. — Diminution des sentiments de M. de Rey, p. 49. — Comment Mme de Staal la mesure géométriquement, p. 50. — Arrivée du marquis à Silly. — Ses charmes et ses dédains, p. 50. — Comment il apprend et calme les susceptibilités qu'il a causées, p. 51. — Son art de louer, p. 52. — Analyse des sentiments qu'il inspire à Mme de Staal, p. 52-53. — Conversation avec lui, p. 53-54. — Il est tenté de s'attacher à elle, p. 54. — Ce qui le retient, p. 55. — Effet qu'il produit sur Mlle D., p. 55. — Mme de Staal affecte de n'être point jalouse, p. 56. — Elle sait mauvais gré au marquis d'un manque de confiance. — Comment il le répare, p. 57. — Il va à la cour, p. 57. — Lettre qu'elle reçoit de l'abbé de Vertot, annonçant sa visite à Silly, p. 58-59. — M. de Silly revient amoureux d'une autre; sa sœur est sa confidente, p. 60. — Rentrée à son couvent, reçoit une lettre de M. de Silly, p. 61. — Impression qu'elle lui produit, p. 71. — S'amuse à composer des contes et des ro-

mans, p. 62.— Le vieux marquis de Silly meurt, p. 63. — Visite au château de Rœux, près de Silly, chez M de La Ferté, p. 64. — Mésaventures d'un voyage au château de Silly, p. 65-66-67. — Elle arrive crottée et défigurée, p. 68. — Mort de M. de Rey. — Mme de Staal en est sensiblement touchée, p. 68. — Reçoit de temps en temps des lettres du marquis de Silly, p. 68. — Se lie avec les demoiselles de Neuville, pensionnaires à Saint-Louis. — L'aînée, après avoir dû épouser le fils de M. de Novion, veut épouser, à dix-huit ans, le père lui-même, âgé de soixante-dix ans, p. 68-69. — Mort de Mme de Grieu, l'abbesse, p. 69. — Sa sœur ne lui succède pas, p. 69. — Résolution d'aller à Paris, p. 70. — Le Frère Maillard lui offre, de la part d'un bienfaiteur inconnu, de payer sa pension au couvent; Mme de Staal refuse, p. 70. — Refuse les offres de services de l'abbé de Vertot et de M. Brunel, p. 70. — Emprunte à une amie une dizaine de pistoles, p. 71. — Séjourne avec son amie, Mlle Dutot, chez son oncle, M. Durolet, p. 71. — Commence à y sentir le changement de sa fortune, p. 71. — Se brouille avec M. Durolet pour une chanson, p. 72. — Part pour Paris avec Mlle de Neuville, p. 73. — Arrive à Paris pour y chercher une place de gouvernante, p. 73. — M. Brunel lui amène M. de Fontenelle, p. 73. — Deux lettres à elle écrites par le marquis de Silly, p. 74-76. — Demeure chez un frère de Mme de Grieu, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un couvent, p. 76. — Une de ses sœurs qui était placée chez la duchesse de La Ferté, vient la voir, p. 76. — Entre comme pensionnaire à la Présentation, p. 77. — Tombe assez malade pour espérer de mourir, p. 77. — Sa sœur la présente à la duchesse de La Ferté, p. 77-78. — La duchesse l'éprouve et la trouve un prodige, p. 79. — Présentation à la duchesse de Ventadour, p. 80-82. — Mme de La Ferté la mène au souper du roi, p. 82-83. — Visite à la duchesse de Noailles; piquant récit, p. 83. — Mme de La Ferté projette de la présenter à M. de Malésieu, p. 84. — La duchesse de La Ferté la montre à la duchesse du Maine et la présente à M. de Malésieu, p. 85. — Riposte vivement à une raillerie de Baron, p. 86. — Mme de La Ferté retourne à Paris et la ramène dans son couvent à sa grande satisfaction, p. 86. — Revoit, au couvent de Miramion, le marquis de Silly, qui est venu y visiter sa mère, p. 87. — La duchesse de La Ferté la charge de répondre à un envoi de chansons fait par M. de Malésieu, p. 87. — Lettre qu'elle reçoit de M. de Malésieu, p. 88. — Inconvénients qui lui font préférer toute autre maison à celle de la duchesse. — La femme de chambre Louison, p. 89-90. — Se décide à emprunter quelque argent à M. Brunel, p. 90. — Va souvent à Sceaux, où M. de Malésieu continue de lui marquer une grande estime, p. 90. — La duchesse de La Ferté la ramène à la Présentation, dont l'abbesse vient elle-même, quand l'heure est indue, lui ouvrir les portes, p. 90. — Le cardinal de Rohan dit qu'il faut examiner sa doctrine avant de l'admettre chez Mme de Ventadour, p. 90. — On s'informe de ses opinions à M. de Fontenelle, p. 91. — L'abbé de

Tressan, depuis archevêque de Rouen, est chargé de l'examiner, p. 91. — Passe une nuit chez la duchesse de La Ferté, ce qui achève de la dégoûter de la maison, p. 91. — L'abbé de Vertot lui présente Du Verney, le fameux anatomiste, qui lui fait connaître Mme de Vauvray, p. 92. — Portrait de cette dame; tableau de son intérieur, p. 92. — Humiliation qui tourne à son triomphe, p. 93. — L'abbé de Saint-Pierre et Fontenelle s'occupent, chez Mme de Vauvray, de trouver une position pour Mme de Staal, p. 94. — Revient à Sceaux, a vu la duchesse de La Ferté, p. 95. — M. de Malésieu la fait entrer au service de la duchesse du Maine, p. 95. — Fureur de la duchesse de La Ferté. — Explication avec elle, p. 96-97. — Outre la Louison, Mme de Staal a pour rivale Sylvine, p. 98. — S'étudie à déplaire à la duchesse de La Ferté, p. 98. — Réalise ce dessein pendant un voyage à La Ferté. — Vie singulière de la duchesse dans ses terres, p. 99-100. — Ecrit à M. de Malésieu, p. 100 — Sa réponse, p. 101. — Mme de Staal écrit à M. de Malésieu une lettre qui courrouce la duchesse de La Ferté, p. 102. — Reçoit de M. de Malésieu une lettre qui décide de son entrée chez la duchesse du Maine, p. 103. — Lettre de M. de Malésieu qui l'appelle à prendre fonctions, p. 105. — Reçoit de la duchesse de La Ferté une lettre foudroyante, p. 105. — La duchesse de La Ferté se venge en la faisant entrer comme femme de chambre, p. 105. — Se rend à Sceaux, menée par la duchesse de La Ferté en ironique triomphe, p. 108. — Se plaint de son logement à M. de Malésieu, qui ne l'écoute pas, p. 106. — Entre en fonctions, p. 107. — Ses gaucheries, p. 107. — Est méprisée de ses compagnes, p. 108. — Ses logements à Sceaux et à Versailles, p. 109. — Avis de sa sœur sur le danger de s'aliéner le corps des femmes de chambre, p. 109. — Vains efforts pour se concilier les bonnes grâces de ces demoiselles, p. 110. — Lettre du marquis de Silly, p. 111. — Singulier éloge que M. Du Verney fait d'elle, p. 112. — L'ordre de la Mouche à miel, p. 112. — Protestation badine dressée par Mme de Staal, p. 113. — On l'attribue à M. de Malésieu ou à l'abbé Genest, p. 113. — Vers par lesquels elle s'en défend, p. 113. — Louange humiliante du marquis de Lassay, p. 113. — Reçoit une lettre de l'abbé de Vertot lui annonçant la mortde M. Brunel, p. 114. — Remboursé ses héritiers par l'intermédiaire de M. de Fontenelle, p 115. — L'abbé de Vertot la dissuade d'accepter une place de gouvernante chez une princesse d'Allemagne, p. 115. — Etrange proposition qui lui est faite de servir de complaisante à une liaison galante, p. 116. — Refuse de faire l'éducation des filles du prince de ....., p. 116-117. — Singulière mésaventure dont est cause Mme de M...., p. 117. — Interrogatoire chez le président de Mesmes, p. 117. — Tient, avec le fils de Mme de Vauvray, l'enfant d'un de ses domestiques. Paraît stupide au curé qui fait le baptême, p. 119. — L'aventure de Mme de M.... lui attire des avanies parmi ses compagnes, p. 120. — Dégoûtée de la vie, songe à s'en délivrer, p. 120. — Au moment de céder à cette résolution,

écrit au marquis de Silly, qui en est en partie la cause, une lettre qu'elle finit par garder. Termes de cette lettre, p. 121-122. — Effet que lui produit le nom du marquis de Silly, p. 122. — Aventure qui la fait sortir de l'obscurité, p. 122.— Le lutin de Mlle Tétar, p. 122. —Ecrit, à l'instigation de la duchesse du Maine, une lettre badine à M. de Fontenelle sur ce prodige, p. 122. — Succès de cette lettre, p. 123.— Texte de cette lettre, p. 123-124.— Réponse de Fontenelle, p. 125. — Lettre du marquis de Silly, qui la félicite de ce succès d'esprit, p. 126. — M. de Silly la charge de le tenir au courant des nouvelles, p. 127. — Sa réputation subite lui attire les empressements de l'abbé de Chaulieu et de M. de Valincour, p. 127.—M. de Valincour vient attendre chez elle l'heure de la conférence, réunie chez la duchesse du Maine pour entendre le cardinal de Polignac expliquer son *Anti-Lucrèce*, p. 128. — N'est admise à entendre la lecture de la traduction de cet ouvrage par le duc du Maine, qu'à la condition de ne point paraître, p. 128. — Son Altesse Sérénissime s'abaisse à lui parler et s'y accoutume, p. 129. — La joie règne à Sceaux par suite des succès d'ambition de la duchesse du Maine, p. 130.— Les *Grandes Nuits*. Origine de ces divertissements ingénieux; part qu'y prend Mme de Staal, p. 130-131.— Ses succès lui attirent quelques retours des bonnes grâces de la duchesse de La Ferté, p. 131. — Ce raccommodement permet à Mme de Staal de voir plus facilement sa sœur, p. 132. — Fameuse époque qui change totalement son genre de vie, p. 132.— Le duc de Brancas l'engage à conseiller à la duchesse du Maine de marier son fils, le prince de Dombes, avec Mlle de Valois, p. 134. — La duchesse élude cette proposition; pourquoi, p. 131.— Vient à Paris loger chez un frère de Mme de Grieu, puis rejoint la duchesse du Maine à l'hôtel de Mesmes, p. 138.— Accepte la pénible fonction de lectrice de nuit auprès de la duchesse du Maine, p. 138. — La duchesse trouve qu'elle lit bien et ne parle pas mal, p. 139. — Se dévoue sans réserve au soin de plaire à la duchesse du Maine, p. 139. — A un petit recoin sans jour et sans feu aux Tuileries, p. 139. — Y voit bonne compagnie, p. 140. — Epître en vers que lui adresse l'abbé de Chaulieu, p. 140-143. — Hymne à l'Amour, du même, p. 143-144. — Ses offres libérales; elles sont refusées; son mot naïf en cette circonstance, p. 144. — Egards et soins qu'il a pour Mme de Staal, p. 144-145. — Voit presque tous les jours M. de Valincour, qui, sans prendre le ton galant, lui témoigne un véritable attachement, p. 145. — M. Rémond affiche pour elle une grande passion, p. 145.— M. de Fontenelle la voit fort souvent; le duc de Brancas lui rend quelque hommage, p. 146.— Adoucit la férocité de Tourreil, qui ne la brusque pas, p 146. — M. de Silly la néglige et la traite comme une vieille gazette dont on n'a plus que faire, p. 147. — Il vient rarement chez elle aux Tuileries, p. 147.— L'abbé de Chaulieu, qui a deviné ses sentiments pour le marquis de Silly, le met de ses parties, p. 148.— Dîner qu'il leur donne

à Clichy, p. 147. — Sa faveur auprès de la duchesse du Maine prend un nouvel accroissement des embarras qui lui survinrent, p. 148. — Aide la duchesse du Maine, dans ses recherches pour le Mémoire en faveur des princes légitimés, p. 152. — Reçoit les gens porteurs de découvertes, p. 152. — Méprise plaisante de Boivin l'aîné, p. 153. — Ce trafic d'érudition la met en commerce avec des gens de toute espèce, p. 153. — Souper comique, p. 153-154. — Relations avec la dame Dupuis, p. 154-155. — Les princes légitimés perdent leur procès, p. 155. — Douleur de la duchesse du Maine, p. 155. — La duchesse, dans le but de se procurer de l'appui auprès du roi d'Espagne, la charge de sonder à cet effet le Père Tournemine, p. 156. — Le Père recommande le baron de Walef pour ce rôle d'intermédiaire, p. 156. — Il est convenu que ses lettres seront adressées à Mme de Staal, p. 157. — Ce qui arrive de cette belle ambassade, p. 158. — A une brouillerie avec la duchesse du Maine, et manque de la quitter, p. 161. — Consulte M. de Valincour, p. 162. — Il l'approuve, p. 162. — Prie Mme de Chambonnas de faire agréer sa démission, p. 162. — Écrit au cardinal de Polignac pour lui faire part de sa résolution et de ses motifs. — Réception peu aimable de Mme de Chambonnas, p. 163. — Le cardinal de Polignac ménage un raccommodement. p. 163. — Entrevue de réconciliation, p. 164. — M. de Valincour cherche à lui procurer un établissement et y emploie le crédit du comte de Toulouse, p. 164-165. — Événements qui contrarient ce dessein, p. 165. — Lettre de M. de Valincour, p. 166. — Sa santé se dérange, p. 167. — S'aperçoit que son absence lui a nui, p. 167. — La duchesse du Maine l'envoie à Sceaux faire la revue et la brûlerie de ses papiers, p. 170. — A une entrevue avec le comte de Laval, p. 172. — Porte des lettres à M. de Pompadour, qu'elle fait ensuite brûler devant elle, p. 153. — Le chevalier de Gavaudun lui annonce l'arrestation du prince de Cellamare, p. 175. — Raisonnements de M. de Valincour et de l'abbé de Chaulieu, p. 176. — L'aventure de M. de Menil lui donne de la sympathie pour lui, p. 181. — La duchesse du Maine, avertie qu'elle sera arrêtée, lui fait promettre de la suivre, p. 182. — Avis qu'elle reçoit de la part de la marquise de Lambert, p. 183. — Lit à la duchesse les *Décades* de Machiavel, p. 183. — Récit de son arrestation, p. 184. — Récit de l'arrestation de la duchesse du Maine, p. 185. — Inquiétudes que lui donne certaine cassette pleine de papiers, p. 188. — Service que lui rend à ce propos Mlle Rondel, p. 189. — Arrivée à la Bastille, p. 190. — Mlle Rondel lui rend compte de ce qu'elle a fait de ses papiers, p. 191. — Le tournebroche de la Bastille, p. 192. — Visite du gouverneur, p. 193. — Il envoie quelques tomes dépareillés de *Cléopâtre*, p. 195. — Mme de Staal joue au piquet avec Mlle Rondel, p. 193. — Entend la messe sans voir et sans être vue de personne, p. 194. — Regarde ce qui se passe par les yeux de Mlle Rondel, p. 194. — Reçoit la visite du lieutenant du roi à la Bastille, p. 196. —

Reçoit un ballot de toutes ses nippes et une bourse pleine d'or de M. de Valincour, p. 197. — Cherche à s'éclaircir auprès de M. de Maisonrouge sur les histoires effrayantes que lui a contées, à propos de la Bastille, l'abbé de Chaulieu, p. 199. — Est interrogée par les commissaires, p. 200-201-202-203. — Est assez contente de la façon dont elle se tire de cette première épreuve, p. 203. — Sa vie est douce et tranquille, p. 203. — Ne sent pas en prison l'ennui, p. 204. — S'amuse d'une chatte et de ses petits, p. 204. — Prend un goût nouveau pour le jeu et pour l'ouvrage, p. 204. — Le gouverneur lui offre de faire ses pâques, p. 205; elle se détermine à se confesser, p. 205. — Le gouverneur lui refuse de quoi écrire, p. 206. — Ne peut rassurer sur son sort Mme de Grieu, p. 206. — Revient de ses préventions contre le chapelain de la Bastille, p. 206. — Accès de dévotion, p. 208. — Le lieutenant de la Bastille, qui s'affectionne de plus en plus à elle, la conduit à la promenade sur le bastion, p. 209. — M. Le Blanc donne ordre d'interrompre ces promenades, p. 209. — Comment M. de Maisonrouge explique cet ordre, p. 210. — Assiste au départ de M. de Malésieu, de M. Bargeton et de Mlle de Montauban mis en liberté, p. 210. — Le gouverneur cherche à la consoler, p. 210. — On rend aux prisonniers la promenade sur le bastion. M. de Maisonrouge obtient de M. Le Blanc la permission d'écrire. Mme de Staal compose des réflexions morales sur l'*Ecclésiaste*, p. 210. — M. de Malésieu redouble de soins, p. 210. — C'est le seul homme dont elle ait cru être véritablement aimée, p. 211. — Il ne parle que d'elle, p. 212. — Son faible, découvert, est explicité, p. 212. — Le rêve du chevalier de Menil, p. 212. — M. de Maisonrouge sert d'intermédiaire à un échange de vers et de prose entre Mme de Staal et le chevalier, p. 212. — Ce commerce d'invisibles devient fort galant, p. 213. — M. de Maisonrouge permet aux deux correspondants de s'entrevoir, p. 214. — Puis il conduit le chevalier de Menil chez Mme de Staal, p. 214. — Billet que lui écrit le chevalier, p. 217. — Correspondance furtive, p. 217. — Visite sans conducteur, p. 218. — Se laisse aller à croire à l'amour du chevalier de Menil, p. 218. — Elle donne congé au chevalier de manière à ne point le faire accepter, p. 220 — Entrevue où le chevalier s'explique sur ses desseins, p. 221. — On accepte ses vœux, p. 223-224. — Visite en commun à M. de Maisonrouge, p. 225. — Il ne soupçonne rien de leur intelligence, mais ne peut leur dérober ses sentiments pour Mme de Staal, p. 226. — Ils lui cachent leur correspondance, p. 226. — Le chevalier offre un engagement écrit à Mme de Staal, qui le refuse, p. 226. — Motifs de sa confiance, p. 227. — Le transfert du duc de Richelieu dans l'appartement au-dessus du chevalier de Menil oblige M. de Maisonrouge à un redoublement de surveillance, p. 228. Le chevalier de Menil est jaloux de lui, p. 228. — Querelle qu'il lui fait à propos d'un souper, p. 229. — Chante une scène de l'opéra d'*Iphigénie*, avec le duc de Richelieu, p. 229. — M. de Maison-

rouge se doute de son intelligence avec M. de Menil. — On l'enferme chez elle, p. 230. — M. de Maisonrouge le délivre, p. 231. — Le lendemain il ne lui parle de rien, p. 232. — Lui procure des nouvelles de Mme de Grieu, p. 232. — Le chevalier gagne un geôlier et pénètre de nouveau chez elle, p. 232-233. — M. de Menil lui ayant rendu les lettres de cette époque, elle s'en sert pour son récit, p. 233. — Le gouverneur surprend chez elle le chevalier de Menil, qui est transféré dans un cachot éloigné p. 234 — M. de Maisonrouge la console, p. 235. — Elle lui avoue ses sentiments pour M. de Menil, 236-237. — Il se charge d'adoucir le gouverneur, p. 238-239. — A une entrevue avec le gouverneur, dont elle est médiocrement satisfaite, p. 238. — M. de Maisonrouge lui apporte une lettre du chevalier de Menil, p. 241. — Porte la réponse à celui-ci, p. 241. — M. de Maisonrouge leur ménage quelques brièves entrevues, p. 243. — Sa lettre à M. Le Blanc pour lui demander quelque société, p. 243-244. — Ne reçoit pas de réponse, p. 244. — Est admise à aller dîner chez le gouverneur avec Mme de Pompadour et M. de Boisdavis, p. 244. — M. Davisard lui demande une entrevue qu'elle prépare laborieusement, p. 245. — Conversation décevante, p. 246. — Même déception du côté de M. Herment, médecin de la Bastille, p. 247. — Ses inquiétudes à l'occasion d'un projet du chevalier de Menil, de placer à fonds perdu un remboursement qu'il vient de recevoir, p. 248. — Il lui rend la confiance, p. 249. — Ils sont réunis à la société de M. de Pompadour. — Etonnement et douleur de M. de Maisonrouge, p. 250. — Mme de Staal perd sa sœur, p. 250. — Déclaration que lui fait M. de Maisonrouge, p. 251. — Lui épargne de se rencontrer avec le chevalier de Menil, p. 252. — Va dîner chez le gouverneur, y fait une partie, puis ramène la compagnie chez elle, p. 252. — Il lui promet de la respecter, p. 253. — Retourne dans son ancien appartement et le meuble, p. 254. — M. de Menil lui lit, pour la divertir, des lettres ridicules d'une de ses parentes d'Anjou, p. 254. — Ne désire plus sa délivrance, p. 255. — M. de Malésieu, inquiet de la tournure que prend son affaire, la fait prier de dire que la lettre du roi d'Espagne, trouvée dans ses papiers, n'est qu'une traduction. *Mémoires*, t. II, p. 7. — M. Le Blanc vient l'interroger à la Bastille et l'informe de la déclaration faite par la duchesse du Maine, p. 13. — Elle refuse de bavarder, p. 14. — Mécontentement de M. Le Blanc, p. 15. — Raconte cet entretien au chevalier de Menil. Le rappelle à la circonspection, p. 15. — Le chevalier est exilé en Anjou, p. 16. — Elle est exceptée de cette première mise en liberté, p. 16. — Maisonrouge lui fait ses compliments de condoléance. — Le gouverneur cherche à la consoler, p. 17. — Maisonrouge reprend auprès d'elle son ancienne assiduité; il lui donne des nouvelles du chevalier de Menil, p. 18. — Elle en reçoit un billet dont elle est peu contente, p. 18. — Maisonrouge se charge de donner de ses nouvelles au chevalier et de recevoir ses lettres, p. 19. — Reçoit une

lettre de la duchesse du Maine, avec sa déclaration, p. 25. — De qui lui vient la communication, p. 26. — La duchesse du Maine parle pour elle au Régent. — Les intrigues du baron de Walef la font soupçonner d'avoir pris part à l'affaire de Bretagne, p. 27. — Le Régent exige qu'elle parle comme les autres ont fait, p. 28. — On lui députe M. de Torpanne, p. 28. — Elle refuse de se rendre à ses adjurations, p. 28. — Mlle Rondel l'y encourage, p. 28. — Le gouverneur lui demande de la part de M. Le Blanc une déclaration, p. 29. — Sa lettre à M. Le Blanc, p. 29-30. — Souhaite de se retirer, à sa sortie de prison, à la Présentation, où Mme de Grieu est encore, p. 30. — M. de Maisonrouge favorise ce dessein, p. 30 — Lettre de l'abbesse de la Présentation, p. 30-31. — La duchesse du Maine insiste pour la ravoir auprès d'elle, p. 31. — Est peu satisfaite d'une lettre du chevalier de Menil; trouve son style changé, p. 31. — Les conversations de Maisonrouge avec le chevalier, son air morne, les lettres du chevalier la tiennent dans un état de trouble et d'incertitude, p. 32. — La duchesse du Maine lui envoie M. Bochet, pour lui ordonner d'écrire sa déclaration, p. 32. — Déclaration qu'elle adresse à M. Le Blanc, p. 33-37. — Lettre qui accompagne cette déclaration. — Le Régent n'est pas satisfait de cette pièce, mais s'en contente, p. 38. — M. de Maisonrouge lui annonce, avec un mélange de joie et de douleur, qu'elle est libre, p. 38-39. — Reçoit l'ordre de se rendre à Sceaux. — Sa visite à l'abbé de Chaulieu, qui ne paraît pas touché de sa délivrance, p. 39. — Son arrivée à Sceaux. — Son entrevue avec la duchesse du Maine, p. 40. — Prend à son service la sœur de Mlle Rondel, p. 40. — On la fait veiller et lire comme auparavant, p. 40. — La duchesse du Maine l'entretient des détails de sa captivité et lui montre les lettres de Mme la princesse et de M. l'abbé de Maulevrier, p. 41. — Lettre qu'elle reçoit de M. de Maisonrouge, p. 41-42. — Son billet au chevalier de Menil, p. 42. — Elle se trouve au parloir de la Presentation, p. 42. — Son air embarrassé. — Son voyage en Suisse auprès de la marquise d'Avaray, p. 43. — Va voir M. de Maisonrouge. Le trouve abattu et malade, p. 44. — Lui dédie un petit écrit composé dans sa prison, p. 44. — Reçoit la visite de M. de Silly chez Mme de Réal, p. 44. — M. de Menil ne vient pas au rendez-vous chez Mme de Réal. — Sa douleur. — Dévouement de Mme de Réal; son portrait, p. 45. — Mme de Staal écrit au chevalier de Menil; il explique son absence, p. 46. — Mme de Vauvray lui envoie des vêtements, p. 46. — Elle est partout fêtée, p. 46-47. — Perd sa mère et la regrette beaucoup, p. 50. — M. de Valincour lui a fait faire connaissance avec M. et Mme Dacier, p. 50. — En reçoit des témoignages de sympathie, p. 50. — La duchesse de La Ferté persuade à M. Dacier, devenu veuf, d'épouser Mlle Delaunay (Mme de Staal), p. 51. — Elle consulte M. de Valincour sur ce projet, p. 51. — Il le trouve avantageux, et se charge d'une réponse favorable, p. 52. — Elle dîne avec lui chez M. Dacier, p. 52. — Celui-ci se prend de passion pour elle, p. 52. —

Avantages qu'il veut lui faire. p. 53. — La duchesse du Maine se révolte à l'idée de ce mariage, p. 53. — La passion du chevalier de Menil pour une de ses parentes d'Anjou lui apprend sa légèreté sans exciter sa jalousie, p. 54. — Il avoue son changement, p. 54. — Elle le consulte sur le projet de son mariage avec M. Dacier, p. 54. — Sa réponse ambiguë, p. 54. — La duchesse du Maine favoriserait de préférence son mariage avec le chevalier de Menil, p. 55. — M. de Valincour et Mme de Réal lui représentent les avantages de son mariage avec M. Dacier, p. 56. — Mme de Lambert la dissuade de cette union, p. 56. — L'affaire est divulguée; on lui fait compliment, p. 56. — La duchesse du Maine obtient qu'elle renonce à ce dessein, p. 56. — Elle est traitée à peu de chose près comme les dames de sa maison, p. 57. — M. de Valincour blâme sa désistement, p. 57. — Elle va voir M. Dacier, qui meurt deux jours après cette visite, p. 58. — Sent l'irréparable faut qu'elle a commise, p. 58. — Rencontre quelquefois le chevalier de Menil chez Mme de Menou, p. 58. — Il loge chez sa parente d'Anjou, pour laquelle il se passionne à l'excès, p. 58. — Il veut que Mme de Staal la connaisse, p. 58. — Elle dîne chez lui avec elle, p. 59. — Sa vue la console. p. 59. — M. de Silly la voit assidûment, p. 59. — Il est très-occupé d'une grande passion, p. 59. — Il confie à Mme de Staal son amour et sa jalousie, p. 30. — Il lui demande conseil; il la prie d'écrire pour lui, p. 60–61. — Elle assiste à une scène de rupture, p. 62. — Il garde les lettres relatives à cette affaire, qui sont rendues à sa mort à Mme de Staal, p. 63. — N'a plus de relations avec le chevalier de Menil, p. 63. — A quelque idée de récompenser le fidèle attachement du pauvre Maisonrouge, p. 63. — Cette idée est déconcertée par sa mort. p. 63. — Se voit dénuée de tout objet, p. 63. — Prend la vie en dégoût, p. 64. — M. de Valincour approuve son dessein de retraite, p. 64. — Il sollicite et obtient pour elle une petite pension, p. 64. — Le chevalier de G.... lui dénonce un homme amoureux d'elle, p. 64. — Ébauche d'une liaison, p. 65. — Elle avorte, non sans amertume pour Mme de Staal, p. 66. — Mme de Réal vient la voir à Sceaux, p. 66. — Mme de Staal lui fait ses confidences. p. 67. — Elle projette de se jeter aux Carmélites, p. 67. — Elle y va voir Mme de Brassac, qui la dissuade de son dessein et la ramène à Sceaux, p. 67–68–69. — Se lie avec la marquise du Deffand, p. 69. — La marquise fait son portrait, p. 69. — Elle le trouve flatté et en écrit un plus ressemblant, p. 70. — Texte de ce morceau, p. 70 à 72. — Tristesses de ce temps; mort du marquis de Silly, p. 72. — Mort de Mme de Réal, de Mme de Grieu, de M. de Valincour, p. 72. — Elle pense à retourner à Saint-Louis à Rouen, p. 72. — Mme de Bussy, son amie, approuve ce projet, p. 72. — Elle obtient la permission de la duchesse du Maine, à condition de revenir, p. 73. — Récit du voyage et du séjour à Saint-Louis, p. 73–74. — A son retour elle est assez mal reçue, p. 74. — La duchesse du Maine songe à l'attacher plus étroitement à elle, p. 74. — Lui fait

part de son dessein de lui faire épouser un homme de condition de sa petite cour, p. 75. — Essais divers d'établissement, p. 75 à 79. — Mme de Bussy les dé approuve, p. 78-79. — La duchesse du Maine charge Mme de Surlauben de trouver dans le corps helvétique, commandé par le duc du Maine, quelqu'un qui veuille prendre une femme sans naissance, ni bien, ni beauté, ni jeunesse, p. 79 — Résultat de ces recherches, p. 80 — Rêve de vie patriarcale et champêtre, p. 81.— Le baron de Staal agrée la proposition d'épouser Mlle Delaunay, p. 81.— Il n'est que lieutenant et demande le commandement de sa compagnie, p. 82. — Entrevue chez Mme de Surlauben entre les deux futurs, p. 82. — Dîner chez M. de Staal à Gennevilliers, p. 83. — Ses hésitations à conclure, p. 85.— La duchesse du Maine lui promet la liberté nécessaire à ses nouveaux devoirs, p. 85. — Elle lui donne des habits, p. 86. — Elle est conduite à l'autel par Mme de Chambonnas, p. 86. — Puis elle va à Gennevilliers, avec son mari et M. et Mme de Surlauben, p. 86.—Elle voit en passant Mme de Bussy et la trouve très-malade, p. 86. — Elle en reçoit une belle tabatière, p. 86. —Médiocre accueil que lui font ses belles-filles, p. 87. — Larmes du lendemain, p. 87. — Elle se trouve seule et comme étrangère dans sa maison, p. 88. — Petit chagrin d'amour-propre à la revue des gardes suisses, p. 88. — Autre déception causée par l'égoïsme de la duchesse du Maine, p. 88-89.— Elle ne peut aller visiter Mme de Bussy mourante, p. 89. — Mme de Bussy lui laisse une jolie maison de campagne toute meublée et un diamant qu'elle portait à son doigt, p. 89. — Son portrait, p. 89-90 —Mme de Staal caresse le projet de se retirer, p. 90. — La maladie et la mort du duc du Maine l'en empêchent, p. 90-91. — Portrait de ce prince, p. 91. — Portrait de la duchesse du Maine par Mme de Staal, p. 93 à 95.

Lettres de Mme de Staal à la marquise du Deffand, p. 99. La duchesse du Maine a eu un accès de peur du tonnerre ; elle est enrhumée avec la fièvre, mais la promenade va toujours son train, p. 99. — Fit ces jours derniers une promenade avec Gruchet, qui lui dit grossièrement des choses assez fines, p. 100. — Aime passionnément les lettres de Mme du Deffand. T. II, p. 101. — L'aime beaucoup elle-même, p. 102. — Est transportée de joie qu'elle soit réconciliée avec son appartement de Saint-Joseph. — Se gardera bien de dire qu'elle a fait connaissance avec la duchesse de Modène tout serait perdu, p. 104. — A partagé depuis longtemps le monde en fous et en sots, p. 108. — Voit par ce qu'elle lui marque de son petit écrit qu'il est impossible de faire voir aux autres comme nous voyons nous-mêmes, p. 108. — La prie de le montrer au président, p. 108. — Est très-touchée de l'amitié de Mme du Deffand, mais est un peu fâchée de la trop bonne opinion qu'elle a d'elle, p. 125.— On joue sa comédie de *la Mode*, p. 127. — Est ravie de la prise de Berg-op-Zoom et plus encore de l'espérance de la paix, p. 128. — Assiste à la mort de la duchesse d'Estrées, p.

136. — Exigences et reproches de la duchesse du Maine, p. 138. — Elle prie M. de Lassay de s'en plaindre pour elle. p. 138. — Si Mme du Deffand ne venait pas tout retomberait sur elle, p 144.

Lettres de Chaulieu à Mme de Staal, t. II, p. 147. — Est-il rien de si aimable qu'elle? Est-il rien de si amoureux que lui? p. 147. — Eloge des vers que M. Brunel a faits pour elle, p. 148. — Hymne en l'honneur de l'amour, p. 148. — Elle ne lui a jamais tant plu; protestations de soumission et de tendresse, p. 149. — Tout conspire à les séparer; qu'elle ne soit pas de la conspiration, p. 151. — Témoignage de sa fascination sympathique, p. 153. — A revu hier son Clichy, p. 154. — L'amour qu'il a pour elle lui rappelle un vers de Cybèle dans *Atys*, p. 155. — Triolets à Sylvie, p. 156. — Il est depuis six mois la proie d'une sorte d'enchantement, p. 157. — Qu'elle fasse durer le charme au lieu de le faire cesser, p. 158. — Depuis trois semaines elle a un fond de chagrin dont il cherche à pénétrer la cause, p. 159. — M. le grand prieur a bu à sa santé, p. 160. — Son succès au souper chez le grand prieur, p. 162. — Il ne l'aime plus, il l'adore, p. 163. — Veut-elle son carrosse pour aller chez Mme de Réal? p. 164. — La plaisante sur sa passion pour son jardinier, p. 165. — Dîner merveilleux fait hier; mais elle n'y était pas, p. 166. — Il envie le plaisir de la divertir, p. 167. — Lui offre son carrosse pendant qu'il sera chez Mme de Lambert, p. 169. — Enfin il a retrouvé le charme de leurs premières conversations, p. 170. — Son système de vie; la chaîne de roses, p. 173. — Pourquoi ne lui a-t-elle pas dit qu'elle allait dîner chez Mme de Livry? p. 174. — Est enchanté d'avoir été grondé, p. 175 — Qu'elle vienne encore telle qu'elle lui parut hier, p. 177. — Qu'elle calme ses inquiétudes et dissipe ses noirceurs, p. 178. — Triste et tendre adieu qu'il lui adit, p. 179. — Se repent de lui avoir donné *Ovide*, p. 180. — Est très-inquiet de son mal d'yeux, p. 181. — Ne vaut pas le moindre petit satyre, p. 183. — Elle aura le comte d'Albert, à six heures, p. 184. — La conjure de le venir voir, p. 186. — Quelle conversation charmante que celle d'hier! p. 187. — Il veut la servir à sa mode, p. 188. — Que leur séparation d'hier fut triste! p. 191. — Repro hes, p. 193. — Consent à la croire aveuglément, p. 194. — Paix éternelle entre eux, p. 195. — Conversation avec le comte d'Albert sur elle, p. 196. — Vers à elle adressés, p. 196. — Autres vers en lui envoyant un *Ovide*, p. 198. — Qu'elle daigne être heureuse et laisse faire aux dieux, p. 200. — Souhait qu'il lui adresse, p. 201. — Raille le laconisme d'un billet qu'elle a reçu de M. de Fontenelle, p. 202. — Envoi d'une douzaine de figues, p. 203. — Mme de Vauvray les attend de bonne heure, p. 205. — M. de Fontanieu leur donne demain un très-bon souper, p. 205.

STAAL (le baron de), mari de Mme de Staal. Les *Mémoires* sont publiés de son vivant. *Notice historique*, p. 24.

SURLAUBEN (Mme de), femme d'un autre officier du même corps, est chargée par la duchesse du Maine de trouver

quelqu'un qui s'accommode d'une fille sans naissance, ni bien, ni beauté, ni jeunesse. Elle découvre M. de Staal. *Mémoires*, t. II, p. 80. — Son portrait, sa vie à la campagne, p. 80. — On lui propose d'épouser Mlle Delaunay. La proposition est bien reçue, p. 81. — Il n'est que lieutenant et demande le commandement de sa compagnie, p. 82. — Entrevue entre les deux futurs chez Mme de Surlauben, p. 82. — Dîner chez le futur, à Gennevilliers, p. 83. — Le duc du Maine lui accorde le commandement de sa compagnie, p. 84. — Mariage, p. 86. — Il conduit sa femme à Gennevilliers avec M. et Mme de Surlauben, p. 86. — Est chagrin du peu d'accueil fait par ses filles à leur belle-mère, p. 87. — La duchesse du Maine refuse à Mme de Staal la permission de venir passer la semaine sainte avec lui, p. 88-89.

SYLVINE (Mlle), jeune fille, belle comme le jour, élevée par la duchesse de La Ferté. *Mémoires*, p. 98.

T

TENCIN (Mme de). Liée au début de son séjour à Paris avec M. de Fontenelle. *Notice historique*, p. 18.

TESTARD ou *Tétar* (Mlle). Histoire du lutin de. *Notice historique*, p. 16. — Lettre de Mme de Staal à M. de Fontenelle sur cette affaire, p. 16. — Son succès auprès de Fontenelle lui-même, p. 17. — Explication du miracle, p. 17. — Le duc d'Orléans va chez elle et pousse Fontenelle à y aller. *Mémoires*, p. 122. — Lettre badine de Mme de Staal à M. de Fontenelle sur ce prétendu prodige. Son succès, p. 123-124. — Réponse de Fontenelle, p. 125.

TORPANNE (M. de), employé dans la maison du duc du Maine, est envoyé à Mme de Staal pour l'engager à dire tout ce qu'elle sait. Mme de Staal refuse de se rendre à ses exhortations. *Mémoires*, t. II, p. 28.

TOULOUSE (le comte de), frère du duc du Maine. Emet l'avis en conseil de famille d'obtenir du roi Louis XIV communication de l'article de son testament qui regarde le roi d'Espagne. *Mémoires*, p. 133. — L'arrêt de 1717 le prive du titre de prince du sang, en lui en laissant le rang et les honneurs, p. 155. — Est maintenu exceptionnellement dans la jouissance de ses rang et honneurs, p. 170.

TOURNEMINE (le Père). La duchesse du Maine charge Mme de Staal de le sonder sur les moyens de se procurer de l'appui auprès du roi d'Espagne. *Mémoires*, p. 156. — Il indique comme intermédiaire le baron de Walef, p. 157.

TOURREIL (M. de). Mme de Staal adoucit sa férocité; il ne la brusque pas. *Mémoires*, p. 146.

TRESSAN (l'abbé de), plus tard archevêque de Rouen, est chargé d'examiner sur sa doctrine Mme de Staal. *Mémoires*, p. 91.

TRUBLET (l'abbé). Son mot à Fontenelle. *Notice historique*, p. 25. — Communique à l'*Année littéraire*, en 1755,

la réponse de Fontenelle à la lettre de Mme de Staal sur le cas de Mlle Tétar. *Mémoires*, p. 125.

TRUDAINE (M.), maître des requêtes, chargé de l'examen des papiers de M. de Malésieu, y découvre l'original de la lettre au roi d'Espagne. *Mémoires*, p. 188.

V

VALINCOUR (M. de). Ami de Mme de Staal dès les premiers temps. Habitué de son entresol. *Notice historique*, p. 18. — La réputation d'esprit de Mme de Staal le pousse à entrer en relations avec elle. *Mémoires*, p. 127. — Vient attendre chez Mme de Staal l'heure de la docte assemblée, réunie pour entendre le cardinal de Polignac expliquer en français son *Anti-Lucrèce*, p. 128. — Assiste au conseil tenu chez le duc du Maine pour décider sur quel point on demandera communication du testament de Louis XIV, p. 133. — Mme de Staal le consulte sur son dessein de quitter la duchesse du Maine et sollicite son appui, p. 162. — Il emploie son crédit auprès du comte de Toulouse à procurer un établissement avantageux à Mme de Staal, p. 165. — Les événements contrarient ce dessein, p. 165 — Sa lettre à Mme de Staal, p. 166. — Apprend chez Mme de Staal l'arrestation du prince de Cellamare, p. 175. — Envoie à Mme de Staal, à la Bastille, une bourse pleine d'or, p. 197. — Fait porter chez lui les meubles de Mme de Staal, p. 198. — Fait connaître à Mme de Staal M. et Mme Ducier. *Mémoires*, t. II, p. 50. — Réconcilie M. de La Motte et Mme Dacier, p. 50. — Mme de Staal le consulte sur la proposition de M. Dacier de l'épouser, p. 51. — Il la trouve avantageuse, p. 52. — Dîne avec Mme de Staal chez M. Dacier, p. 52. — M. Dacier lui porte le mémoire de son bien, p. 53. — Représente à Mme de Staal les avantages de cet établissement, p. 55. — M. Dacier la voit chez lui, p. 56 — Blâme Mme de Staal d'avoir promis à la duchesse du Maine de renoncer à ce projet, p. 57. — Il approuve les projets de retraite de Mme de Staal, p. 64. — Il sollicite et obtient pour elle une petite pension, p. 64. — Sa mort, p. 72.

VALOIS (Mlle de), fille du duc d'Orléans. Son père cherche à la marier au prince de Dombes. *Mémoires*, p. 134. — La duchesse du Maine élude cette avance, p. 134.

VAUBRUN (l'abbé de), un des beaux esprits familiers de la cour de Sceaux. *Mémoires*, p. 130. — Comment lui vient l'idée des *Grandes Nuits*, p. 130.

VAUVRAY (Mme de). Intime amie de Du Verney, le fameux anatomiste, qui lui présente Mme de Staal. *Mémoires*, p. 92. — Son portrait, tableau de son intérieur ; son salon ; son mari. Dîner chez elle où Mme de Staal obtient un grand succès d'esprit, p. 92-93 — L'abbé de Saint-Pierre et Fontenelle s'occupent chez elle des moyens de procurer une situation avantageuse à Mme de Staal, p. 94. — Mme de Staal est chez elle quand lui arrive la mésaventure causée par Mme de M..., p. 118. Mme de Staal tient avec son fils

l'enfant d'un de ses domestiques. Bévues au baptême, p. 119. — Envoie à Mme de Staal des vêtements. *Mémoires*, t. II p. 46. — Attend Mme de Staal et l'abbé de Chaulieu. *Lettres de Chaulieu à Mme de Staal*, p. 204.

VENTADOUR (la duchesse de), sœur de la duchesse de La Ferté, tient avec elle et le cardinal de Rohan un conciliabule où on s'occupe de faire un sort à Mme de Staal. *Notice historique*, p. 13. — La mère de Mme de Staal est un an la gouvernante de sa fille. *Mémoires*, p. 30. — Sa sœur, la duchesse de La Ferté, lui vante Mme de Staal comme un prodige, p. 78. — Les vues qu'on avait fondées sur elle s'évanouissent, p. 90. — Mme de La Ferté l'intéresse au projet de mariage de M. Dacier avec Mlle Delaunay (Mme de Staal). *Mémoires*, t. II, p. 53.

VENTURE (M.). Comment il évente le secret de la pièce de Voltaire. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 104. — Joue le comte de Boursouffle, p. 110. — Le joue mal, p. 117.

VÉRAC (l'abbé de). Ecrit pour ou contre M. le duc. *Mémoires*, p. 154.

VERNAY (M. du). Dit de Mme de Staal qu'elle est la femme de France qui connaît le mieux le corps humain. *Notice historique*, p. 18. — L'abbé de Vertot le présente à Mme de Staal. *Mémoires*, p. 92. — Il s'engoue d'elle et lui fait faire la connaissance de Mme de Vauvray, p. 92. — Est chargé par M. de Malésieu de faire des représentations à Mme de Staal, sur son humeur silencieuse, p. 111. — Son singulier éloge de Mme de Staal, p. 112.

VERTOT (l'abbé de). A son entrée dans le monde, Mme de Staal refuse ses services. *Notice historique*, p. 12. — Est amené au couvent de Saint-Louis par M. Brunel. *Mémoires*, p. 45. — Son portrait, p. 45. — Se transporte d'une violente amitié pour Mme de Staal, p. 45. — Propose à Mme de Staal de placer sur sa tête une somme qu'il veut mettre à fonds perdu. Elle refuse, p. 46. — Lettre qu'il écrit à Mme de Staal, pour lui annoncer sa visite à Silly, p. 58-59. — Il y vient avec M. Brunel, p. 60. — Offres généreuses à Mme de Staal, qui les refuse, p. 70. — Présente du Verney à Mme de Staal, p 91. — Lettre qu'il écrit à Mme de Staal pour lui annoncer la mort de M. Brunel, p. 114. — Dissuade Mme de Staal d'accepter une place de gouvernante auprès de la princesse d'Allemagne, p. 115.

VILLEMAIN (M.). Son mot sur Mme de Staal. *Notice historique*, p. 15.

VILLEROI (le maréchal de), gouverneur du jeune roi Louis XV. A embrassé la profession d'honnête homme. — N'adhère pas à la dégradation du duc du Maine. *Mémoires*, p 169. — Conseille à M. Dacier, devenu veuf, d'épouser Mlle Delaunay (Mme de Staal). *Mémoires*, t. II, p. 51. — Promet de faire assurer par le roi à Mme de Staal une partie des pensions de Mme Dacier. *Mémoires*, t. II, p. 53.

VOLTAIRE (M. de). Mme de Staal est surprise qu'il ait donné au public, sur la der-

nière bataille, des vers indignes de lui. *Lettres à Mme du Deffand*, t. II, p. 105. — Il vient à Anet avec Mme du Châtelet, p. 109. — Il ne se montre point de jour; il ne veut ni jouer ni se promener, p. 112. — Fait des vers galants qui réparent un peu l'effet de cette conduite inusitée, p. 114. — M. de Richelieu veut le consulter avant de partir pour Gênes, p. 115. — Chante pouille à Mme du Châtelet pour sa parure dans le rôle de Mlle de la Cochonnière; mais c'est la souveraine et lui l'esclave, p. 117. — A égaré sa pièce, oublié de retirer les rôles et perdu le prologue, p. 119. — Son prologue peu mesuré semble une satire contre le président Hénault, p. 126.

W

Walef (le baron de). Aventurier bel esprit, dont la duchesse du Maine, sur l'indication du P. Tournemine, fait son agent en Espagne. *Mémoires*, p. 156. — Sa présentation à la duchesse du Maine, p. 156. — Instructions qu'il en reçoit, p. 157. — Il doit voir le cardinal Albéroni, p. 157. — Sa manière de demander de l'argent, p. 157. — Ce qui arrive de cette belle ambassade, p. 158. — La Prudent, sa correspondante à Paris, est arrêtée, mise à la Bastille et interrogée par M. Le Blanc. *Mémoires*, t. II, p. 13. — Mme de Staal est interrogée sur les lettres qu'il lui a écrites, p. 14. — Se met dans l'intrigue de Bretagne, dont il espère tirer parti, p. 27.

FIN

Paris. Impr. Noblet, 13, rue Cujas.

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
27-31, passage Choiseul, à Paris.

NOUVELLE COLLECTION
JANNET-PICARD

PRIX DE CHAQUE VOLUME IN-16

Papier glacé, br. ou relié en percal. (bleue non rogné). 2 fr. 50
Papier vélin (fil), br., dans un étui percaline bleue.. 5 fr. »
Papier de Chine, broché en étui (tiré à 16 ex.).... 15 fr. »

Etablir les textes d'après les manuscrits ou d'après les éditions originales, et, de la sorte, offrir l'œuvre authentique de l'auteur et non des éditions revues, corrigées, arrangées, c'est-à-dire transformées, tronquées, détruites; — élucider par des notes, des notices et des glossaires, des œuvres que chacun doit connaître; — fournir à tous, à des prix modiques, des éditions réservées jusqu'alors aux bibliophiles favorisés par la fortune : voilà le plan et le but de la *Nouvelle collection Jannet-Picard.*

DERNIÈRES PUBLICATIONS

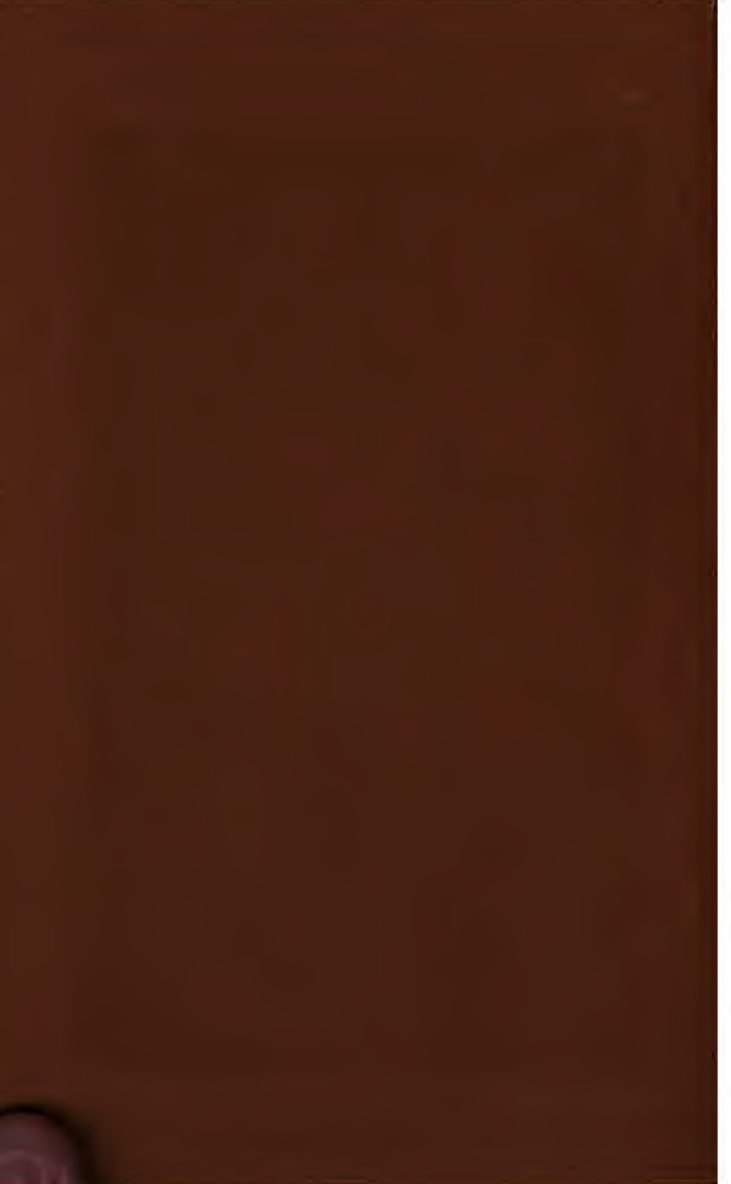
Œuvres DE Mme DE STAAL (*Mlle Delaunay*). Mémoires sur la fin du règne de Louis XIV, la cour de Sceaux, la conspiration de Cellamare, et la Bastille; suivis des lettres de Mme de Staal à Mme du Deffand et des lettres de Chaulieu à Mlle Delaunay; avec notice historique, notes et tables analytiques, par M. DE LESCURE..... 2 vol.

LES MERVEILLES DE L'INDE (ADJAÏB AL-HIND). — Ouvrage arabe inédit du Xe siècle, traduit pour la première fois sur un manuscrit de la mosquée Sainte-Sophie, avec introduction, notes, index analytique et géographique, par L. MARCEL DEVIC..... 1 vol.

VOLTAIRE. Dialogues et entretiens philosophiques; recueil complet de tous les dialogues publiés isolément, ou sous ce titre, et augmenté notablement par l'addition de tous les dialogues extraits des œuvres complètes de Voltaire; avec introduction, notes et variantes, et index philosophique, par ANDRÉ LEFÈVRE. 3 vol. Tome Ier paru..... 1 vol.
Prochainement les tomes II et III, sous presse.

OUVRAGES PUBLIÉS :

RABELAIS. Œuvres complètes, avec glossaire-index. . .	7 vol.
MAROT. Œuvres complètes.	4 vol.
VOLTAIRE. Dialogues (tome I paru)	3 vol.
LA FONTAINE. Contes et Nouvelles.	2 vol.
LA FONTAINE. Fables.	2 v.
CH. D'ORLÉANS. Poésies complètes.	2 v.
MONTESQUIEU. Lettres persanes.	2 vol.
LE SAGE. Le Diable boiteux.	2 vol.
FURETIÈRE. Le Roman bourgeois.	2 vol.
Heptaméron des nouvelles de la REINE DE NAVARRE . .	2 vol.
Lettres de Mlle DE LESPINASSE	2 vol.
STAAL (Mme DE). Œuvres : mémoires, lettres, etc. . . .	2 vol.
VILLON. Œuvres complètes.	1 vol.
REGNIER. Œuvres complètes	1 vol.
MALHERBE. Poésies complètes	1 vol.
Les Aventures de Til Ulespiègle	1 v.
L'Homme à Bonnes Fortunes	1 vol.
Manon Lescaut.	1 vol.
Le Romant de Jehan de Paris.	1 vol.
La Princesse de Clèves	1 vol.
Histoire de don Pablo de Ségovie.	1 vol.
La Reconnaissance de Sakountalâ.	1 vol.
Les Pastorales de LONGUS ou Daphnis et Chloé.	1 vol.
Paul et Virginie.	1 vol.
Contes fantastiques { Le Diable amoureux, par CAZOTTE. . . . / Le Démon marié, par MACHIAVEL. . . . / Merveilleuse histoire de Pierre Schlémihl. }	1 vol.
La Célestine	1 vol.
Souvenirs de la marquise de CAYLUS	1 v.
PERRAULT. Contes en vers et en prose	1 v.
RESTIF DE LA BRETONNE. Les Contemporaines, choix des plus caractéristiques de ces Nouvelles :	
* Contemporaines mêlées.	1 vol.
** Contemporaines du commun.	1 vol.
*** Contemporaines par gradation.	1 v.
Merveilles de l'Inde (inédit).	1 vol.

SOUS PRESSE :

VOLTAIRE. Dialogues Opuscules divers, avec Préfaces et Notes, par André Lefèvre, t. II et III.
DIDEROT. Chefs-d'Œuvre, Notice et Notes par L. Asseline.
Et plusieurs ouvrages, vers et prose.